



Une douce tentation

Barbara Cartland

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Une douce tentation



Roman

Résumé :

Seule dans la salle de bal illuminée par les lustres en cristal, elle tourbillonne en fredonnant la valse qu'elle vient de jouer au piano. Vêtue d'une fine tunique de lin, avec sa chevelure blonde et ses yeux de myosotis, Arlette, institutrice de David et Pauline, s'est métamorphosée en princesse de conte de fées. Soudain, devant elle, surgit le redoutable seigneur des lieux, si froid, si sévère. A l'image de ce château médiéval où tous semblent le craindre. Arlette a peur, mais l'envoûtement est le plus fort. Elle restera pour chasser les fantômes et les puissances du mal. L'amour sera-t-il sa récompense?

1

— Je suis navré, lady Arlette, cela ne vous laisse que fort peu de temps.

— Fort peu de temps, en effet, monsieur Metcalf.

Lady Arlette Cherrington-Weir poussa un profond soupir et son regard bleu se voila de mélancolie. M. Metcalf, un notaire d'une quarantaine d'années, comprenait la douleur de sa cliente. Si cela avait été en son pouvoir, il aurait voulu la reconforter et chasser le souci qui attristait son visage.

Il l'avait connue tout enfant, à l'époque où on la promenait dans son landau, et l'avait donc vue grandir et devenir, au fil des années, d'une beauté remarquable. Comment une jeune fille de vingt ans, dotée d'une grâce indéniable, réussissait-elle à rester simple, modeste, comme inconsciente de son charme ? C'est la question qui s'imposait à son esprit chaque fois qu'il se trouvait en sa présence.

Bien sûr, la réserve et l'effacement de ses manières s'expliquaient : au cours de ces deux dernières années, lady Arlette avait dû soigner elle-même son père, le comte Weir, dont le caractère, mois après mois, s'aigrissait. Irascible, exigeant, il s'était catégoriquement opposé à ce qu'on fit appel à une infirmière pour veiller sur lui, et traitait sa fille avec une dureté dont il n'aurait pas osé user avec une étrangère.

D'une façon générale, il était difficile d'engager une infirmière à domicile, et, dans les paisibles comtés d'Angleterre, on ne pouvait s'adresser, en cas de besoin, qu'à la sage-femme, du village qui, le plus souvent vieille et empâtée, jouissait de la réputation de se tenir éveillée au cœur de la nuit avec force rasades de gin.

Arlette avait donc été obligée de s'occuper de son père atteint d'une maladie de cœur compliquée par des attaques de goutte dues à la quantité de vin de Bordeaux et de Porto qu'il buvait en dépit des protestations de ses médecins.

— Si je dois mourir, avait-il coutume de répliquer avec emportement, qu'au moins j'aie le plaisir d'être ivre ! On ne m'ôtera pas le seul réconfort qui me reste au monde et qui me permet de supporter mon répugnant état de dégradation !

Depuis longtemps, Arlette avait renoncé à toute discussion avec ce père tyrannique et injuste. Elle se contentait d'acquiescer à chacun de ses propos et s'armait de patience quand il l'apostrophait durement pour lui reprocher son manque d'entrain ou son ennuyeuse sollicitude.

Bien sûr, il n'était pas toujours d'humeur grincheuse, et il adorait en vérité son enfant unique, même si, au fond de lui, il ne pouvait s'empêcher de regretter amèrement de ne pas avoir eu de fils à qui léguer fortune et titre de noblesse. En l'absence de descendance mâle directe, la loi anglaise stipulait que la succession se transmettait à l'héritier mâle le plus proche par les liens de parenté. Son neveu hériterait donc, un neveu qu'il n'aimait guère.

Sur ce point, père et fille partageaient la même opinion. Arlette n'éprouvait aucune sympathie à l'égard de son cousin, Hugo. Un jeune homme prétentieux, imbu de sa personne, qui avait déjà son idée sur la meilleure façon de gérer les biens familiaux et refusait d'écouter un seul conseil émis par son oncle ou sa cousine.

Or, deux semaines après le décès de son père, Arlette venait d'apprendre que son cousin avait l'intention d'emménager sans délai dans Weir House et qu'il la priait, par conséquent, de faire ses malles. L'ennui, c'est qu'elle ignorait où aller. C'est ce qu'elle confia à M. Metcalfe.

— Vous avez bien de la famille prête à vous accueillir, milady, dit ce dernier. De toute façon, si vous le désirez, vous êtes en droit d'occuper la maison douairière.

— Je sais, dit-elle, et mon cousin Hugo pousse l'amabilité jusqu'à m'offrir de m'y installer, mais, vous n'ignorez pas, monsieur Metcalfe, que les convenances m'interdisent de vivre seule, sans chaperon.

Elle poussa un soupir avant de reprendre :

— Et puis, je crains de ne pas supporter de voir mon cousin se livrer à ses caprices, bouleverser l'organisation du domaine qu'il gérera en dépit du bon sens sans tenir compte des méthodes éprouvées et mises au point par mon père.

— Certes, il serait sans doute plus sage de trouver une autre solution, dit

M. Metcalfe. Il est vrai que la maladie de votre père vous retenant ici, vous n'avez pu être présentée à la cour, l'année dernière, comme toute débutante. Vous n'avez pas encore eu le bal que vous attendiez avec une si grande joie quand vous étiez petite.

Arlette sourit à cette évocation.

— J'ai toujours rêvé d'un premier bal somptueux à Weir House. Mère, qui en parlait sans cesse quand j'étais enfant, se plaisait à dire que ce serait le plus grandiose du comté, comme au temps de mon grand-père.

M. Metcalfe n'ignorait pas que le troisième comte de Weir était responsable de l'impasse financière où ses frasques avaient plongé ses descendants. Il avait dissipé la fortune des Weir avec une extravagance débridée, et contracté des dettes énormes. Devenu comte, le père d'Arlette avait dû prendre des mesures strictes pour accroître le rendement de ses terres, encaisser régulièrement les baux des métayers et réduire ses dépenses personnelles de façon à ne pas vivre au-dessus de ses moyens. Cependant cette politique de rigueur qui venait un peu tard avait été impuissante à pallier la perte de revenus importants, tels que les demeures situées dans les beaux quartiers de Londres vendues ou plutôt « bradées » en échange de ce qui apparaissait désormais une véritable misère, ou les fonds investis dans des spéculations financières douteuses qui n'avaient jamais rapporté un sou.

Le comte de Weir était tombé malade au moment où Arlette, devenue une jeune fille accomplie, aurait dû faire son entrée dans le monde, et malheureusement, les difficultés pécuniaires jouant, tout projet mondain dut être écarté.

Le comte prit l'habitude de vivre en reclus et de recevoir ses amis venus lui rendre visite avec une hostilité grincheuse. Le tempérament acariâtre dont il faisait preuve fut responsable de l'isolement dans lequel peu à peu les habitants de Weir House se trouvèrent plongés. La grande bâtisse semblait soudain anormalement calme, comme désertée, après des années d'une vie animée où réceptions, dîners et chasses se succédaient.

Le comte ne pouvant plus monter à cheval, la meute de chiens qui servait à la chasse au renard fut mise à la disposition d'un voisin, un autre propriétaire terrien du comté. La kermesse annuelle, l'événement local important de l'été, monta ses stands ailleurs que dans les jardins de Weir House et le concours de tir à l'arc ne s'organisa plus sur les immenses pelouses bien entretenues du parc.

Le domaine entier semblait désormais envahi par une espèce de brouillard accablant qui donnait l'impression pernicieuse que les jours se succédaient, silencieux et déprimants, en attendant le décès du maître de maison. Grâce au dévouement et aux soins constants prodigués par sa fille, le comte avait cependant vécu plus longtemps que ne l'avaient prévu les médecins.

S'occuper d'une homme condamné par la maladie avait été une expérience traumatisante pour la jeune fille. Désormais, cette épreuve était terminée et M. Metcalfe songeait avec soulagement que lady Arlette allait

enfin pouvoir commencer à penser à elle, c'est-à-dire à vivre.

— Voyons, réfléchissons avec méthode, dit-il du ton efficace de l'homme d'affaires qui a pour principe de ne jamais se laisser abattre par le découragement. Je connais votre famille. Ne m'en veuillez pas de prendre cette liberté, mais peut-être pourrais-je vous aider et vous suggérer auprès de qui, à mon avis, vous trouveriez le plus de réconfort et de bonheur ?

— Naturellement, cher monsieur Metcalfe, je vous suis reconnaissante au contraire de bien vouloir me faire part de vos conseils, répondit Arlette. Le problème qu'il ne faut cependant pas perdre de vue, c'est que mes parents les plus proches n'habitent pas en Angleterre.

En effet, le frère aîné du comte — un grand nombre d'années les séparaient — était gouverneur de la ville de Karthoum. En outre, il était célibataire. Il était donc peu probable qu'il acceptât de recevoir sa nièce et l'invitât à demeurer dans un lieu aussi isolé et dangereux, que ce fût pour un séjour provisoire ou non.

Quant à l'unique tante de la jeune fille, épouse du gouverneur des provinces du nord-ouest des Indes, elle avait trois filles en âge de se marier qui lui donnaient du fil à retordre. Par conséquent, il était aisé de deviner que la présence de la jeune orpheline serait ressentie comme une charge et un souci supplémentaires par la malheureuse mère.

Un long silence suivit la remarque d'Arlette.

— Reste votre cousine Emilie, dit M. Metcalfe.

À ces mots, Arlette poussa un cri.

— C'est impossible ! Je refuse de demander asile à ma cousine Emilie, monsieur Metcalfe. Quel cauchemar ce serait ! Vous n'ignorez pas que sa vie est entièrement vouée aux œuvres de bienfaisance. À ses yeux, danser et chanter, c'est commettre le mal. On ne doit pas rechercher le bonheur dans les divertissements, mais dans le travail et le refus stoïque de la frivolité. Non, vraiment, je ne peux rien imaginer de plus triste que de vivre chez ma cousine Emilie.

M. Metcalfe répondit à cette tirade par un rire amusé.

— Je suis d'accord avec vous, lady Arlette. Il faut donc trouver autre chose.

— Oui, mais quoi ?

Arlette laissa échapper un soupir de regret avant d'ajouter :

— J'aurais tant voulu connaître ma famille maternelle ! Mais ils sont français et ne viennent jamais en Angleterre. Ma grand-mère, du temps de son vivant, m'a souvent invitée à aller la voir, mais je n'y suis jamais allée.

— J'avais oublié que vous aviez de la famille en France, murmura M. Metcalfe. En effet, Arlette est un prénom français.

— Il paraît que c'était le prénom de la mère de Guillaume le Conquérant. D'ailleurs, ma grand-mère, qui était originaire de Normandie, avait les cheveux blonds et les yeux bleus. J'ai donc un physique à la fois anglais et français.

M. Metcalfe se mit à rire.

— Je suis prêt à vous croire, lady Arlette, mais jusqu'à présent je croyais que les Françaises avaient les yeux et les cheveux noirs.

— Pas si elles sont normandes, répliqua la jeune fille non sans fierté avant de reprendre : Pour résumer notre conversation, à moins de contacter ma famille française que je ne connais pas, j'ignore qui en Angleterre pourrait m'héberger.

— Il y a lady Travers, proposa le notaire.

Arlette esquissa une grimace.

Lady Alice Travers était une cousine qui, avant la maladie du comte, s'invitait régulièrement à séjourner à Weir House. C'était une femme d'âge moyen qui souffrait depuis toujours d'un mal étrange et inconnu qui laissait les médecins perplexes. Arlette s'était forgé sa propre opinion à ce sujet : sa cousine était atteinte de la maladie de l'ennui. Elle jouissait d'une fortune considérable qui lui permettait de vivre dans l'aisance, mais n'ayant pas d'enfant, elle ignorait comment dépenser son temps et son argent et par conséquent ne se souciait que de sa santé. Elle passait plusieurs mois à Harrogate ou Cheltenham, puis, ne retirant aucun bienfait de ces séjours, et toujours désœuvrée, gagnait Bath, Baden-Baden ou Aix-les-Bains.

Arlette songea que, après avoir soigné son père pendant deux ans, ce serait un véritable supplice de vivre de nouveau en compagnie d'une malade, même imaginaire !

M. Metcalfe, qui observait avec attention le visage préoccupé de sa cliente, devina quelles pensées l'agitaient.

— Soit, oublions lady Travers, déclara-t-il. Voyons, vers qui d'autre nous tourner...

— C'est la question que je me posais avant votre arrivée. J'ai du mal à croire que l'éminente famille à laquelle j'appartiens soit si peu nombreuse.

— Il doit bien y avoir une solution pourtant.

— J'ai des parents qui habitent tout au nord de l'Écosse. Je crois aussi avoir quelque lien de parenté avec une lointaine branche de la famille établie en Irlande, mais mon père s'est désintéressé d'eux depuis si longtemps qu'on ne verrait pas ma venue d'un bon œil.

Cette remarque sembla si pertinente que M. Metcalfe se dispensa de l'approuver. Il demeura assis, crayonnant son calepin d'un air absent et se représentant de mémoire l'impressionnant arbre généalogique accroché au mur dans le vestibule qui menait à la bibliothèque.

Soudain Arlette se leva.

— Inutile de vous tracasser pour l'instant, dit-elle. Je vais emménager dans la maison douairière en attendant de trouver une meilleure solution.

— Votre place serait à Londres, milady. Après tout, la saison vient à peine de commencer. Vous êtes en deuil certes, mais quelqu'un pourrait peut-être prendre soin de vous et veiller à ce que vous fréquentiez des jeunes gens convenables de votre âge.

— Vous oubliez un détail. Dans son testament, père a précisé que personne ne devait s'habiller en noir ni observer le deuil, et que plus tôt il mourrait, mieux *ce* serait.

M. Metcalfe, qui avait rédigé lui-même les dernières volontés du mourant, garda le silence.

C'était bien du comte de Weir de lancer des boutades de ce genre ! Dans cette réflexion — et peut-être cela était-il dû au ton de douceur et d'humble résignation de lady Arlette — semblaient s'exprimer cynisme et cruauté, deux constantes caractéristiques du tempérament odieux du comte.

— Vous avez fait tout ce qui était en votre pouvoir pour alléger les souffrances de votre père durant les derniers mois de sa vie. Personne n'aurait pu être plus attentionnée que vous et je sais quel malade difficile il était.

La jeune fille eut un rire bref.

— Les médecins ne pouvaient rien pour lui, et moi non plus d'ailleurs. Je crois que son seul plaisir a consisté, quand il était terrassé par la douleur, à nous défier, nous et nos raisonnements moralisateurs, et à faire exactement le contraire de ce qu'on exigeait de lui.

— Je crains que feu M. le comte n'ait toujours été un rebelle dans l'âme, commenta en soupirant le notaire.

— J'espère lui ressembler sur ce point.

Devant le regard surpris que lui adressait son interlocuteur, Arlette précisa :

— Je n'ai plus l'intention de subir quoi que ce soit. La disparition de mon père me cause une vive douleur, mais je veux surmonter mon chagrin. Je suis jeune et j'ai envie de vivre.

Il était inutile d'expliquer à M. Metcalfe qu'habiter une grande demeure triste et vide avec pour seule compagnie, en dehors des domestiques, un père souffrant et irascible, avait été une rude épreuve pour la jeune fille.

— Je vous approuve entièrement, dit-il. Il faut vous amuser, prendre du bon temps, oublier vos soucis. Allez à Londres faire des emplettes. Mon épouse dit toujours qu'il n'y a rien de tel qu'une jolie robe neuve pour vous remonter le moral.

Un rire spontané échappa à Arlette, un rire frais et agréable.

— Je suis sûre que Mme Metcalfe a raison. Je vais suivre son conseil. Dès que j'aurai réglé certaines affaires ici, je me rendrai à Londres. Et même si l'on trouve ma conduite répréhensible, je m'achèterai de jolies toilettes en ayant soin de ne pas les choisir noires car j'ai l'intention de respecter la volonté de mon père.

M. Metcalfe rassembla les papiers qu'il avait posés sur la table et les rangea dans sa sacoche en cuir.

— Je crois que c'est là la seule décision sensée que nous sommes parvenus à prendre ensemble cet après-midi. Enfin, je vous promets de réfléchir à votre situation et j'espère arriver à une conclusion satisfaisante.

Il parlait sur un ton confiant, néanmoins, au fond de lui, il savait qu'il n'y

avait dans l'entourage proche de la jeune fille personne de suffisamment bon, compréhensif et attentionné pour lui apporter le réconfort, l'affection, et la sécurité matérielle dont elle avait besoin.

Il prit congé. Arlette le raccompagna jusqu'au hall d'entrée. En traversant les longs vestibules déserts, il songea qu'il ne pouvait être que néfaste de vivre dans une demeure aussi lugubre. Plus tôt lady Arlette en partirait, mieux ce serait. Elle avait dû assumer de graves responsabilités tout au long de l'année qui venait de s'écouler, qui auraient paru difficiles et pesantes, même aux yeux d'un jeune homme.

Lady Arlette lui était fort sympathique et il aurait voulu la savoir dans une situation heureuse et épanouissante.

« Il doit bien exister une solution », pensa-t-il en s'éloignant dans son antique voiture tirée par un jeune cheval fringant qui ne ferait qu'une bouchée des cinq milles de distance qui séparaient Weir House de la petite ville où il habitait et où il avait son bureau.

Arlette attendit de voir disparaître M. Metcalfe derrière les branches des immenses chênes qui bordaient l'allée centrale du domaine, puis regagna la maison qui lui paraissait à elle aussi bien sinistre.

Même le soleil ne parvenait pas à passer à travers les fenêtres et les solennels portraits des ancêtres Weir accrochés aux murs demeuraient plongés dans une pénombre angoissante. Ces tableaux avaient besoin d'être nettoyés, de même que le tapis de l'escalier, pratiquement usé jusqu'à la trame, aurait dû être remplacé depuis plusieurs années.

Le nouveau maître des lieux, le cousin Hugo, allait trouver ce château délabré, vieillot et déprimant. Il ne manquait sans doute pas d'idées novatrices, modernes, afin d'améliorer le confort de la maison. Il avait d'ailleurs toujours pensé que les sacrifices de son prédécesseur pour tenter de rebâtir sa fortune étaient absurdes.

— Quelques dettes n'ont jamais fait de mal à personne, avait-il rétorqué un jour.

Arlette ne doutait pas qu'il s'agissait d'une plaisanterie. Cependant, il était aisé de constater que son cousin ne s'imposait pas de règles et n'observait pas les principes moraux auxquels son père était attaché, principes qui lui avaient fait prendre la décision de ne jamais contracter de dette, si insignifiante fût-elle, et de s'appliquer à combler les déficits dont il avait hérité.

Elle était suffisamment intelligente pour se rendre compte que la réaction de son père était celle d'un homme qui avait su très tôt que vivre au-dessus de ses moyens vous menait à la ruine, et que de nombreuses personnes et de petites entreprises finissaient par pâtir de vos inconséquences.

Était-il possible que les mauvais jours d'antan ressurgissent ? Ne serait-il pas intolérable, après tant d'années de privations et d'épargne judicieuse, de voir son cousin Hugo se livrer à de coûteuses extravagances, comme son

grand-père ?

« Je ne peux pas rester ici, songea-t-elle. Je dois m'en aller. »

Lentement elle traversa le vaste hall où depuis longtemps ne se tenait plus un seul domestique en livrée, et entra dans le salon où elle s'était entretenue avec M. Metcalfe.

Exposée au sud, c'était une pièce agréable qui recevait beaucoup plus de soleil que le reste de la bâtisse. Sa mère avait toujours aimé s'y retirer. Elle y avait rassemblé de ravissants meubles, pour la plupart de style français, et de jolis tableaux aux teintes gaies qui n'offraient rien de comparable avec la solennité pesante des austères portraits d'ancêtres que l'on trouvait dans les autres pièces. Hiver comme été, de magnifiques bouquets de fleurs embaumaient l'air de leur parfum, et les taches de couleurs vives qu'ils formaient se détachaient avec légèreté contre les lambris de chêne peints d'un vert délicat et qui dataient du règne de la reine Anne.

« Où que j'aille, la poésie de ce salon me manquera », songea-t-elle, saisie de nostalgie.

Ses yeux se posèrent sur le portrait de sa mère au-dessus de la cheminée. Un tableau merveilleux pour une femme merveilleuse. Le sourire esquissé, le regard lumineux, traduisaient de façon frappante son caractère, sa personnalité et ses origines françaises. En cela, une différence profonde l'opposait aux Weir dont on retraçait l'histoire jusqu'à l'époque des invasions saxonnes.

N'était-il pas étrange que son grand-père maternel ait épousé une Française ? Pourtant, Arlette devinait que lui aussi, à l'instar de son père, avait été un rebelle. Ne s'était-il pas insurgé contre la gravité pompeuse de ses parents, contre les rigides règles de bienséance, contre la mélancolie lugubre d'une demeure familiale ?

« Si seulement j'avais mieux connu grand-mère », songeait-elle souvent.

— Tu lui ressembles beaucoup, ma chérie, lui disait toujours sa mère, et ton rire me rappelle le sien. Lorsque j'étais enfant, elle entrait toujours dans la nursery en riant.

Arlette fixa le portrait des yeux pendant plusieurs minutes.

— Aidez-moi, mère, dit-elle à voix haute. Il m'est difficile de savoir ce que je dois faire.

Elle détourna la tête, songeant que sa première tâche consistait à trouver un chaperon qui s'engagerait à veiller sur elle. Des dames de qualité accepteraient sans doute de la présenter à la cour, ou du moins de l'introduire dans la haute société. Mais comment faire leur connaissance ?

D'instinct, peut-être à cause d'une sensibilité excessive, elle répugnait à se mettre en avant. Désirait-elle réellement être remarquée ? En outre, elle ne pouvait feindre d'ignorer qu'un tel projet signifiait en filigrane qu'elle espérait se marier.

Que de calculs déplaisants ! Décidément une jeune orpheline, même bien née, se heurtait à des problèmes insolubles !

Était-il possible de trouver un mari dans le pays où elle avait grandi et où,

jusqu'à présent, jamais aucun parti convenable ne s'était présenté à elle ? Et s'ils existaient, ces fiancés éventuels, où les rencontrer ?

« De toute façon, je ne veux pas me marier, je veux vivre », songea-t-elle.

Cependant, elle n'ignorait pas que dans la société actuelle, pour une personne du sexe féminin, les deux termes, mariage et vie, étaient étroitement liés.

Les jeunes filles étaient élevées dans l'optique du mariage, et à peine leur éducation achevée, éducation d'ailleurs le plus souvent rudimentaire, on leur trouvait un époux auquel elles devaient se consacrer. Aucune autre perspective, aucun autre horizon ne s'offraient à elles en dehors d'une vie faite de devoirs qu'on leur avait appris à accepter.

L'unique solution de rechange consistait à se glisser peu à peu dans le moule de la vieille fille qui soigne un parent aigri par la maladie, comme elle venait de le faire, ou jouer à la tante dévouée et utile pour ses neveux et nièces.

Or, n'ayant ni neveux ni nièces, Arlette ne pouvait envisager sérieusement cette possibilité. De nouveau, la même question se posait : que faire ? Toute la pièce semblait lui renvoyer son interrogation. Que faire?...

Soudain, la porte s'ouvrit. Arlette se retourna, demeura quelques secondes interdite, puis poussa une exclamation de joie.

— Jane ! Est-ce possible ?

La visiteuse, qui venait de passer la tête dans l'entrebâillement de la porte, entra.

— J'ai sonné à l'entrée, mais personne n'a répondu, expliqua-t-elle. Je pensais bien te trouver ici.

Arlette courut à elle pour l'embrasser.

— Chère Jane, quelle merveilleuse surprise ! J'ignorais que tu étais de retour.

— Je suis arrivée en début d'après-midi, répondit Jane Turner, et en apprenant le décès de ton père, je suis venue aussitôt te voir.

— Comme c'est gentil.

— Je suis navrée.

— C'est la meilleure chose qui pouvait survenir, dit Arlette. L'état de père empirait. Les crises cardiaques étaient de plus en plus fréquentes et ses accès de goutte lui causaient des douleurs atroces. S'il a pu survivre pendant deux ans, c'est parce que son organisme était très résistant.

— Père m'a dit que tu avais été adorable pour lui. Oh, ma pauvre Arlette, quelle épreuve terrible ! Cela n'a pas dû être facile. J'ai souvent pensé à toi.

— Oui, ça a été terrible, avoua Arlette. Enfin, désormais, c'est le passé... Je suis si contente de te revoir, Jane ! Dis-moi, pourquoi es-tu revenue à Little Meldon ?

Un sourire timide apparut sur le visage aux traits réguliers mais sans beauté de la jeune femme, et l'espace de quelques secondes, elle parut presque jolie. Arlette l'observait en silence.

— Il s'est passé quelque chose... un événement particulier. Jane, de quoi s'agit-il ?

Jane Turner prit une profonde inspiration.

— Tu auras du mal à le croire, Arlette, mais je vais me marier.

— C'est merveilleux, s'écria Arlette, ravie. Et avec qui ?

— Tu ne devineras jamais... Avec Simon Sutton.

Arlette parut ne pas comprendre.

— Tu ne veux pas dire... Lui? Cela ne peut être...

— Pourtant, oui. Tu te souviens de Simon à l'époque où il était le vicaire de père ? Il est parti ensuite pour la Jamaïque. Huit ans se sont écoulés au cours desquels il s'est élevé au sein de l'Église. Il est très apprécié là-bas et va être nommé évêque.

— Et vous allez vous marier ! Oh, Jane, c'est une nouvelle merveilleuse que tu m'apprends !

— Je n'aurais jamais cru qu'il m'aimait, je n'aurais jamais osé l'espérer, expliqua Jane. Certes, il m'écrivait toutes les semaines, me disait combien je lui manquais, et bien sûr, je pensais souvent à lui...

Le rouge lui monta aux joues et elle baissa timidement les paupières. Arlette lui prit la main.

— Oh, Jane, c'est un vrai conte de fées. Pendant tout ce temps il t'aimait.

— À son départ pour la Jamaïque, j'avais deviné qu'il était malheureux de quitter Little Meldon, mais je n'osais croire que c'était le fait de nous séparer qui l'attristait.

— Pourtant, tu étais bel et bien la cause de son chagrin.

— Oui. Il est arrivé en Angleterre il y a deux jours et m'a expliqué que désormais sa situation lui permettait de m'épouser. Il veut que je le suive en Jamaïque où il va devenir évêque.

Arlette battit des mains.

— Sensationnel ! Jane, je suis si heureuse pour toi. Tu es donc revenue à Little Meldon pour te marier ?

— Bien sûr, c'est père qui doit célébrer la messe. Simon était retenu aujourd'hui à Londres pour régler des affaires de dernière minute. Il sera ici demain soir.

— Ma chère Jane, je suis tellement contente de pouvoir assister à ton mariage.

— Nous n'avons pas le temps d'organiser une grande réception et d'inviter beaucoup d'amis, mais je tiens à ta présence.

Elle se tut un instant et s'enquit avec une soudaine timidité :

— Veux-tu bien être ma demoiselle d'honneur ?

— Mais naturellement. J'espérais que tu me le proposerais. Tu m'aurais vexée si tu ne me l'avais pas demandé.

— Cela me paraît sot d'avoir une demoiselle d'honneur à mon âge... Te rends-tu compte que j'aurai vingt-huit ans dans un mois ?

— Je suis persuadée que c'est l'âge rêvé pour devenir l'épouse d'un

évêque, répliqua Arlette en riant.

Jane ne put s'empêcher d'éclater de rire à son tour.

Arlette connaissait son amie depuis qu'elle était toute petite. Jane venait jouer dans la grande maison et le comte avait demandé à son père, vicaire de la paroisse, d'enseigner à Arlette les matières qui dépassaient les compétences de la gouvernante qu'il avait engagée.

Le révérend Adolphus Turner était un érudit versé dans les lettres classiques. Grâce à lui, Arlette avait appris l'histoire et la littérature tandis que sa gouvernante se bornait à lui livrer un enseignement plus pratique. Elle avait également reçu des leçons de musique et de dessin, ces deux professeurs se déplaçant à domicile.

Au cours de ces années d'études, Jane, qui désirait devenir institutrice, l'avait toujours aidée à travailler. En dépit de leur importante différence d'âge — huit ans —, elles s'étaient éprises d'une vive amitié l'une pour l'autre, et si Arlette aimait une personne en dehors de sa famille, c'était Jane.

Le mariage de son amie lui causait une véritable joie. Elle avait toujours déploré qu'une jeune fille aussi douce, intelligente et compréhensive ne remportât aucun succès auprès des quelques jeunes gens du comté qui auraient pu lui plaire, sous prétexte qu'elle n'était pas jolie. Aussi, qu'elle fût sur le point de devenir l'épouse de l'évêque de Jamaïque dépassait tous les espoirs d'Arlette.

Au comble de l'excitation, elle la questionna en détail sur les événements qui venaient de changer le cours de sa vie et sur ses projets d'avenir.

— Cela paraît étrange que tout survienne en même temps, conclut Jane.

— Que veux-tu dire ?

— Vois-tu, juste avant que Simon ne me déclare son amour, on m'avait offert une excellente place de gouvernante, une véritable aubaine pour moi, et je venais de l'accepter.

— Où était-ce ?

— Tu te souviens de lady Langley à qui ta mère avait eu la gentillesse de me présenter à l'époque où elle cherchait une préceptrice pour ses enfants ?

— Bien sûr.

— Je venais d'achever l'éducation du dernier qui au trimestre suivant devait entrer au collège, quand lady Langley m'a demandé de me rendre en France.

— En France ? releva Arlette, surprise.

— C'est une étrange histoire. Le frère de lady Langley, décédé plusieurs années auparavant, avait épousé une Française, la sœur du duc de Sauterre, qui est morte il y a quatre ans. Lady Langley proposa alors au frère de sa belle-sœur de prendre à sa charge l'éducation en Angleterre des deux orphelins, mais le duc s'y opposa sous prétexte que leur place était en France.

Arlette écoutait son amie avec une attention grandissante.

— Il y a quelques semaines, ayant le sentiment de s'être montrée négligente envers son neveu et sa nièce qu'elle n'avait en définitive plus

jamais revus, lady Langley s'est rendue chez le duc de Sauterre.

— Que s'est-il passé ? interrompit Arlette, devinant au ton de Jane que le récit allait satisfaire sa curiosité.

— Lady Langley a été horrifiée en découvrant que son neveu David, qui est censé entrer à Eton l'année prochaine, ne sait pas un mot d'anglais.

— En effet, cela ne va pas être une expérience facile pour lui, commenta Arlette.

— C'est ce que pense lady Langley. La petite fille, qui est plus jeune, se trouve bien sûr dans la même situation, mais dans son cas, il n'y a rien d'urgent.

— Tu allais donc en France pour leur apprendre l'anglais ?

— Oui. Lady Langley avait pris toutes les dispositions nécessaires à mon séjour et nous avions convenu que je m'embarquais dans quatre jours à partir d'aujourd'hui.

— Est-elle déçue de ne plus pouvoir compter sur toi ?

— Elle l'ignore encore, car après avoir tout organisé, elle est partie pour une croisière en Méditerranée avec lord Langley. Il m'est donc impossible de la joindre. Je suis vraiment très ennuyée de la laisser tomber ainsi, Arlette. Je ne peux pourtant pas refuser la main de Simon, n'est-ce pas ?

— Non, bien sûr que non, mais en effet, quel dommage pour ce petit garçon...

Elle s'interrompit soudain.

— Jane ! s'exclama-t-elle d'une voix incertaine.

— Oui ?

— Je crois que je viens de trouver la solution à ton problème, solution qui me permet d'ailleurs de résoudre le mien.

Jane observa son amie d'un air perplexe.

— Je vais en France à ta place, reprit Arlette après un silence. J'ai toujours rêvé de visiter ce pays. J'ai l'impression que mère a entendu mes prières en t'envoyant me voir.

Jane ne la quittait pas des yeux, éberluée.

— C'est impossible !

— Pourquoi ? Juste avant ton arrivée, je m'entretenais avec M. Metcalfe. Tu te souviens sans doute de mon cousin Hugo ? Étant l'héritier légitime de la fortune des Weir, il m'a annoncé son désir d'emménager à Weir House le plus tôt possible, ce qui signifie que je dois me trouver un autre logement. Mon problème est que je ne sais où aller.

— Oh, Arlette... Je suis désolée. Que c'est peu charitable d'exiger que tu quittes ta propre maison, la maison de ton enfance... même si, sans doute, tu n'avais pas l'intention d'y habiter seule.

— En effet, je n'ai guère envie de continuer à vivre dans une demeure trop grande et trop lugubre, mais je ne peux pas non plus m'installer sans chaperon dans la maison douairière, et je ne sais à quel parent demander l'hospitalité. Je n'en vois aucun qui me recevrait avec plaisir.

— J'ai du mal à croire..., commença Jane pour tomber dans un silence profond.

Elle connaissait bien la famille d'Arlette qui lui était toujours apparue antipathique et peu attachante.

— Tu as tout à fait raison, dit Arlette, comme devinant les pensées secrètes de son amie. C'est exactement mon avis. Je suis sûre, Jane, que je peux me faire aisément passer pour toi sans que personne ne découvre la supercherie.

— C'est impossible !

— Pourquoi ? N'as-tu pas dit que lady Langley était en croisière ? Pour combien de temps ?

— Un bon mois, peut-être six semaines.

Arlette sourit.

— Dans ce cas, il est inutile qu'elle apprenne ce qui s'est passé avant son retour. Entre-temps, j'aurai vu la France. Le rêve de mon enfance. Si mon travail satisfait le duc, il me gardera. Sinon, je rentre en Angleterre, je m'installe dans la maison douairière et j'engage une dame de compagnie à vivre avec moi.

Jane fit une grimace.

— Une perspective guère engageante.

— Je sais, mais préférable à la compagnie de ma tante ou de mes cousins. Tu n'ignores pas combien ils sont détestables.

Jane se leva du sofa où elles étaient toutes les deux assises, et fit quelques pas indécis dans la pièce.

— C'est mal de ma part de te laisser aller en France à ma place, dit-elle enfin.

— Pourquoi ?

Il y eut un silence pendant lequel Jane choisissait de toute évidence ses mots avec soin afin d'exprimer le mieux possible la pensée qui la tracassait.

— Selon lady Langley, le duc de Sauterre a un tempérament ombrageux et plutôt intimidant. Pourtant, ce n'est pas tant lui qui me préoccupe, mais les autres Français que tu risques de rencontrer, parce que, Arlette, tu es très, très jolie.

Arlette se mit à rire.

— Je comprends ton inquiétude et je te sais gré de tant d'attentions, mais à mon avis, il est peu probable que l'on me remarque. Une gouvernante n'est-elle pas reléguée au rang de domestique ? Or, il paraît que les Français sont fiers et se donnent de grands airs. Je ne les vois donc pas frayer avec une simple servante.

Jane, qui trouvait ce raisonnement bien naïf, se demandait comment expliquer que les Français risquaient au contraire de faire grand cas d'une gouvernante aussi ravissante que son amie. Puis il lui revint à l'esprit que lady Langley s'était quasiment excusée de lui proposer cette place car le château du duc se situait dans un coin reculé de la Dordogne.

— Pauline et David n'ont pas de camarades de jeu tellement le domaine de Sauterre est isolé, expliqua-t-elle. Le duc passe la majeure partie de son temps à Paris, ce qui est une bonne chose de l'avis de lady Langley, car, pour autant qu'elle a pu s'en rendre compte, il terrorise tout le monde, y compris les enfants. Il paraît que le château est un modèle d'architecture française, et est entretenu avec un soin extrême.

Elle se tut un instant, sachant que son amie était tout ouïe, puis reprit :

— Lady Langley a ajouté : « Je crains, chère mademoiselle Turner, que vous ne trouviez le temps bien long, perdue au fin fond de cette campagne, mais cela me désole de penser que si je ne tente pas de redresser la situation, mon neveu va souffrir à Eton, et tout cela à cause d'un oncle qui nourrit du ressentiment à l'égard des Anglais. — Mon Dieu, mais pourquoi déteste-t-il les Anglais ? — je relevai, étonnée.

» — Il était en colère que mon frère Richard épouse sa sœur. Ses parents également ne voyaient pas cette union d'un bon œil. En dépit des réticences de leur entourage, les jeunes gens, fortement épris l'un de l'autre, se sont enfuis ensemble, mettant ainsi la famille de ma belle-sœur devant le fait accompli. Ensuite, certains qu'on ne pouvait plus les séparer, ils sont revenus s'excuser auprès des parents qui leur ont pardonné. Néanmoins, il paraîtrait, à en croire diverses rumeurs, que le duc actuel a toujours tenu rigueur à sa sœur pour sa conduite.

» — Quelle histoire rocambolesque ! ai-je dit. On croirait que c'est tiré d'un roman.

» — En effet, m'a répondu lady Langley, mais ce sont les enfants qui risquent de souffrir de l'attitude absurde de leur oncle, et cela, je ne dois pas le permettre.

» — Êtes-vous parvenue à convaincre le duc d'engager une gouvernante anglaise ?

» — Je peux vous assurer que ce n'est pas de gaieté de cœur qu'il a fini par donner son accord. Une Anglaise sous son propre toit, c'est pire que le diable !

» — Vous avez su le persuader cependant.

» — Avec difficulté, et je crains, mademoiselle Turner, que l'on ne vous réserve un accueil bien glacial. Toutefois, je vous en conjure, acceptez mon offre et passez outre ces circonstances quelque peu exceptionnelles. J'ai beaucoup d'amitié et d'estime pour vous, et c'est un peu un service que je vous demande. À mes yeux, l'éducation de ces enfants passe avant tout. Je place une si grande confiance en vous...

» Il m'était difficile de dire non après ce discours. Lady Langley semblait réellement tracassée par l'avenir de ses neveux. En outre, elle a toujours fait preuve à mon égard d'une grande bonté au cours des six années que j'ai passées à m'occuper de ses enfants. Je n'ai pas pu refuser.

— Je te comprends, acquiesça Arlette, et ce serait terrible de lui faire faux bond au dernier moment alors qu'elle est rassurée sur le sort de son neveu et

qu'elle pense qu'il saura parler anglais.

Devinant l'hésitation de Jane, elle ajouta :

— En ce qui concerne le petit David, il n'y a pas de temps à perdre. Si tu n'envoies personne à ta place, le duc sera conforté dans la mauvaise opinion qu'il se fait de nous, et David entrera à Eton incapable d'articuler un seul mot d'anglais. Ce sera un désastre.

— J'avoue que je n'ai pas bonne conscience. J'ai du remords de ne pouvoir tenir ma promesse car comment trouver quelqu'un pour me remplacer ?

— Si tu envisages maintenant de chercher une autre gouvernante, tu te trompes. J'ai l'intention de prendre ta place. En toute honnêteté, Jane chérie, tu m'apportes la solution que j'espérais. C'est un signe du destin qui signifie qu'on ne m'a pas oubliée.

Jane laissa échapper un rire amusé.

— Qui pourrait t'oublier, Arlette ? Tu es la personne la plus sympathique que je connaisse et je t'aime beaucoup. D'ailleurs, tout le monde au village a de l'affection pour toi.

— Je te remercie. Puisque tu m'aimes beaucoup, laisse-moi agir à ma guise. Ne m'empêche pas d'aller en France. Juste avant ton arrivée, je regardais le portrait de ma mère et je cherchais à y déceler les signes de ses origines françaises.

— À mon sens, ta mère fait tellement anglais, remarqua Jane en jetant un coup d'œil au tableau en question.

— C'est là que tu te trompes car elle était normande, de même que ma grand-mère. Dans ma famille maternelle, tout le monde a les yeux bleus et les cheveux blonds.

Jane accueillit ces paroles en silence.

— Peut-être le duc de Sauterre apprendra-t-il avec plaisir que du sang français coule dans tes veines. L'inconvénient est que du coup il risque de remettre en cause ton aptitude à enseigner l'anglais.

Arlette éclata de rire.

— Voilà que tu veux m'effrayer, mais en vain. Je te préviens, Jane, je ne crains pas le grand méchant duc ! S'il est trop « féroce », trop intraitable, je rentrerai en Angleterre sans tarder. Que m'importe de ne pas avoir de bonnes références ? Je ne joue pas mon avenir en acceptant cet emploi.

Jane passa le bras autour de l'épaule de son amie.

— Si je te laisse partir, Arlette, veux-tu bien me promettre, et attention, je ne parle pas à la légère...

— Que dois-je promettre ?

— De ne pas écouter les flatteries des Français qui chercheront à te séduire.

— Que redoutes-tu donc ?

— Les Français sont différents des Anglais. D'abord, ils se marient fort jeunes. Le duc lui-même a dû se plier à la volonté de ses parents et accepter le

mariage de convenance auquel on le destinait.

— Mère ne m'a jamais caché que ces choses-là existaient, observa Arlette. À mon avis, c'est une coutume choquante. On ne devrait pas se marier par intérêt, mais par amour.

— Tu as raison, malheureusement, on accorde souvent la priorité aux questions matérielles. D'ailleurs, les maris se consolent bien vite en ayant de nombreuses liaisons, ce que mon père condamne sans appel.

Arlette demeura un instant silencieuse avant de répondre :

— Je ne crois pas que ce genre de comportement soit particulier aux Français. Après tout, même ici à Little Meldon, les gens s'entretiennent des affaires de cœur du prince de Galles.

— On ne devrait pas en parler devant toi, répliqua Jane d'un ton sec.

Arlette se mit à rire.

— Voyons, Jane, tu ne peux pas m'enfermer dans une cage de verre. Je sais bien que tu t'efforces de me protéger depuis que je suis toute petite, mais c'est impossible.

Jane sourit.

— Tu étais une enfant adorable, et tu l'es toujours. Cela peut te sembler ridicule, mais je ne veux pas que des propos vils et calomniateurs parviennent à tes oreilles.

— Tandis que toi, tu peux tout supporter, n'est-ce pas ? (Arlette riait franchement.) Enfin, Jane, j'ai grandi. J'ai presque vingt ans et bien que je vive dans un trou perdu, loin de toute civilisation, je lis des journaux, des romans. La lecture était d'ailleurs mon divertissement principal quand père était alité et que je devais le veiller. L'autre moyen de me détendre était de m'entretenir des frasques répétées du prince de Galles avec les domestiques !

— Une existence des plus remplies, je n'en doute pas.

Jugeant sa remarque légère et peu appropriée aux circonstances, Jane se ressaisit.

— Ma chérie, je sais que ça n'a pas été facile pour toi. Si vraiment un séjour en France peut te rendre heureuse, tant que tu me promets de ne pas commettre d'imprudences, alors, je suis d'accord, je ne m'y oppose pas, même si dans mon for intérieur, il me semble mal de te laisser partir.

— Vraiment, tu acceptes ? dit Arlette, tout excitée à l'idée que son plus cher désir devenait enfin réalité.

Elle était ravissante avec ses yeux pétillant de malice. Jane songea que c'était pure folie d'autoriser Arlette à se rendre seule, et à son âge, dans un pays étranger, sans qu'elle eût la moindre idée de ce que sa situation lui réservait.

— Il faut que je réfléchisse encore...

— C'est tout réfléchi, répliqua Arlette. Le problème qui nous reste à résoudre maintenant, c'est comment prendre ton identité. Tu as sans doute un passeport ?

— Oui, j'en ai un prêt à être utilisé et dont je n'aurai plus besoin

désormais puisque une fois mariée, je vais apparaître sur celui de Simon. Il est en train de se charger des démarches nécessaires.

— Parfait, ce problème est donc réglé. Je peux donc m'appeler Jane Turner.

— Cela ne te va pas.

— Cela me va beaucoup mieux que tu ne le crois. Je suis Jane Turner, en route pour la France, prête à découvrir le monde !

— Je crains qu'il ne t'apparaisse bien étriqué, ce monde. Il s'agit simplement d'un château situé dans une région paisible et relativement isolée de France, où se trouvent deux enfants et un grand nombre de domestiques. En guise de monde, ton univers risque de ressembler à un désert.

— Quelle ne va pas être ma déception si je ne fais pas la connaissance du grand méchant duc !

— Si tu le vois, tâche d'avoir l'allure austère et sérieuse d'une fille de vicaire devenue gouvernante d'enfants.

Soucieuse, elle s'interrompt avant d'ajouter :

— Promets-moi de toujours t'enfermer à clé dans ta chambre la nuit.

Arlette posa un regard perplexe sur son amie, puis éclata de rire.

— Oh, Jane ! Je crains que tu n'aies lu trop de romans. Je n'arrive pas à croire, ne serait-ce qu'une seconde, que le fier duc de Sauterre condescendra à remarquer une pauvre et modeste gouvernante. Et puis, n'as-tu pas dit qu'il passait le plus clair de son temps à Paris où il est aisé de l'imaginer évoluant au milieu de femmes belles et raffinées dont les dames bien nées ignorent délibérément l'existence ?

— Justement, Arlette, n'oublie pas que tu es une dame bien née.

— Je ne suis cependant pas assez niaise ni sottie pour ne pas savoir que les courtisanes de Paris sont les courtisanes les plus extravagantes et les plus séduisantes au monde.

Jane lui adressa un regard sévère.

— Tu ne devrais pas parler de ces choses-là. Et d'abord, comment sais-tu qu'il existe des femmes de mauvaise vie ?

— J'en ai entendu parler, j'ai lu des articles dans la presse, et si tu tiens à savoir toute la vérité, mon père en personne n'a pas hésité à aborder ce sujet en ma présence et à plusieurs reprises, rétorqua Arlette avec sa vivacité coutumière. Vraiment, Jane, s'il existe quelqu'un de vieux jeu et qui se voile la face, telle une autruche, c'est bien toi !

À ces mots, Jane leva les bras au ciel dans un geste de désarroi impuissant et Arlette sourit, un sourire qui, semblable à un merveilleux rayon de soleil, parut redonner vie au petit salon.

À bord du vapeur qui se dirigeait vers Bordeaux, Arlette songeait que ce séjour en France était la chose la plus merveilleuse qui pût lui arriver.

Il n'avait pas été aisé de venir à bout des réticences de Jane qui, cependant, face- à une bonne demi-douzaine d'arguments solides, avait fini par capituler et accepter qu'elle prît sa place de gouvernante.

— Ne t'inquiète pas, Jane chérie, avait assuré Arlette à plusieurs reprises, car si je me sens mal à l'aise dans mon rôle, je rentre immédiatement en Angleterre. Peu m'importe de ne pas obtenir de certificat de références. Au contraire de toi, je ne suis pas une vraie gouvernante.

La logique de ce raisonnement s'imposait également à Jane qui néanmoins craignait qu'Arlette, si innocente et ignorante du monde, ne se trouvât confrontée à des difficultés qu'elle aurait du mal à surmonter.

Bien sûr, les propos de lady Langley au sujet du duc de Sauterre étaient plutôt rassurants : le duc séjournait rarement dans son château du Bordelais; Arlette pouvait donc espérer passer le plus clair de son temps en compagnie des enfants et des domestiques. Et n'avait-elle pas promis de rentrer en Angleterre si elle se sentait dans une impasse ?

— Tu comprends, avait repris Arlette, je préfère l'exil à une vie de recluse dans la maison douairière du domaine, ou à la cohabitation forcée, ne fût-ce qu'un temps bref, avec l'un de mes parents aux intentions si charitables.

Les deux amies avaient passé en revue les connaissances d'Arlette susceptibles de lui servir de chaperon à Londres et de la présenter à la cour. De l'avis de Jane, l'attitude la plus sensée était de s'adresser à lady Langley.

— Dès qu'elle reviendra de croisière, il faudra lui parler, dit-elle. Elle te sera éperdument reconnaissante d'avoir bien voulu te charger de l'éducation de son neveu et de sa nièce et elle voudra te remercier.

Arlette savait que Jane raisonnait juste. Lady Langley, qui avait été une amie proche de sa mère, ne ménagerait pas ses efforts pour lui venir en aide. N'avait-elle pas été la bonté même quand le révérend Turner lui écrivit pour la prier de recommander sa fille qui cherchait un emploi d'institutrice ? Elle avait aussitôt répondu qu'ayant besoin d'une gouvernante pour ses propres enfants et ne doutant pas des qualités de Jane, qui avait grandi dans le village et qu'elle connaissait bien, elle engageait volontiers la jeune fille à son service.

Jane s'était fort bien acquittée de sa tâche auprès des enfants de lady Langley et, comme elle l'avait dit, l'idée de quitter une maison où elle s'était sentie si heureuse l'avait beaucoup chagrinée.

— Lady Langley me rappelle beaucoup ta mère, avait-elle expliqué. Je sais qu'elle veillera sur toi avec la bonté et l'affection dont elle m'a toujours entourée.

— Il ne me reste donc plus qu'à me trouver une occupation jusqu'au

retour de croisière de lady Langley, dit Arlette, les yeux pétillant de malice. Et pourquoi, en attendant, ne pas enseigner l'anglais à son neveu et à sa nièce, ce qui me permettra parallèlement de visiter la France, un pays que je rêve de connaître ?

Après bien des discussions, convaincue à son tour qu'il s'agissait là de la meilleure solution, Jane communiqua à son amie des instructions que le secrétaire du duc lui avait envoyées, instructions rédigées dans un anglais pompeux et pédant qui indiquait de toute évidence qu'on avait traduit de façon littérale les formules françaises toutes faites.

— Apparemment il me croit incapable de comprendre le français, commenta Jane. Dois-je m'en vexer ?

Elle se mit à rire.

— Une chose est certaine : tu es bien plus compétente que moi dans ce domaine, car tu t'exprimes couramment dans cette langue, comme une vraie Française.

— Ce que je suis, grâce à ma grand-mère, répliqua Arlette du tac au tac.

Sa mère avait tenu à ce qu'elle apprenne le français tel qu'on le parle dans les grandes familles aristocratiques de France et avait toujours organisé des « journées françaises » où l'on ne s'exprimait que dans cette langue, quelle que fût son occupation. Cela s'était rapidement transformé en un jeu auquel même son père participait. Tout enfant, Arlette baignait donc dans un milieu bilingue et à la mort de sa mère, sa connaissance du français était excellente.

Désormais, ce savoir allait lui rendre service.

Sur le bateau qui la conduisait jusqu'à Bordeaux, elle révisa un peu de grammaire et lut un roman en français trouvé parmi les livres de sa mère.

Un soleil étincelant brillait et, vue de la mer, Bordeaux, ville portuaire qui avait toujours connu un commerce prospère, était fascinante.

Depuis l'époque des Romains, c'était un centre important de négoce du vin. Arlette songea à son père, si grand amateur de vin. Ce voyage en Gironde l'aurait enchanté. Pourtant, n'était-ce pas le vin de cette région qui avait aggravé ses maux au cours des dernières années de sa vie ?

Les instructions simples et précises que Jane lui avait données étaient les suivantes : aussitôt débarquée dans le port de Bordeaux, elle devait prendre le train et descendre à la gare la plus proche du château de Sauterre où une voiture l'attendrait. Il n'y avait là rien de difficile.

Par malchance, le vapeur avait quitté le port de Plymouth avec un certain retard. Il arriva donc à destination avec un décalage de plusieurs heures sur l'horaire prévu et elle eut peur de manquer son train. Si cet incident ne s'était pas produit, elle aurait eu un grand moment à attendre à la gare.

Elle n'avait encore jamais voyagé seule et fut surprise du nombre de personnes qui s'offrirent pour lui venir en aide. Plusieurs porteurs se proposèrent pour charger ses bagages et des dames âgées lui demandèrent, en différentes occasions, si elles pouvaient lui être de quelque utilité. Naturellement, Arlette était loin de deviner que l'attention dont elle était

l'objet s'expliquait par le fait qu'elle voyageait seule et qu'elle était ravissante.

Au moment de préparer sa malle, Jane lui avait indiqué quel type de vêtements une gouvernante était censée porter.

— Je n'ai plus fait d'emplettes depuis la maladie de père, dit Arlette. Je n'ai que des vieilleries. J'ai besoin de quelques toilettes neuves. J'avais d'ailleurs l'intention de me rendre à Londres pour renouveler entièrement ma garde-robe.

— Surtout, il ne te faut rien de trop élégant, expliqua Jane. Sinon, cela risque d'éveiller les soupçons du duc et de là à ce qu'il conclue que tu n'es pas une vraie gouvernante...

— Je n'ai tout de même pas envie de ressembler à une pauvre ! Comment avoir de l'autorité sur des enfants s'ils me voient mal vêtue ?

Jane songea que si l'on hésitait à la prendre pour une gouvernante, ce ne serait pas à cause de sa mise, mais à cause de sa beauté aristocratique. Enfin ! Mieux valait se taire. À quoi bon relancer la discussion sur ce sujet ? Rien ne pourrait faire revenir Arlette sur sa décision.

— Le mieux est de nous rendre à Worcester où nous trouverons des vêtements convenables, c'est-à-dire ni trop élégants ni trop coûteux mais à la portée de la modeste bourse d'une gouvernante.

Elles partirent donc pour Worcester tôt le lendemain matin afin d'être de retour à temps pour accueillir Simon Sutton dont l'arrivée était attendue. Jane ne s'était pas trompée. Il y avait à Worcester, une importante ville de marché, plusieurs jolies boutiques. Il fallut cependant se rendre à l'évidence : mêmes les toilettes les plus austères donnaient un éclat singulier à la beauté d'Arlette. La jeune fille avait en outre une élégance naturelle qui était peut-être due à ses origines françaises.

« Elle a du chic, songea Jane, ce que je n'aurai jamais. »

Elle fut touchée de l'attention de son amie qui lui choisit une tenue de voyage pour se rendre en Jamaïque et une ravissante robe du soir.

— C'est mon cadeau de mariage, dit Arlette. Ce sera beaucoup plus utile qu'une broche ou qu'un collier.

— Mais c'est trop, il ne faut pas commettre de pareilles folies ! s'écria Jane, gênée devant la générosité de son amie d'enfance.

— Si c'est là toute l'autorité dont tu es capable avec tes élèves, je les plains ! répliqua Arlette avec bonne humeur.

Elles éclatèrent de rire. Se choisir des vêtements les amusait, et elles rentrèrent à Little Meldon enchantées de leurs achats, avec le sentiment d'avoir passé une excellente journée.

Simon Sutton les attendait au presbytère. Remarquant les regards amoureux qu'il adressait à Jane, Arlette comprit que son amie connaissait le bonheur. En effet, peu importait à Simon que sa fiancée ne fût pas d'une beauté renversante.

Il l'aimait de toute son âme et Jane était follement éprise du seul homme

qui l'avait demandée en mariage.

La cérémonie eut lieu le lendemain matin.

Les deux époux formaient un couple radieux quand ils descendirent l'allée en se donnant le bras. On eût dit que les anges aux belles ailes blanc nacré s'étaient joints au chœur formé par quelques fidèles pour chanter les hymnes à la gloire de Dieu et de l'amour.

Au dernier moment, Arlette s'était souvenue que sa mère avait conservé le ravissant voile de dentelle que dans la famille Weir, depuis plusieurs générations, l'on portait le jour de ses noces. Elle voulut que Jane le mît à son tour avec une petite couronne de diamants, retrouvée dans le même tiroir. Son cousin Hugo ne s'offusquerait pas de la disparition de ce bijou qu'il jugerait sans doute trop insignifiant pour avoir une quelconque valeur marchande.

Les colliers, bracelets et broches de plus grande valeur, de magnifiques bijoux, avaient été vendus par son père dès qu'il en était entré en possession afin d'éponger les dettes de son propre père. De tous les bijoux, il n'avait conservé que cette couronne que sa mère portait en certaines occasions.

Arlette avait souvent déploré les revers de fortune subis par sa famille. Quel dommage de ne plus pouvoir arborer les somptueuses parures qui scintillaient au cou et aux poignets des anciennes comtesses Weir, décorées comme des arbres de Noël, dont les portraits tapissaient les murs du grand salon. Sa mère s'était contentée de rire un jour où elle lui avait fait part de cette réflexion.

— Je suis très heureuse ainsi, avait-elle répondu, et je t'assure, ma chérie, je préfère mener une vie modeste plutôt que d'affronter des créanciers qui, impatients de rentrer dans leur argent, ne cessent de vous harceler.

Jane ne cachait pas la joie qu'elle éprouvait à porter un bijou aussi beau et Arlette devina que le fait d'avoir l'air d'une « vraie mariée », selon les termes de Jane, aux yeux de Simon, faisait de ce mariage un événement unique.

Quelques amis s'étaient réunis pour féliciter les jeunes mariés et porter un toast à leur santé. En fin de journée, ceux-ci s'apprêtèrent à partir pour une lune de miel de plusieurs jours. Ensuite, ils s'embarqueraient pour la Jamaïque. Au moment de se séparer, Jane serra Arlette dans ses bras et lui chuchota à l'oreille :

— Promets-moi de prendre bien soin de toi. Je ne peux m'empêcher de m'inquiéter et je vais prier pour que tu sois en sécurité.

— Tranquillise-toi. Que veux-tu qu'il m'arrive ? S'il se passe quoi que ce soit, je dis au duc ses quatre vérités et je rentre en Angleterre. Je sais que ton père acceptera de m'aider si j'ai des problèmes.

— Bien sûr, mais attention, je ne lui ai pas confié notre secret.

— Parfait. Personne ne doit savoir ce que je fais, sinon ma famille s'opposerait à ce projet.

Jane embrassa une dernière fois son amie, puis courut rejoindre son mari qui attendait dans la voiture.

Arlette partit pour la France trois jours après. Auparavant, elle avait écrit

une lettre à l'intention de M. Metcalfe pour lui expliquer qu'elle séjournait chez des amis en France et lui donner l'adresse du château de Sauterre au cas où il souhaiterait la joindre. Pendant les trois jours qui précédèrent son départ, elle fut si occupée qu'elle n'eut pas le temps de réfléchir à ce que son aventure lui réservait.

Ne plaçant qu'une confiance relative en son cousin Hugo, elle déménagea de Weir House ses affaires personnelles et les effets qui avaient appartenu à sa mère et qu'elle désirait garder, pour les entreposer dans la maison douairière. Une fois partie, il serait difficile de remettre la main sur certains objets auxquels elle attachait de la valeur, sans devoir supplier son cousin d'accéder à sa demande, ce qu'elle tenait à éviter à tout prix.

Jardiniers et domestiques l'aidèrent à transporter les meubles, les livres et les tableaux dont elle refusait de se séparer. Il y en avait beaucoup. Elle avait oublié également que l'intendante avait rangé avec soin les toilettes de sa mère dans des penderies au dernier étage du château. Celle-ci les examinait régulièrement pour vérifier que les mites ne les détérioraient pas.

Très peu de temps après la mort de sa mère qui lui avait causé un vif chagrin, Arlette avait dû s'occuper de son père subitement tombé malade, et accaparée par son exténuante besogne, elle ne s'était jamais demandé ce qu'il était advenu des merveilleuses toilettes de sa mère. Après un examen rapide, il apparut que si nombre de ces vêtements étaient démodés, il était possible néanmoins de tirer profit de plusieurs modèles en leur apportant quelques modifications. En outre, fourrures et manteaux lui rendraient service en hiver.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que ces habits étaient rangés ici ? demanda-t-elle à l'intendante.

— Je craignais de vous rappeler des souvenirs bien douloureux, milady.

Que répondre à cela ?

En vérité, la vue de ces toilettes évoqua les jours heureux de son enfance et, saisie de nostalgie, elle décida d'emporter en France plusieurs effets et accessoires. Il y avait de jolies chemises de nuit assorties à un déshabillé de satin bleu ravissant, bien plus élégant que la robe de chambre de laine sans fioritures qu'elle portait depuis l'âge de seize ans.

« Personne ne me verra, songea-t-elle. Aussi pourquoi me priver du plaisir d'être belle, le soir, rien que pour moi, dans l'intimité de ma chambre ? Un château n'est-il pas le lieu adéquat à ce type d'extravagance ? »

En répétant les propos que lady Langley avait tenus au sujet du frère de sa belle-sœur, Jane avait fini par ternir considérablement l'image du maître de maison. Néanmoins, Arlette ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle allait pénétrer dans un univers enchanteur.

Le domaine de Sauterre ne se situait-il pas dans une région célèbre pour ses châteaux médiévaux ? Dommage qu'elle manquât de temps pour se documenter sur la Dordogne, berceau de la famille du duc depuis plusieurs siècles. Comme par un fait exprès, bien sûr, il suffisait qu'elle désirât un livre dans un domaine en particulier pour ne pas le trouver... Dès que possible, elle

se munirait d'un bon guide qui répondrait à toutes ses questions.

En arrivant à Bordeaux, elle découvrit que les gens dans les rues ressemblaient fort peu aux Anglais. Les paysannes vêtues de châles et de longues jupes amples avaient un charme insolite, de même que les religieuses avec leurs cornettes de formes différentes. Parfois, se mêlaient à la foule des femmes portant la traditionnelle coiffe de dentelle et le tablier bordé de dentelle également, qui composaient le costume typique de la province. Elle aperçut même des gendarmes dans leurs uniformes élégants qui semblaient des personnages d'opérette.

Elle se hâta en direction de la gare et s'installa dans son train quinze minutes à peine avant le départ.

Par les fenêtres du compartiment, la campagne avec ses collines taupées et ses coteaux flanqués de vignes, défilait, ensoleillée et riante. Par endroits, de grands bois sombres évoquaient le repaire inviolé de quelque dragon effrayant. De temps à autre, se dressait, au sommet d'un tertre, la silhouette massive d'un vieux château féodal.

Le pays de conte de fées qu'elle avait toujours rêvé de découvrir était là, devant ses yeux, mystérieux et fascinant. Et quand le château du duc lui apparut soudain, au détour du chemin, elle comprit qu'il correspondait à l'idée qu'elle s'en était faite.

Se découpant contre le ciel, la bâtisse avait un aspect farouche, et bien qu'elle se refusât à l'admettre, effrayant. Vues de loin, les fenêtres semblaient à peine plus larges que des meurtrières et les créneaux des tours évoquaient toute une armée de soldats vêtus de leur cotte de mailles, prêts à repousser l'ennemi de quelque direction que ce fût. Au pied du château coulait une rivière et un haut mur d'enceinte s'élevait, imprenable.

L'imagination d'Arlette évoqua aussitôt les sinistres cachots où les prisonniers étaient gardés captifs, dans des ténèbres humides, jusqu'à la fin de leur vie. Un léger frisson la parcourut, et tandis que la voiture venue la chercher à la gare se rapprochait de sa destination, elle eut la déplaisante impression que des centaines d'yeux l'observaient par les fenêtres étroites.

La voiture traversa un pont et se dirigea vers le côté oriental du château, longeant un étroit chemin bordé de part et d'autre de chaumières. Pratiquement au sommet de la colline, se dressait une chapelle fort ancienne, datant sans doute du XII^e siècle comme le château. Enfin, un énorme portail surgit, interrompant le haut mur qui fermait le domaine. La voiture s'engagea dans l'allée qui déboucha sur une immense cour pavée d'où partait un perron monumental.

Malgré ses sculptures de style baroque, la lourde porte d'entrée en forme de voûte offrait un spectacle d'une gravité solennelle quelque peu de mauvais augure.

La voiture, tirée par quatre chevaux, s'immobilisa et un valet vêtu d'une riche livrée de couleur bordeaux gansée de fils d'or descendit en courant le perron pour ouvrir la portière. Arlette mit pied à terre et eut l'impression que

le laquais la regardait avec surprise. Au sommet du perron, se tenait un majordome d'une stature aussi imposante que le château dont il avait la charge.

— Vous êtes bien Mlle Turner? s'enquit-il en français.

— Oui, c'est cela, répondit-elle.

— Veuillez me suivre, je vous prie, dit-il, la précédant dans le hall.

Ils traversèrent une immense salle de style médiéval où se trouvait une gigantesque cheminée dans laquelle on pouvait facilement faire brûler un arbre entier en hiver. Elle eut à peine le temps d'apercevoir quelques oriflammes du temps jadis qui flanquaient la cheminée : le majordome l'entraînait déjà dans un long vestibule. Où l'emmenait-on de ce pas si prompt? On l'introduisit enfin dans un bureau. Le bureau du secrétaire du duc.

— Mlle Turner est arrivée, monsieur, annonça le majordome.

Un homme d'une quarantaine d'années, aux cheveux grisonnants, se leva lentement derrière sa table de travail. Arlette comprit qu'il s'agissait de M. Byien qui avait communiqué à Jane les instructions concernant son voyage. Il lui tendit la main d'un air machinal, puis tandis qu'il dévisageait la jeune fille, le sourire qui se dessinait sur ses lèvres parut se figer et une expression de surprise se lut sur son visage.

— Vous êtes Mlle Turner ?

Visiblement l'allure de la jeune gouvernante l'étonnait.

— Je vous remercie, monsieur, dit Arlette en un français impeccable, pour les excellentes indications que vous m'avez transmises pour mon voyage. Le bateau à vapeur est arrivé à Bordeaux avec du retard sur l'horaire prévu, et j'ai bien craint de rater mon train à la gare, mais comme vous le voyez, me voici.

— Asseyez-vous, je vous prie.

M. Byien indiqua un siège de la main. Arlette obéit, se demandant si elle n'aurait pas dû porter des lunettes afin de se vieillir.

Elle avait envisagé cet accessoire, puis l'avait rejeté, estimant qu'il y avait dans ce détail quelque chose de trop théâtral qu'elle risquait de regretter. Elle était certaine tôt ou tard d'oublier de porter ses lunettes, de sorte que tout le monde comprendrait qu'elle n'en avait pas besoin et que cela constituait une sorte de déguisement. Elle avait préféré se contenter de tirer ses cheveux en un modeste chignon sans apprêt, et de porter un chapeau qui avait appartenu autrefois à sa mère et la vieillissait. Manifestement ses efforts n'avaient guère porté leurs fruits.

— D'après les renseignements que je tenais de lady Langley, j'avais cru comprendre que vous étiez plus âgée, mademoiselle.

— On m'a toujours dit qu'un gentleman ne devait jamais mentionner l'âge d'une dame, répondit Arlette. Et si j'ai l'air jeune, ce que je prends pour un compliment, le temps y remédiera, je vous l'assure.

M. Byien sourit à cette réflexion et son sourire chassa momentanément l'expression d'anxiété qui contractait son visage fatigué.

— Cela ne fait aucun doute, mademoiselle. Je vous prie de me pardonner, mais il est vrai que je ne m'attendais pas à accueillir une gouvernante aussi jeune que vous.

— Je vous assure que je suis un professeur d'anglais fort compétent, et si j'ai bien compris lady Langley, c'est la raison pour laquelle on fait appel à mes services. Je ne crois pas que ma jeunesse soit un handicap pour l'enseignement.

— Si l'anglais est votre langue maternelle, il me faut vous complimenter sur votre français.

— Merci. Mon français vous paraît bon, mais je vous assure que mon anglais est encore meilleur.

— Comme vous dites, c'est là tout ce qui importe, conclut M. Byien.

De nouveau, il avait un air tracassé, et Arlette devina que quelque chose dans sa personne qu'il n'osait mentionner mais qui, de son point de vue, était un inconvénient très net, l'importunait.

Il se leva.

— Sans doute désirez-vous voir votre chambre et faire connaissance avec les enfants. Ils vous attendent avec impatience.

Ils sortirent du bureau et reprirent le long vestibule, puis traversèrent une série de pièces en enfilade à la décoration chargée. Le mobilier datait d'une époque ultérieure à celle du château. Les fenêtres étaient si petites qu'une faible lumière filtrait. En hiver, lorsque tombait la nuit, le château devait sembler bien lugubre avec les ombres angoissantes qui se dessinaient sur les murs épais.

Enfin, ils gravirent un escalier de service et arrivèrent au premier étage d'une des tourelles qui flanquaient les quatre angles de la bâtisse. M. Byien ouvrit une porte, celle de la salle d'étude. Deux enfants s'y trouvaient. Un petit garçon jouait avec des soldats de bois peint qu'il faisait évoluer sur une table. Une petite fille assistait, bouche bée, à ses manœuvres, une poupée dans les bras. M. Byien entra dans la pièce, Arlette lui emboîta le pas. Les enfants relevèrent la tête et leurs yeux se posèrent aussitôt sur la jeune fille.

— Je vous présente Mlle Turner, annonça le secrétaire. Je sais que vous étiez impatients de la voir.

Il se dirigea vers la table.

— Mademoiselle, voici David, qui, comme vous le voyez, possède une belle collection de soldats, et voici Pauline.

Arlette tendit une main.

— Ravie de te rencontrer, David. J'espère que tu me montreras tes soldats en détail. Mon père avait une collection dont il était très fier.

Elle allait préciser que les figurines de bois étaient censées représenter la bataille de Waterloo, mais elle se tut à temps, songeant que c'était faire preuve d'un réel manque de tact d'évoquer Waterloo dans une demeure française. Elle se tourna donc vers Pauline. La petite fille avait de jolis cheveux châains et de grands yeux pensifs.

— Aurons-nous beaucoup de devoirs, mademoiselle ? s'enquit-elle avec l'à-propos caractéristique des enfants.

— Je pense que non, mais il faudra me parler de ce magnifique château où vous habitez, répondit Arlette. Vous serez donc mes deux professeurs dans ce domaine.

Le frère et la sœur l'observèrent d'un air interrogateur.

— Votre chambre se situe au-dessus de celle des enfants qui se situe elle-même à l'étage supérieur, intervint le secrétaire. Pauline sera ravie de vous y conduire quand vous le désirerez.

— Merci.

De nouveau, il lui adressa un regard soucieux, puis sans ajouter un mot, sortit et referma la porte derrière lui. Arlette se débarrassa de sa cape dans laquelle elle avait eu plutôt chaud au cours de la dernière étape de son voyage, et dénoua les rubans de son chapeau qu'elle posa sur une chaise, près de la porte.

— Vous savez sans doute que je suis ici pour vous enseigner l'anglais. Il faut me dire comment vous voulez qu'on travaille ensemble, parce que toi, David, tu n'as pas de temps à perdre.

Le garçonnet baissa les yeux sur les soldats qu'il tenait dans la main.

— Je veux apprendre l'anglais et je veux aller en Angleterre pour ne plus jamais revenir ici.

La violence inattendue de ces propos surprit Arlette. Il jeta un coup d'œil furtif par-dessus son épaule. Craignait-il d'être entendu ?

— Tu ne te plais donc pas ici ?

David garda le silence pendant quelques instants, puis comme s'il ne voyait pas pourquoi il ne dirait pas la vérité, il reprit :

— Je déteste ce château. Je suis anglais, pas français. Les Français sont nos ennemis.

De nouveau, il lança un coup d'œil dans la direction de la porte.

— Ce ne sont plus nos ennemis depuis longtemps, répondit Arlette, interdite par cette réaction. L'Angleterre est l'amie de la France. Mais il est vrai que tu es anglais. Es-tu déjà allé là-bas ?

David secoua la tête.

— Non, mon père parlait souvent de son pays et il disait qu'un jour j'y habiterais, mais oncle Étienne veut que je reste ici.

Il baissa la voix :

— Il espère qu'on me renverra d'Eton. Peu m'importe, d'ailleurs, car si on me renvoie, je m'enfuirai et je me cacherai en Angleterre pour ne pas rentrer en France.

Arlette songea que l'attitude de l'enfant révélait un traumatisme dû peut-être au fait qu'il avait perdu ses deux parents. Quelle réponse apporter dans ce cas-là ? Elle hésitait quand la porte s'ouvrit et une domestique entra, portant un plateau.

— Le personnel vous souhaite la bienvenue, mademoiselle, et le chef

cuisinier vous a préparé un thé selon la coutume de votre pays.— Nous n'en prenons pas au château, mais il a dit que comme vous étiez anglaise, vous aimeriez une tasse de thé accompagnée d'une légère collation.

— Merci beaucoup. En effet, après ce long voyage, je ne souhaite qu'une chose : une bonne tasse de thé.

La bonne posa le plateau sur la table. Il y avait une théière, une tasse et deux assiettes dont l'une était chargée de canapés, l'autre de petits gâteaux à la crème comme seuls les Français savent les faire. Dès qu'elle fut sortie, les enfants accoururent et regardèrent le plateau avec convoitise.

— Je me souviens que mon père prenait du thé, comme ça, dit David. Ici on n'a pas le droit d'en boire. Il faut être français et boire du café ou du vin.

— Vous avez envie de goûter, non ? dit Arlette. Pourquoi ne pas commencer par une tartine ?

Les enfants en dévorèrent la plupart et se régalerent également des pâtisseries. C'est à peine si Pauline prononça une parole tant elle était occupée à manger.

— Quand David ira à l'école en Angleterre, est-ce que je pourrai habiter chez vous ? dit-elle enfin, en se léchant les doigts.

— Quand David ira en Angleterre, tu iras vivre chez ta tante. Je suis sûre qu'elle sera ravie de t'avoir.

— Oncle Étienne ne l'aime pas, répondit Pauline. Si je dois habiter là-bas, je vais devoir me cacher quelque part où il ne me retrouvera jamais.

Ne sachant comment détromper la petite fille, Arlette garda le silence.

— Il faudra m'expliquer pourquoi votre oncle déteste l'Angleterre à ce point, dit-elle enfin.

— Il n'aime rien ni personne, intervint David, mais on n'ose pas le lui dire, il nous fait peur.

— Ce serait mal élevé de votre part car vous habitez chez lui, observa Arlette de plus en plus intriguée par le tour que prenait la conversation.

— Il nous déteste, répliqua le petit garçon sur le ton grave et solennel d'un conspirateur qui révèle un secret longtemps tu. Mais plutôt que de nous laisser partir, il préférerait nous enfermer dans les oubliettes du château.

À ces mots, Arlette éclata de rire.

— Je suis sûre que c'est faux. De nos jours, il n'y a plus de prisonniers dans les oubliettes.

— Oncle Étienne serait capable de les utiliser si cela servait ses desseins, insista David. Je vous les montrerai. On voit les squelettes des captifs qui y sont morts.

Arlette frissonna.

— Je n'ai pas envie de visiter de cachots. Bien. Pourquoi ne pas me montrer ma chambre ?

Sur le palier prenait un étroit escalier en colimaçon, juste assez large, remarqua la jeune fille, pour permettre aux domestiques de porter sa malle. Les chambres des enfants occupaient chacune la moitié de la salle d'étude.

Au-dessus, c'est-à-dire au dernier étage de la tour, se trouvait la chambre qu'on lui avait préparée. En la découvrant, elle eut l'impression d'être loin de tout, comme isolée du monde. Il y avait deux fenêtres, une orientée à l'est, l'autre à l'ouest, de sorte que la vue sur la campagne était splendide.

La pièce avait un haut plafond peint en rouge et des poutres apparentes travaillées. Un tapis du même rouge rappelait la teinte des rideaux courts qui masquaient les fenêtres. Au-dessus du lit, se trouvait un étrange motif héraldique.

— Voici la chambre d'un ancêtre d'oncle Étienne, expliqua David. Il a combattu les Anglais et en a tué vingt avant d'être frappé à mort.

Il observa une pause avant de reprendre d'un ton hésitant :

— Les domestiques disent qu'il hante la tour. En vérité, il y a des fantômes dans tout le château.

— Vraiment ? releva Arlette. Tu en as vu ?

— Moi oui, claironna Pauline. J'en ai vu. Les domestiques s'enfuient toujours en criant, mais moi, je suis courageuse. Je dis une prière, comme maman m'a appris à faire, et ils s'en vont.

— A mon avis, ce sont des ombres que tu as vues, dit David avec mépris. Les vrais revenants qui hantent le château, on ne les voit pas, on les entend. Ce sont les plaintes des prisonniers, les cris des blessés, les hurlements de ceux qu'on poignarde...

Il parlait avec une telle conviction qu'Arlette laissa échapper une exclamation d'effroi.

— Tais-toi, tu me fais peur. Si tu continues à parler ainsi, tu vas effrayer ta sœur.

David eut un haussement d'épaules.

— De toute façon, on ne peut pas y échapper, dit-il avec philosophie. Si vous tenez à savoir la vérité, mademoiselle, nous ne parviendrons jamais à quitter ce château et à aller en Angleterre.

— Tu dis des sottises, dit Arlette. Dans un an tu seras à Eton, la meilleure école d'Angleterre. C'est un fait indéniable que tu n'ignores pas. C'est pour cette raison que ta tante, lady Langley, a persuadé ton oncle d'engager une gouvernante anglaise.

Elle se tut un instant pour donner plus de poids à ses paroles :

— Pour y arriver, il faudra travailler dur. Tu n'aimerais pas être le seul garçon à l'école incapable de parler aux autres, n'est-ce pas ? Aussi, plus tôt nous commencerons nos leçons, mieux ce sera.

— Je veux apprendre, répondit David, pas pour aller à Eton car je suis convaincu qu'oncle Étienne m'en empêchera, mais pour m'enfuir. J'ai...

Il ne termina pas sa phrase, comme s'il lui semblait soudain indiscret de sa part de révéler son secret à cette nouvelle amie. D'un mouvement brusque il alla vers la fenêtre et son regard se perdit dans la contemplation du paysage.

Arlette parcourut la pièce des yeux et vit que ses bagages avaient été montés et ouverts. Elle se demandait si elle allait ranger ses affaires et peut-

être demander aux enfants de l'aider, quand une femme de chambre, coiffée d'une charlotte, entra et fit une petite révérence.

— L'intendante m'envoie pour défaire vos bagages, mademoiselle.

— C'est très gentil, répondit Arlette. J'espère qu'il y aura assez de place pour tous mes vêtements.

— Oh, j'en trouverai.

Arlette regarda la montre qui avait appartenu à sa mère et qu'elle avait accrochée à son corsage.

— Il est bientôt six heures. (Elle se tourna vers les enfants.) Il faut m'expliquer l'organisation de la maison et me dire à quelle heure vous vous couchez.

— Nous dînons en bas à la salle à manger à sept heures, répondit David.

— À la salle à manger ? répéta la jeune fille, surprise.

— Oncle Étienne dit qu'en France les enfants doivent manger avec les grandes personnes. En Angleterre, ils mangent avant parce que les Anglais n'aiment pas s'occuper de leurs enfants.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria Arlette. Les petits Anglais mangent à part afin de se coucher plus tôt. Quand on est jeune, on a besoin de plus d'heures de sommeil qu'un adulte.

— Oncle Étienne dit que les Français sont les seuls à faire preuve d'affection à l'égard de leur famille, des grands-parents aux plus jeunes enfants. En Angleterre, on enferme les enfants dans la nursery ou dans la salle d'étude jusqu'à ce qu'ils soient devenus grands, parce que leurs parents et les adultes en général les jugent ennuyeux.

Il y avait une parcelle de vérité dans cette observation, Arlette était bien obligée de le reconnaître, mais il lui semblait injuste de la part du duc d'utiliser cet argument dans le but d'opposer son neveu et sa nièce à la famille de leur père.

— Il me serait aisé de défendre mes compatriotes, dit-elle, mais l'heure n'est pas à la discussion. Je me sens lasse après ce voyage. J'aimerais faire un peu de toilette et me changer. Je vous rejoins plus tard. Vous me montrerez où se trouve la salle à manger.

— Très bien, acquiesça David. Au revoir, mademoiselle.

Il la salua suivant la mode française et Pauline s'inclina en une petite révérence. Les deux enfants quittèrent la pièce.

— Voulez-vous bien me montrer où je peux me laver ? dit-elle à la femme de chambre. J'aimerais, si possible, prendre un bain.

— Un bain, mademoiselle ? Voilà qui est très anglais. Si vous y tenez, je vais donner l'ordre qu'on monte un tub dans votre chambre.

Arlette n'émit aucune protestation, ayant le sentiment qu'une vraie gouvernante ne se montrerait guère plus exigeante. Laborieusement, on monta un baquet dans la chambre, puis un valet transporta plusieurs seaux d'eau chaude que la bonne vida dans le tub. Derrière un rideau qui masquait un angle de la pièce, Arlette découvrit un lavabo mais pas de baignoire. Le duc

risquait d'être agacé s'il apprenait qu'elle avait l'intention de prendre régulièrement un bain dans sa chambre. Le lui interdirait-il ?

Bien sûr, il semblait incroyable que dans cette énorme demeure il soit au courant du moindre événement. Cependant, si on se fiait aux réflexions des enfants, on comprenait que sa seule présence suffisait à assombrir la vie de tous ceux qui habitaient le château, y compris celle de M. Byien.

Décidément il se dégageait de cette première prise de contact avec son lieu de travail quelque chose d'insolite et de fascinant !

Tout en se délassant dans son bain chaud, et en se débarrassant de ce qu'elle appelait la poussière du voyage, elle se sentait fortement intriguée par ce qu'elle venait d'apprendre. Il ne serait pas aisé d'effacer de l'esprit des enfants les préjugés à l'égard de l'Angleterre que leur oncle leur avait volontairement inculqués.

Une fois prête, elle rejoignit David et Pauline qui la conduisirent à la salle à manger, vaste pièce à la décoration imposante qui aurait pu accueillir une centaine de convives. Un maître d'hôtel et trois laquais leur indiquèrent leur place. Leurs couverts étaient disposés en bout de table. À l'extrémité opposée, un siège entièrement sculpté et peint d'un motif qui reprenait le blason des Sauterre évoquait un trône majestueux. La place vide du duc présidait ce repas qui se déroulait avec une solennité déroutante et absurde car autour de la table ne se trouvaient en définitive qu'une gouvernante et deux jeunes enfants !

Arlette fit honneur au dîner copieux et savoureux. Plusieurs plats se succédèrent et bien avant le dessert, Pauline commença à s'endormir. Quant à David, il mangeait de bon appétit et bavardait aimablement avec sa nouvelle amie.

De toute évidence, on l'avait bien endoctriné quant à l'importance du rôle des Sauterre à travers les temps, importance qui semblait avoir gommé de l'histoire de France de nombreux épisodes qu'il lui aurait été cependant plus utile de connaître. Quant aux Anglais, c'étaient des barbares assoiffés de sang.

— Les ancêtres d'oncle Étienne étaient au Camp du Drap d'or, annonça-t-il. Ils se sont battus pour tenter de sauver Jeanne d'Arc que les Anglais ont brûlée alors que c'était une sainte.

— Cela s'est passé il y a bien longtemps, répliqua Arlette.

— Les Anglais ont peut-être gagné la bataille de Waterloo, mais ils se sont conduits avec cruauté à l'égard de Napoléon qu'ils retenaient captif sur l'île de Sainte-Hélène.

— Je crois qu'il va te falloir apprendre quelques données d'histoire anglaise avant d'aller à Eton, finit-elle par conseiller prudemment. N'oublie pas, David, que ta famille anglaise est une famille fort ancienne. Les Redruth étaient chefs de clan et peut-être même rois de Cornouailles, bien avant que Guillaume le Conquérant ne vienne nous envahir depuis sa Normandie natale.

Elle tenait cette information de Jane et n'avait pas pensé sur le moment avoir l'occasion de s'en servir.

— Guillaume le Conquérant a gagné parce qu'il était français, déclara

David.

— Pourtant, de nos jours, l'Empire britannique domine la moitié du monde. Nous remédierons ensemble aux graves lacunes que tu as en histoire anglaise.

Elle soupira avant d'ajouter :

— En définitive, tu as beaucoup, beaucoup de chance.

— Pourquoi ? s'enquit David d'un ton hostile.

— Parce que tu es à la fois anglais et français, et que, par conséquent, ton rôle consiste à tâcher de comprendre ces deux peuples et à faire de ton mieux pour que la paix règne entre eux.

David parut surpris.

— Parmi les Redruth, il y a eu des hommes d'État et des diplomates. Tu dois apprendre leur histoire. Il faut que tu saches que grâce à leur intelligence et à leur travail, ils ont su éviter la guerre en maintes occasions et créer des liens d'amitié entre des nations qui auparavant s'étaient toujours haïes.

Elle n'était pas exactement sûre de ce qu'elle avançait, mais son interlocuteur n'était pas en mesure de la contredire.

— Est-ce que c'est mal de faire la guerre, mademoiselle ? s'enquit-il.

— Je trouve que c'est mal, horrible et cruel, c'est un véritable fléau. Les hommes perdent à la guerre la chose la plus précieuse au monde que n'importe lequel d'entre nous possède, c'est-à-dire la vie.

David réfléchit quelques instants en silence.

— Et si les soldats étaient contents de mourir ?

— Personne n'a envie de mourir, surtout quand on est jeune. La vie est une aventure merveilleuse. Il y a tant à faire, tant à apprendre, tant à aimer.

Voyant qu'elle avait totalement capté l'attention de son élève, elle poursuivit :

— Pourquoi devrait-on accepter de perdre un bien aussi précieux sous prétexte qu'un conflit politique éclate entre deux nations, ou que le dirigeant d'un pays a des ambitions territoriales et cherche à s'approprier ce que son voisin possède ?

Elle se dit tout en parlant qu'il lui faudrait au cours d'une leçon développer cette idée et s'y arrêter plus longuement. De toute évidence, ce raisonnement surprenait David qui observait un silence impressionné.

— Oncle Étienne veut que je m'engage dans l'armée française, dit-il enfin.

— Tu ne peux pas faire une chose pareille, s'écria Arlette. Ton père aurait été horrifié à l'idée que tu combattes les tiens.

Sa réaction avait été si violente et spontanée que l'enfant la regarda d'un air interdit. Elle se ressaisit aussitôt. Après tout, c'était une histoire d'éducation. Jamais un petit Anglais n'aurait tenu de tels propos, mais il était vrai que David avait subi un véritable bourrage de crâne.

— Bon, si tu as terminé ton repas, reprit-elle avec fermeté, nous montons. Pauline tombe de sommeil.

— J'ai sommeil, je suis fatiguée, articula celle-ci d'un ton plaintif.

— Bien sûr, ma chérie. Qui te couche d'habitude ? Tu veux que ce soit moi ?

— Non, c'est ma bonne. Je veux ma bonne, je veux ma bonne.

Une dame au visage doux, d'une quarantaine d'années, attendait devant la porte de la salle à manger. Elle prit Pauline dans ses bras.

— La petite se fatigue vite, mademoiselle, expliqua-t-elle. Elle n'est pas très solide et a besoin de beaucoup de sommeil, mais M. le duc est catégorique : les enfants doivent dîner avec les grandes personnes. Et aujourd'hui, avec votre arrivée, elle n'a pas fait de sieste avant le repas.

— Il ne faudra plus que cela se reproduise, dit Arlette.

— J'ai sommeil, j'ai sommeil, se plaignit Pauline.

La domestique l'emporta.

— Es-tu prêt à aller te coucher, toi aussi, David ?

— C'est encore tôt pour moi.

— Alors, crois-tu qu'il soit trop tard pour me faire visiter ce château ? Tu veux bien ?

Un large sourire éclaira le visage du petit garçon.

— Sensationnel ! Personne ne peut nous en empêcher. En l'absence d'oncle Étienne, nous pouvons tout nous permettre.

— Fort bien, dépêchons-nous avant qu'il ne fasse nuit noire.

Il fut impossible de tout voir. Le château immense s'élevait sur plusieurs étages et il y avait trois autres tours semblables à celle que les enfants habitaient. Dans la partie centrale, se succédaient les nombreuses salles de réception qui donnaient toutes sur le jardin ordonné à la française.

Il y avait de multiples bassins ornés de statues antiques et une énorme fontaine sculptée de Cupidons et de dauphins d'où jaillissaient, en des myriades de gouttes irisées, de somptueux jets d'eau qui s'élevaient haut dans le ciel. Tout cela constituait un décor de rêve, un univers enchanteur, même s'il ne ressemblait pas à celui du parc de Weir House.

La végétation était entretenue avec un tel soin qu'il semblait inconcevable qu'une mauvaise herbe récalcitrante réussît à pousser entre les pavés des allées, ou qu'une branche dépassât des haies de buis si bien taillées.

À l'intérieur, chaque grand salon affichait un luxe inouï. Comme Arlette s'en était déjà aperçue, le mobilier était en grande partie de style Louis XIV. Comment le château était-il passé à travers la Révolution sans dommage ?

— Oncle Étienne dit que, pendant la Révolution, la plupart des biens de valeur ont été cachés en lieu sûr, par exemple dans des grottes ou dans des cachots dont on ignorait l'entrée.

En fait, le château n'avait pas été pillé avec la même rage que ceux situés dans les environs de Paris.

— C'est un coin tellement isolé ici, continua David. Peu de gens se sont révoltés contre le duc de Sauterre de l'époque.

— Il a eu beaucoup de chance, remarqua Arlette.

David haussa les épaules.

— Du coup, oncle Étienne en tire une véritable gloire. J'ai entendu un domestique dire qu'il se prenait pour Dieu.

Arlette ne dissimula pas sa réprobation.

— David, tu ne devrais pas parler ainsi de ton oncle.

— Pourquoi ne puis-je me confier à vous en toute franchise ? Vous êtes l'ennemie qui s'impose dans son château. Il n'a pas encore fait votre connaissance, mais il vous hait déjà.

Arlette sursauta.

— Es-tu sérieux ?

— Quand tante Margaret nous a quittés, il nous a dit : « Votre tante exige que j'engage une gouvernante anglaise afin que vous appreniez tous les deux la langue de notre ennemi héréditaire. Je ne peux pas non plus m'opposer, David, à ton départ pour Eton, cette fameuse école publique où tu vas souffrir le martyre, perdu dans cette nation de barbares ! »

— Mais ce sont des mensonges éhontés, s'écria Arlette. Je suis sûre que ton père avait conservé un merveilleux souvenir de ses années de pension. Tous ceux qui sont allés à Eton ont gardé un profond attachement pour cette école et sont très fiers de l'enseignement qu'ils y ont reçu. Ils seraient choqués de t'entendre débiter de telles inepties !

— Peu m'importe. Je suis prêt à aller en enfer.

L'essentiel est que je parte loin d'ici, se contenta de répondre David.

Ils bavardaient dans la bibliothèque et en parcourant des yeux la vaste pièce tapissée par des milliers de livres, elle ne put s'empêcher de trouver étrange qu'un enfant n'éprouvât ni curiosité ni fascination à l'égard d'un lieu aussi riche et mystérieux.

Elle s'assit sur un tabouret posé devant la cheminée où aucun feu ne brûlait dans l'âtre.

— Dis-moi, David, pourquoi n'aimes-tu pas vivre ici ?

Il jeta un coup d'œil rapide par-dessus son épaule, de la même manière furtive qu'il avait eue auparavant dans la chambre, comme pour s'assurer que personne ne risquait de surprendre leur conversation, puis il se rapprocha d'elle.

— C'est horrible. Quand mère vivait encore, je parvenais à le supporter, mais maintenant ce château est la pire des prisons.

— Mais pourquoi ? Pourquoi parler ainsi ?

Il parut hésiter. Allait-il se résoudre à se confier ?

— Ce château est effrayant... Et puis c'est à cause d'oncle Étienne. Il nous hait parce que père était anglais... et...

Il ajouta à mi-voix :

— Oncle Étienne est un assassin. Il a tué deux femmes.

Debout à la fenêtre de sa chambre, au dernier étage de la tour, Arlette réfléchissait à la journée qui venait de s'écouler. Une journée riche en événements inattendus, certes, mais, en définitive, positifs.

Elle avait été soulagée en s'apercevant que l'anglais du petit David n'était pas aussi mauvais que ce qu'on lui avait laissé entendre. Il avait six ans à la mort de son père, mais ce dernier lui ayant toujours parlé dans sa langue maternelle, ce n'est que lorsque sa mère était retournée au château familial avec ses enfants que l'anglais avait été proscrit.

Au fur et à mesure qu'il bavardait avec Arlette, les mots lui revenaient, même si la grammaire demeurait hésitante. Comme il était désireux d'apprendre, Arlette se dit qu'en un seul jour il avait fait des progrès surprenants.

Elle décida de donner à David une leçon en particulier, puis tandis qu'il écrivait une courte rédaction, elle chercha à intéresser Pauline aux noms de fleurs, de légumes, de fruits et de divers objets qu'elle désignait, en anglais. La petite fille faisait de son mieux, mais de toute évidence, c'était un exercice trop difficile pour une enfant de son âge, et Arlette se dit qu'il était plus important pour l'instant de concentrer ses efforts sur David afin de le préparer à son entrée à Eton.

Il y avait tant de petits détails à corriger, comme, par exemple, la façon de poser une addition en arithmétique, la manière d'adresser la parole aux gens qui restait si française et dont tout Anglais se moquerait. Cela prendrait du temps, mais peu importait. Ce travail l'intéressait.

En outre, une vive curiosité l'animait à l'égard de ces enfants isolés dans ce somptueux château. Lorsque, la veille au soir, David lui avait confié que son oncle était un assassin, elle avait d'abord cru à une plaisanterie. Sans doute mentait-il pour la choquer. Il lui faudrait résoudre cette énigme, mais cela requerrait du temps et du tact. Quelques minutes de conversation ne suffiraient pas à éclaircir ce mystère. Elle avait donc bavardé de choses et d'autres tandis qu'ils regagnaient leurs chambres pour se coucher.

Or, le lendemain matin, au réveil, l'étrange révélation lui revint à l'esprit. Pourquoi un enfant d'une dizaine d'années noircissait-il l'image de son oncle ? Bien sûr, s'il croyait réellement que son oncle était un meurtrier, elle comprenait sans peine qu'habiter au château lui déplaisait.

La leçon terminée, ils sortirent et tout en continuant de s'exprimer en anglais, David lui fit découvrir la majestueuse ordonnance des jardins, puis l'emmena visiter les écuries. Vu le bel équipage qui était venu la chercher à la gare, elle avait pensé que le duc possédait de magnifiques bêtes. Cependant, elle ne s'était pas attendue à un si grand nombre de chevaux arabes au pedigree superbe qui dépassaient en perfection ceux qu'elle avait eu l'occasion de voir jusqu'à présent.

— Oncle Étienne possède une écurie de courses à Chantilly, expliqua David, mais ces chevaux-ci, il les monte lui-même. Naturellement, nous avons le droit de les monter.

Le regard d'Arlette s'éclaira.

— Crois-tu que je pourrais, moi aussi ?

— Bien sûr, si vous le désirez, répondit-il, amusé. Je ne me doutais pas qu'une gouvernante anglaise s'intéressait à l'équitation.

Il se mit à rire, puis ajouta :

— Il est vrai que vous ne ressemblez en rien à la gouvernante que nous attendions.

— Quelle idée vous faisiez-vous de moi ? Que vous avait dit le duc ?

— Que vous étiez laide, guindée et sévère !

Arlette hésitait à le croire : disait-il la vérité ou s'amusait-il à la taquiner ?

En début d'après-midi, ils décidèrent de faire une promenade à cheval. Quant à Pauline, elle préféra rester avec sa bonne. David emmena d'abord Arlette dans la magnifique campagne bordelaise qui entourait le château, puis ils s'enfoncèrent dans un de ces bois épais qu'elle avait remarqués à son arrivée et qui évoquaient le sombre repaire d'un dragon. Des allées cavalières, tracées afin de permettre la chasse et les promenades, étaient entretenues avec soin par les bûcherons qui nettoyaient régulièrement les clairières. Ils en rencontrèrent d'ailleurs un groupe.

Ce tour d'inspection fini, elle conclut que le duc gérait son immense domaine avec une remarquable efficacité. Un incident déconcertant, et qui l'avait troublée, avait eu lieu néanmoins. Ils s'étaient arrêtés pour parler à des paysans en train de travailler dans un petit champ de vigne. Le contremaître, qui connaissait David, vint les saluer.

— Ravi de vous voir, monsieur, dit-il poliment à l'enfant avant de poser un regard curieux sur Arlette.

— Voici Pierre Beauvais, mademoiselle, expliqua David. Il s'occupe des vignes d'oncle Étienne et fabrique le meilleur vin qui soit au monde.

Arlette tendit la main.

— Je suis le professeur d'anglais de David et de Pauline, dit-elle.

Pierre Beauvais parut stupéfait.

— Vous êtes gouvernante ?

Elle acquiesça de la tête. David s'était éloigné pour parler à l'un des employés.

— C'est impossible, reprit Beauvais en baissant la voix. Vous devriez partir. Vous ne serez pas heureuse ici.

— Pourquoi ?

Le contremaître jeta un coup d'œil nerveux alentour. Elle eut l'impression qu'il était gêné, comme s'il craignait d'avoir trop parlé. David revenait vers eux.

— Rentrez chez vous, mademoiselle, répondit-il à la hâte. Ce sera

beaucoup mieux pour vous.

Devant son élève, elle ne pouvait exiger de précisions.

Sur le chemin du retour, elle songea que c'était là une conversation des plus étranges qu'elle venait d'avoir.

Au château, Pauline les attendait avec impatience. Arlette emmena les enfants à la bibliothèque car elle désirait trouver des livres d'images pour la petite fille. Il serait sans doute plus intéressant d'apprendre l'anglais en voyant les mots illustrés. Il y avait des milliers de volumes sur les rayonnages qui couvraient les murs de la vaste pièce du sol au plafond et il n'y avait apparemment pas de catalogue. Les enfants l'aidèrent dans sa recherche.

Soudain la porte s'ouvrit. Elle se retourna, surprise.

— Oh, bonjour, cousin Jacques, dit David d'un ton désinvolte, presque cavalier. J'ignorais que vous reveniez aujourd'hui.

— Je viens d'arriver, dit le nouveau venu. Vous avez une visiteuse ?

Arlette s'avança.

— Je m'appelle Jane Turner, monsieur, dit-elle tout en se demandant quelle place occupait cet individu dans l'organisation du château.

— Vous êtes la gouvernante ?

L'étonnement perçait dans cette question et sur le visage de l'inconnu se lisait une vive stupéfaction. Arlette, agacée, songea que décidément les gens faisaient bien des histoires au sujet de son apparence.

— Dois-je comprendre que vous ne vous attendiez pas à me trouver ici ? répliqua-t-elle avec froideur.

— On m'avait parlé d'une gouvernante anglaise, pas d'une ravissante jeune femme.

— Je ne vois pas en quoi mon physique a une quelconque influence sur la profession que j'exerce. Si je suis ici, c'est pour enseigner l'anglais.

— Peut-être devrais-je me présenter, dit le jeune homme. Je suis Jacques, comte de Sauterre, « monsieur le comte » pour s'en tenir au formalisme de nos conventions. Le duc est mon cousin, et quand je ne suis pas à Paris, je vis ici.

Arlette sourit.

— Je ne suis arrivée qu'hier, monsieur le comte. Je n'ai donc pas encore été initiée aux subtiles complexités de la vie du château.

— Bah, rien de plus normal, répliqua le comte. Les enfants n'ont sans doute pas eu le temps d'éclairer pour votre compréhension les zones d'ombre de notre maison. Attention, ce sont de vrais petits monstres qui vous font damner si vous n'y prenez pas garde !

Ceci fut dit sur le ton de la plaisanterie, cependant, à la surprise d'Arlette, David se renfroga et Pauline qui, à l'entrée du comte, avait à peine daigné lever les yeux du livre qu'elle feuilletait, lui tournait désormais le dos.

— Comme vous voyez, nous formons une grande famille unie, fit-il, sarcastique. Je suppose que vous n'avez pas encore vu la duchesse.

— La duchesse ? releva-t-elle, interdite.

— La grand-mère du duc, expliqua le comte sans se départir de cette espèce d'amabilité forcée qui provoquait une déplaisante impression de malaise. Elle est très âgée, en fort mauvaise santé, et se soucie en général peu des visiteurs, à moins qu'ils ne lui inspirent une vive curiosité.

Il posa sur son interlocutrice un regard hardi et moqueur, presque insultant, et reprit :

— Je suis sûr, mademoiselle Turner, qu'elle va être dévorée de curiosité à votre égard.

À ces mots, Arlette se raidit. Quelque chose dans la manière de s'exprimer du comte l'incitait à la méfiance. Pourquoi ? Elle aurait été incapable de l'expliquer.

— Je vous prie de m'excuser, mais je suis occupée. Je voudrais trouver un livre pour Pauline.

— Si vous espérez trouver des livres en anglais ici, vous vous trompez, lança-t-il, persifleur.

— Je n'espère rien de la sorte, répliqua-t-elle. Je n'ai pas pu mettre la main sur un catalogue, il est donc difficile de savoir ce qui est disponible.

— Il doit bien exister un catalogue quelque part. Je ne peux croire que mon cousin, doté de dons inestimables et véritable modèle d'efficacité, tolère une bibliothèque en désordre.

Il y avait une note sarcastique dans sa voix et même une certaine méchanceté. Arlette rejoignit Pauline et examina le livre que l'enfant tenait à la main.

— C'est celui que tu choisis ?

— Non, il est ennuyeux. Je veux un livre avec beaucoup d'oiseaux et de fleurs, ou alors des images sur l'Angleterre.

À ces mots, le comte éclata d'un rire narquois.

— Voilà une chose que tu ne trouveras jamais ici. Si ton oncle t'entendait émettre pareil souhait, il serait furieux.

Pauline feignit d'ignorer cette remarque et se tourna vers Arlette.

— Trouvez-m'en un, mademoiselle, s'il vous plaît.

— Je vais faire de mon mieux, mais je ne sais par où commencer.

Elle s'efforçait d'oublier la présence du comte qui se tenait tout près et la scrutait avec insolence.

— J'aimerais vous dire un mot en particulier, mademoiselle, dit-il soudain, comme si après un instant de réflexion, il s'était enfin décidé à formuler la question qui lui importait. Voulez-vous bien me rejoindre près de la cheminée ?

Elle hésita. Elle n'avait nulle envie de bavarder avec ce détestable individu. Pourtant, une gouvernante n'avait pas le droit de se montrer impolie, et, en outre, ne serait-ce pas une erreur de manquer de courtoisie envers un parent du duc ?

À contrecœur, elle ordonna à David de continuer à chercher les livres qui les intéressaient, puis alla retrouver le comte qui s'était dirigé vers le coin-

salon de la bibliothèque. Devant une énorme cheminée de pierre étaient disposés un canapé et des fauteuils. Elle prit place sur le sofa. Le comte s'assit à côté et approcha son visage tout près du sien. Mal à l'aise, elle regretta aussitôt d'avoir accepté cet entretien.

— Vous avez commis une grave erreur en venant ici, chuchota-t-il.

— Une erreur ?

— La vie au château va vous paraître prodigieusement triste et assommante. Les endroits ne manquent pas en France où vous pourriez vous amuser et où votre joli minois remporterait un vif succès.

— J'ignore de quoi vous parlez, monsieur, dit-elle. Je suis le professeur d'anglais du neveu et de la nièce de lady Langley. Mon intention est de remplir ma mission.

— Alors, si vous persistez dans votre erreur, permettez-moi de vous offrir mon aide. Voyez en moi un allié. Il ne sera pas facile de faire face au duc. Je connais mon cousin. Je peux vous assurer qu'il a déjà décrété que vous n'étiez qu'une créature méprisante et nuisible. À son retour, qui ne saurait tarder, l'atmosphère au château va vous paraître irrespirable.

— Votre intention de me porter secours est, certes, des plus louables, mais j'ai l'habitude de résoudre chaque chose en son temps. En l'absence du duc, je préfère ne pas penser à lui et me consacrer à l'éducation de mes élèves. Le jour où le duc sera de retour, je reconsidérerai la question. En attendant, je me contente de m'acquitter de mon rôle du mieux possible.

— Voilà qui n'est pas pour me déplaire, railla le comte. N'oubliez pas, je suis prêt à veiller sur vous, à vous guider...

Arlette se leva.

— Je vous remercie de votre bonté, mais sachez une chose : je suis anglaise et, par conséquent, très capable de veiller sur moi.

Il ne tenta pas de la retenir. Elle s'éloigna et l'entendit émettre un ricanement déplaisant. C'était sans doute contre ce type d'individus-là que Jane l'avait mise en garde avant son départ. Le comte lui était profondément antipathique. Sa présence risquait de ne pas lui faciliter la vie, bien qu'il se fût galamment proposé de l'aider.

Avec soulagement elle constata, en retrouvant les enfants, qu'il quittait la pièce. Pauline et David n'étaient pas encore tout à fait satisfaits de leur choix de lectures. Ils s'attardèrent donc quelques instants encore dans la bibliothèque avant de regagner la salle d'étude.

— Je n'aime pas cousin Jacques, dit David quand ils se retrouvèrent dans leur domaine.

— Moi non plus, fit Pauline qui tenait à participer aux conversations des « grands ».

— Pourquoi ? s'enquit Arlette.

Le coup d'œil furtif que jeta une fois de plus David dans la direction de la porte ne lui échappa pas. Fallait-il en déduire qu'il vivait en permanence sur ses gardes ?

— Je ne sais pas. Je me sens mal à l'aise avec lui. Je ne sais pas pourquoi. (David avait l'air perplexe.) Mère disait que l'on doit envoyer des ondes de bonté envers les gens afin qu'ils nous aiment. Les ondes de cousin Jacques sont mauvaises.

C'était le raisonnement auquel était parvenue Arlette et elle fut stupéfaite de voir qu'un garçon de douze ans aboutissait à la même conclusion qu'un adulte. Bien sûr, vivre dans un château aussi impressionnant et dans des circonstances aussi insolites faisait de lui un enfant doué d'une sensibilité particulière, un enfant différent de ceux de son âge. S'il en était ainsi, son séjour à Eton risquait de se révéler une expérience plus traumatisante encore que ce qu'elle avait craint.

— Je suppose que si nous étions sages, généreux et emplis des meilleures intentions du monde, nous aimerions notre prochain sans exception, commenta-t-elle avec légèreté. Cela n'est malheureusement pas possible, mais notre devoir est de chercher à nous améliorer.

David ne prêta pas attention à cette remarque. Il jouait d'un air absent avec ses soldats disposés en ordre de bataille sur la table depuis la veille au soir.

— C'est une collection splendide, dit Arlette. Qui te l'a donnée ?

— Oncle Étienne. Ces soldats ont été fabriqués spécialement pour moi. Je crois que son but, en me les offrant, n'était pas de me faire plaisir, mais de me donner le goût de la vie militaire. Il veut que je m'enrôle dans l'armée française.

De nouveau, Arlette fut frappée par cette réflexion qui lui semblait étonnante dans la bouche d'un petit garçon. Cette gravité, ce sérieux, étaient-ce des qualités à encourager, ou au contraire devait-elle tenter de pousser l'enfant vers des considérations plus appropriées à son âge ? Quelle attitude aurait adoptée Jane ?

Jane avait l'esprit pratique. Pour reprendre les termes de son père, elle avait « les pieds sur terre », la tête truffée de faits et non d'absurdités. En dehors de sa relation avec Simon Sutton, son univers était gouverné par la logique et le bon sens. Elle aurait vu le château sous un angle rationnel, alors qu'aux yeux d'Arlette il apparaissait comme un lieu enveloppé d'une magie ineffable à laquelle on ne pouvait échapper et qui dégageait une impression de menace et d'accablement.

Elle avait appris que la partie principale du bâtiment datait d'une époque plus récente que les tours. Les fenêtres étaient plus hautes et les pièces, décorées de tapisseries, de tableaux, de grands lustres de cristal, offraient une somptuosité féerique qui marquait comme le seuil d'un univers enchanteur.

Pour les enfants, ce décor était si familier qu'ils y évoluaient avec indifférence. Seule la salle d'armes, où étaient exposées aux murs les anciennes lances et épées utilisées par les Sauterre au fil des générations, était leur lieu de prédilection. Au centre de cette salle, se trouvait un canon avec ses boulets ronds rangés en une petite pyramide à côté. Ils voulurent

également lui montrer les cachots, mais David fit remarquer que l'après-midi était trop avancé et qu'il valait mieux remettre cette visite à un autre jour.

Il était d'ailleurs l'heure de se changer pour le dîner. Au moment où Arlette s'apprêtait à prendre l'escalier de pierre qui menait à sa chambre dans la tourelle, un laquais l'intercepta.

— Madame la duchesse désire vous voir, mademoiselle.

Elle le suivit donc, quelque peu anxieuse à l'idée de cette entrevue. La vieille dame ressemblerait-elle à sa propre grand-mère qui était venue habiter chez eux pendant plusieurs années ? Cela s'était passé avant que son père n'hérite de son titre de noblesse, et qu'ils n'emménagent dans la maison de maître. C'était possible, car sa grand-mère dont on lui avait donné le prénom était française. Arlette se souvenait de ses cheveux bien blancs, de ses traits délicats, de ses mains fines. Elle adoptait toujours une attitude empreinte de dignité, se tenait aussi droite qu'un 1, comme si une baguette lui redressait le dos. Ses yeux brillaient de malice et son rire s'égrenait, doux et mélodieux.

« Si seulement elle n'était pas morte quand j'étais si jeune », songeait souvent la jeune fille.

Le valet la précédait à travers une enfilade de pièces et de vestibules. Ils arrivèrent enfin à l'autre extrémité du château qu'Arlette n'avait pas encore eu l'occasion d'explorer, puis gravirent un bel escalier. Au premier étage, une domestique âgée les attendait.

— Bonsoir, mademoiselle, dit-elle poliment.

Elle se tourna vers le valet :

— Vous raccompagnerez Mademoiselle, Jean, sinon elle ne retrouvera jamais son chemin.

— C'est une bonne idée, dit Arlette. J'ai peur de m'égarer dans cette immense demeure.

La femme de chambre l'introduisit dans un petit hall fermé par une porte en bois peint, sur lequel donnaient deux autres portes. L'une ouvrait sur la chambre de la duchesse.

C'était une pièce très différente de celles qu'Arlette avait vues jusqu'à présent. Un énorme lit à baldaquin trônait, juché sur une estrade et drapé de voiles légers. Appuyée contre un nombre astronomique d'oreillers, reposait la vieille dame la plus étonnante qu'eût jamais vue Arlette.

Elle était très âgée, et son visage qui autrefois avait dû être beau, était ridé et creusé comme un parchemin chinois. Ses cheveux blancs étaient coiffés avec un tel apprêt qu'on eût dit qu'elle portait une perruque. Autour de son cou, s'enroulaient une douzaine de rangs de grosses perles, et des boucles de diamant étincelaient à ses oreilles à chaque mouvement de tête. Ses mains, dessinées de veines bleues, étaient alourdies de bagues et plusieurs bracelets ornaient chacun de ses bras maigres. On était en été, cependant une couverture en hermine au blanc jauni était posée sur le lit.

En s'approchant, Arlette s'aperçut qu'en dépit de son extrême vieillesse, la duchesse avait un regard perçant et perspicace qui laissait deviner qu'aucun

détail concernant la tenue de sa visiteuse ne lui échappait.

Arlette fit une révérence et attendit en silence.

— C'est donc vous, Jane Turner, le professeur d'anglais de mes arrière-petits-enfants ?

— Oui, madame.

— Je n'en crois rien. Vous êtes là pour séduire mon petit-fils, voilà la véritable raison de votre présence.

— Je vous assure, madame, que vous vous méprenez. Je suis ici sur la prière de lady Langley qui m'a demandé d'enseigner l'anglais à son neveu et à sa nièce. Au cours de son récent séjour, elle a été surprise de voir que ni l'un ni l'autre n'étaient capable de s'exprimer dans leur propre langue.

— Leur propre langue ? répliqua la duchesse. Je vous conseille de peser vos mots devant mon petit-fils. Il déteste les Anglais et qui lui en voudrait ? Si vous espérez le prendre dans vos filets, ma fille, vous faites fausse route.

— Encore une fois, madame, vous vous méprenez, si c'est là l'opinion que vous avez de moi, protesta Arlette. J'ignore qui vous a colporté ces histoires sur mon compte, mais ce sont des mensonges éhontés.

Tout en se défendant, elle songea que dans une situation semblable, confrontée à une accusation aussi grotesque et infamante, Jane aurait perdu ses moyens et rougi d'embarras. Mais aurait-on soupçonné la bonne et brave Jane qui n'avait jamais été jolie de vouloir séduire le duc de Sauterre ?

La duchesse la toisa avec sévérité de la tête aux pieds.

— Vous êtes ravissante, je l'admets, mais sachez qu'ici on ne vous demande pas de faire étalage de vos charmes. Plus tôt vous retournerez dans votre pays, mieux ce sera, et pour tout le monde. Mon petit-fils n'a pas de temps à perdre avec des gouvernantes !

— Quant à moi, madame, je n'éprouve aucun intérêt pour votre petit-fils, répondit Arlette en articulant nettement chaque mot. Je n'ai d'ailleurs pas encore fait sa connaissance. Seuls les enfants, pour lesquels j'ai accepté cet emploi, m'importent.

Elle fit une révérence et se dirigea vers la porte.

— Un instant, s'écria la duchesse au moment où elle tendait la main pour saisir la poignée. Comment osez-vous prendre congé alors que je n'ai pas fini de vous parler ? Revenez immédiatement.

Arlette se retourna et regarda son interlocutrice du seuil de la pièce, la tête haute. Soudain la vieille dame se mit à rire.

— Du moins, vous ne manquez pas de caractère, constata-t-elle. En général, les gens ont peur de moi.

Arlette accueillit ces paroles en silence.

— Venez ici, commanda la duchesse. Je veux vous examiner.

Lentement, à contrecœur, Arlette fit quelques pas en direction du lit.

— Vous êtes très jolie et vous êtes bien née, murmura-t-elle. Je me demande pourquoi Jacques désire se débarrasser de vous.

Devinant que le comte était celui qui avait tenté de la discréditer aux yeux

de la duchesse, Arlette se fit la même réflexion, mais se garda bien de l'exprimer à voix haute. Le silence s'éternisait.

— Veuillez m'excuser, madame, dit enfin Arlette. Je dois me changer et je ne veux pas être en retard pour le dîner. Je suis sûre que ce serait commettre un délit grave dans cette maison où l'organisation et la ponctualité règnent en maîtresses.

La duchesse sourit.

— Vous avez raison sur ce point. Mais je veux vous revoir... Est-ce compris? Je vous ferai appeler demain et vous me parlerez de vous. Je veux tout savoir à votre sujet.

— Merci, madame, bonne nuit.

De nouveau, Arlette fit une révérence et gagna la porte. Cette fois-ci, la vieille dame capricieuse et autoritaire ne la rappela pas. Le valet Jean, qui l'avait attendue, la reconduisit à travers le dédale de couloirs et d'antichambres jusqu'au pied de la tour où on l'avait logée.

— Merci beaucoup, dit-elle.

— Une drôle de vieille, n'est-ce pas ? remarqua-t-il. Les gens la prennent pour une sorcière. On en a déjà une pourtant au village et on peut se fier à ses prédictions. Elle n'a pas sa pareille dans tout le coin pour lire l'avenir. Si ça vous chante, je vous la présenterai.

— Oh non ! à mon sens, il n'y a rien de plus décevant que de connaître le futur, mais qu'est-ce qui vous fait croire que cette villageoise est une sorcière ?

— C'en est une, il n'y a pas de doute. Si vous allez la voir, faites attention à ne pas la vexer.

— Je n'oublierai pas vos conseils. Merci encore.

Elle gravit l'escalier qui menait à sa chambre en courant. Décidément tous les jours un incident étrange se produisait. Jamais elle n'avait rencontré de vieille dame aussi étonnante que la grand-mère du duc. Néanmoins, une chose l'intriguait : tout le monde souhaitait son départ. Sa présence était-elle importune ? Pour quel motif ? Pour qui ? Pourquoi chercher à la décourager, à l'effrayer? À la réflexion, il semblait essentiel de découvrir le secret que cachait cette attitude hostile.

Et que penser de la révélation abracadabrante du petit David qui lui avait déclaré que son oncle était un assassin ?

— Est-ce possible ? s'interrogea-t-elle à voix haute.

Elle se changea de robe, regrettant d'avoir oublié de demander à la bonne de lui préparer un bain.

« Il faut que je lui fasse comprendre que je veux en prendre un tous les soirs », décida-t-elle.

Ce n'était pas une bien grande exigence, vu les rares habitants du château et le bataillon de domestiques qui s'employaient à les servir. Toutefois, depuis la veille, elle avait appris l'existence sous le toit du duc de Sauterre de deux personnes supplémentaires : le comte et la duchesse. Y en avait-il d'autres ?

Le comte dîna avec eux et monopolisa l'attention d'Arlette de sorte que les enfants durent se tenir cois. Gênée de l'attitude du comte qui ne cessait de l'abreuver de compliments, elle ne pouvait s'empêcher de rougir à tout moment. Mais comment le prier de se taire, même si elle percevait que l'amitié qu'il lui témoignait avait quelque chose de déplacé et manquait de sincérité ?

Le repas terminé, elle saisit le prétexte d'aller coucher les enfants quand elle comprit qu'il tentait de l'entraîner avec lui au salon. La bonne mit Pauline au lit et elle s'occupa de David.

— Cousin Jacques ne vous est guère sympathique, dit le petit garçon quand la porte fut fermée.

— Je n'ai jamais dit ça, répliqua-t-elle.

— Je vous avais prévenue. Il y a quelque chose en lui de déplaisant.

— Je ne veux critiquer personne ici. Je n'en ai ni le droit ni l'envie.

— Je ne répéterai rien, vous pouvez vous confier à moi. Il faut simplement veiller à ce que personne ne surprenne vos paroles.

— Je ne vois pas qui s'intéresserait à ce que je pense.

David haussa les épaules.

— Les femmes de chambre écoutent aux portes pour tout rapporter ensuite à mon arrière-grand-mère, et les valets espionnent pour le compte d'oncle Étienne.

— Je n'en crois rien ! Qu'y a-t-il à espionner ?

De nouveau David haussa les épaules.

— Vous êtes trop isolés ici, trop coupés du monde, reprit-elle. Pauline et toi devriez avoir des camarades de votre âge. Il doit bien y avoir d'autres enfants dans le voisinage.

— S'il y en a, oncle Étienne ne les laisse pas venir nous voir. Seul cousin Jacques a des amis.

Arlette aurait été curieuse de savoir lesquels, mais elle préféra ne pas prolonger cet interrogatoire de peur de commettre une erreur. Quand elle se glissa enfin dans son lit, les divers événements et conversations de la journée lui revinrent à l'esprit. C'était tellement insolite et inattendu qu'il serait peut-être intéressant de coucher ces épisodes par écrit afin de les envoyer à Jane en Jamaïque.

« Si j'en étais capable, j'écirais un roman sur ce château, songea-t-elle. Pour l'instant, si je suis l'héroïne de l'histoire, il manque un héros. »

Le lendemain, elle apprit avec soulagement que le comte était parti chez des amis.

— Ce sera mieux sans lui, commenta David d'un air renfrogné. Il dit une chose mais ses yeux en expriment une autre.

— Tu as trop d'imagination, dit Arlette tout en sachant qu'il avait raison. A ton âge, on doit penser à apprendre ses leçons et à pratiquer divers sports : l'équitation, le cricket, la chasse...

— Je pense à toutes ces choses, sauf au cricket car oncle Étienne dit que c'est un jeu anglais. J'y jouerai quand je serai à Eton. Mon père était dans le *first eleven*.

— Mon père aussi. Si tu veux, bien que je sois une femme, je peux te montrer comment ce jeu se pratique. On a juste besoin d'un lanceur.

David fut ravi de cette idée et Arlette alla voir M. Byien.

Il était étrange que son statut de gouvernante l'autorisât à prendre ses repas dans la salle à manger alors que le secrétaire mangeait seul.

Elle le trouva dans son bureau et quand elle lui eut exposé le but de sa visite, le visage de M. Byien se contracta en une expression plus douloureuse encore que d'ordinaire.

— Il vaudrait mieux attendre le duc pour lui demander la permission, dit-il prudemment.

— Nous ignorons à quelle date le duc a l'intention de rentrer au château, répondit-elle. Or, il est essentiel que David ait des notions de ce sport. En outre, c'est un enfant plein de vie et d'enthousiasme. Il ne se contentera pas de promesses. Ce serait donc une erreur de chercher à le dissuader de faire une chose qui lui tient à cœur.

M. Byien accueillit ce petit discours avec un rire sincère.

— Fort bien, mademoiselle, vous avez gagné. J'ai d'ailleurs joué au cricket étant enfant. J'accepte de servir, histoire de voir combien je me suis rouillé quand il s'agit de lancer une balle.

Les jardiniers fabriquèrent des piquets et, à la surprise d'Arlette, M. Byien exhiba une vieille batte de cricket et une balle toute râpée mais encore utilisable. Au bout d'un certain- temps d'entraînement, David finit pas manier la batte avec une certaine compétence et frappa la balle plus souvent qu'il ne la manquait. Ce fut M. Byien qui abandonna le premier la partie, sous prétexte qu'il n'avait plus l'âge de pratiquer un sport aussi éprouvant. Toutefois, il promit de s'enquérir dans le voisinage s'il y avait des jeunes gens qui voudraient bien s'entraîner avec David le lendemain.

— Je préférerais jouer avec vous, dit David. Vous êtes un sacré partenaire !

Il s'était exprimé en anglais et Arlette éclata de rire.

— Monsieur Byien, vous ne pouviez espérer de meilleur compliment, dit-elle.

Et c'était vrai.

Arlette se félicita de son initiative qui avait permis d'avancer d'un grand pas en fort peu de temps. Bien sûr, il y avait encore beaucoup d'efforts à fournir, mais elle sentait que son élève était sur la bonne voie. Le soir, il fut décidé que Pauline, épuisée par la chaleur torride de la journée, dînerait dans la salle d'étude avec sa bonne, pendant que David et Arlette prendraient leur repas à la salle à manger, comme d'habitude. Ils bavardèrent en anglais, David utilisant le français de temps à autre pour exprimer quelque chose plus rapidement quand son esprit ne parvenait pas à trouver les termes adéquats

immédiatement.

Arlette savait qu'elle avait gagné l'amitié du petit garçon et qu'il se sentait bien en sa compagnie. Pour une fois, du moins, il avait oublié de jeter un regard furtif par-dessus son épaule et de tenir d'horribles propos sur son oncle.

La duchesse ne la fit pas appeler et, lorsque David alla se coucher, elle songea avec un sentiment de satisfaction qu'il lui restait une heure ou deux de tranquillité avant de s'endormir. Elle se déshabilla et voyant une des ravissantes chemises de nuit qui avaient appartenu à sa mère étalée sur le lit, elle l'enfila. Puis, elle se rendit compte qu'elle avait oublié d'emprunter un livre à la bibliothèque.

Domage qu'elle n'y ait pas pensé plus tôt ! Enfin, à cette heure du soir, tout le monde s'était retiré. Le bâtiment principal où se situaient les salles de réception était désert. À l'exception des valets de service la nuit dans le grand hall d'entrée, le personnel était logé dans une autre partie du château beaucoup plus récente où se trouvait également l'office.

— Ils préférèrent habiter là-bas, avait expliqué David, car il n'y a pas de fantôme.

— Je n'en ai encore vu aucun ici, avait dit Arlette avec un sourire malicieux.

— Les fantômes n'apparaissent qu'à ceux qu'ils n'aiment pas et qu'ils veulent effrayer.

— Donc, s'ils se désintéressent de moi, cela signifie que je leur suis sympathique. C'est un compliment dont j'apprécie la valeur, avait-elle répondu ne se retenant plus de rire.

Elle enfila le joli déshabillé qui avait appartenu à sa mère, ouvrit doucement la porte de sa chambre et se faufila dans l'escalier. Chaussée de mules, elle avançait sans bruit. En traversant les longs couloirs lugubres de la demeure endormie, elle trouva compréhensible que les enfants, et même les adultes qui y résidaient loin de toute distraction, se laissent entraîner par leur imagination, peuplent un espace aussi insolite de fantômes, ou transforment les ombres projetées par les épais remparts fortifiés en spectres menaçants.

En entrant dans un vaste salon, le plus beau qu'elle eût découvert, elle fut frappée par la qualité de la lumière dont les reflets chatoyants paraient en touches irisées mille détails du mobilier. Le soleil couchant avait glissé derrière l'horizon, illuminant de pourpre et d'or cette limpide soirée d'été.

Bien qu'entièrement meublée de banquettes, de fauteuils de style Louis XIV et de tapis d'Aubusson aux délicates couleurs, cette pièce était la salle de bal. Des tapisseries fort anciennes aux nuances de rose ornaient les murs. Entre chaque fenêtre, de grands miroirs aux cadres dorés en réfléchissaient les tons pastel qui semblaient se diluer dans le ciel.

Un charme ineffable se dégageait de cette pièce. Arlette avait l'impression d'avancer dans un univers magique... Deux siècles auparavant, dans" ce château somptueux, reçue avec faste par le maître des lieux, aurait pu

séjourner une princesse.

Dans un angle il y avait un piano blanc incrusté de panneaux décorés en porcelaine de Sèvres. La scène qu'elle imaginait appelant la musique, elle s'assit devant l'instrument et joua une valse de Strauss. La mélodie semblait se fondre dans l'atmosphère irréelle, presque liquide de la pièce, et dans la lumière d'or sombre qui se déversait par les fenêtres.

Peu à peu les derniers rayons de soleil disparurent, et ce fut l'heure crépusculaire où un voile diaphane semble envelopper toute chose, où le monde est plongé dans une sorte de rêve fantastique...

L'idée lui vint alors d'allumer les lustres. En entrant, elle avait remarqué la longue perche de bois qui, présentant à une de ses extrémités une bougie fine, servait à allumer les immenses chandeliers suspendus au plafond. Il y avait également un éteignoir fixé au même manche pour étouffer la flamme. Autrefois, lorsqu'on éclairait à Weir House les grands salons à l'époque où ses parents recevaient, Arlette avait vu les valets manipuler la perche. Sur le piano était posé un petit bougeoir et une boîte d'allumettes.

« Après tout, songea-t-elle, personne ne saura que je me suis amusée. »

La bougie du piano s'enflamma, puis la mèche au bout de la perche qu'elle présenta à hauteur du lustre. Elle ne put atteindre que le premier rang de bougies et parvint à en allumer une douzaine. La pièce parut renaître à la vie. Elle imaginait les dames dans leurs riches robes à paniers et leurs hauts chignons poudrés se pavaner avec grâce. Les hommes portaient également une perruque poudrée qui formait un catogan serré sur la nuque par un lien de velours. Leurs vestes étaient brodées d'arabesques et les manches se terminaient par un large revers de dentelle qui retombait sur la main. Elle se rassit au piano et interpréta un menuet. Les danseurs évoluaient avec légèreté sur le sol lisse...

Maintenant elle était vêtue d'une ample crinoline qui se balançait au rythme d'une valse de Strauss. Ses doigts volaient sur le clavier, puis elle se leva et se mit à danser sur le parquet ciré. Son peignoir entravant ses mouvements, elle le retira et le posa sur une chaise.

Elle n'était vêtue que de la fine tunique de lin garnie d'incrustations de rubans. Une généreuse bande de dentelle bordait le revers de chaque manche bouffante, l'encolure et le bas de la chemise. Avec sa chevelure blonde et ses yeux bleus, elle avait l'air d'une princesse qui sortait d'un conte de fées et que son prince charmant, un jeune homme beau, grand et brun, enlaçait.

Transportée par son rêve, elle fredonnait tout en dansant la mélodie qu'elle avait jouée au piano. Soudain, tandis qu'elle tourbillonnait, les bras tendus avec grâce, elle ouvrit les yeux. Sur le seuil de la salle, un inconnu dardait sur elle un regard stupéfait, soupçonneux, voire coléreux, mais en tout cas dépourvu d'admiration et d'humour. Voilà qui mettait un terme brutal à sa rêverie innocente !

Elle s'immobilisa et fixa des yeux cet individu en chair et en os qui n'était pas le fruit de son imagination. Alors, la vérité lui apparut. Cet homme à la

Arlette sentit son sang se glacer dans ses veines. Gênée, elle baissa les bras. Ses cheveux décoiffés retombaient en mèches folles sur ses épaules, et elle prit soudain conscience de la transparence de sa chemise de nuit. Quel embarras, quelle humiliation pour une première rencontre avec son employeur !

Il ne la quittait pas des yeux, comme s'il avait du mal à croire que la créature qui se tenait devant lui était bel et bien réelle. Il était très différent de l'image qu'elle s'en était faite. Les bruits qui couraient à son sujet étaient si extraordinaires que son imagination lui avait prêté des traits durs et cruels, une tignasse noir de corbeau, des yeux sombres animés par une lueur mauvaise, un corps difforme semblable à celui du duc de Gloucester qui avait assassiné les deux petits princes enfermés dans la Tour de Londres.

Le duc de Sauterre était en fait plus grand que la plupart des Français, ses cheveux noirs n'évoquaient rien de teigneux, son teint était clair, son visage régulier. En un mot, il méritait l'épithète de beau.

Toutefois, il dégageait une impression étrange et presque insaisissable, sans doute due à l'intensité de son regard qui filtrait sous des paupières comme à demi closes. Deux rides qui allaient des ailes du nez aux commissures des lèvres étaient dessinées en ce moment précis d'une manière fort accusée.

— Qui êtes-vous ? Comment vous appelez-vous ? dit-il d'une voix tendue qui résonna singulièrement dans le silence du château.

— Arl... Jane Turner !

Confondue, déconcertée par cette soudaine apparition, Arlette avait failli révéler sa véritable identité. Pendant quelques secondes fugitives, le rôle dont elle s'était chargée lui avait échappé et, de façon bien compréhensible, son nom lui était revenu spontanément aux lèvres. Se ressaisissant aussitôt, elle tendit le bras pour prendre son peignoir posé sur une chaise, et l'enfila. Ce simple mouvement l'obligea à un immense effort car la présence inopinée du duc la paralysait.

— Dois-je comprendre que vous êtes la gouvernante anglaise engagée par lady Langley ? s'enquit-il, sarcastique.

— Oui, c'est cela, bredouilla-t-elle. Je vous prie de bien vouloir m'excuser, mais personne au château n'attendait votre retour ce soir.

Incapable de surmonter la nervosité que la froideur du duc lui communiquait, elle se sentait pitoyable. Il la fixait de son regard énigmatique, impénétrable qui la mettait mal à l'aise. On eût dit qu'il fermait à demi les

paupières... Elle prit une profonde inspiration. Maintenant qu'elle était habillée avec décence et qu'elle avait retrouvé son souffle, il ne lui restait plus qu'à tenter de justifier sa conduite.

— Je vous en prie, monsieur le duc, daignez accepter mes excuses, répéta-t-elle d'une voix plus calme. La beauté de votre demeure m'a littéralement transportée plusieurs siècles en arrière...

— Et c'est pour créer une illusion plus parfaite que vous avez allumé le grand lustre et que vous tourbillonnez, à moitié dévêtue ?

Au ton de son interlocuteur, il était clair qu'elle avait commis un acte inconvenant, un délit de la pire espèce, et que l'énormité de sa faute réduisait de beaucoup ses chances de se disculper.

— Encore une fois, je vous présente mes excuses les plus sincères, bredouilla-t-elle, les joues empourprées. Je vous assure que pareil incident ne se reproduira plus jamais.

— Vous êtes donc la gouvernante anglaise que j'attendais ?

— Oui, bien sûr, mais je...

Elle ignorait pourquoi mais il lui semblait soudain difficile de mentir. Sa voix résonna incertaine, mal assurée, comme affaiblie. Avec effort, elle traversa la salle jusqu'au piano pour refermer le couvercle sur le clavier. Elle sentait avec une acuité presque intolérable le regard fixe du duc qui épiait le moindre de ses gestes, et de nouveau le sentiment de ne pas être à la hauteur de la situation l'envahit.

« Pourquoi me suis-je conduite d'une façon aussi sotte ? » se demandait-elle non sans désarroi.

Pendant ce temps, le duc avait fait quelques pas dans sa direction.

— Dois-je éteindre les bougies ? s'enquit-elle, surprise de le voir tout près.

— Un laquais s'en chargera. Demain, mademoiselle Turner, quand vous serez vêtue convenablement ainsi que l'exige l'emploi qu'on vous a confié, j'aurai à vous parler.

— Oui, monsieur.

Malgré le trouble qui l'agitait, elle eut assez de présence d'esprit pour esquisser une petite révérence et sans oser lever les yeux, elle sortit de la salle de bal d'un pas lent qu'elle espérait emplir de dignité. Une fois dans le vestibule, elle conserva quelques instants la même allure, puis, n'y tenant plus, se mit à courir jusqu'à l'escalier qui menait à sa chambre.

Le cœur battant, aussi terrorisée que si elle avait traversé une forêt obscure habitée de dragons malfaisants, elle s'enferma dans sa chambre. Était-elle sortie de cette mésaventure indemne ou anéantie ? Comment aurait-elle pu savoir, comment aurait-elle pu deviner que le duc rentrerait à l'improviste au château ?

Le sommeil tarda à venir et à son réveil le lendemain matin, une vive appréhension mêlée d'un accablement profond la gagna. Pourvu que le duc ne décrêtât pas qu'elle ne convenait pas pour la place ! Que faire s'il la renvoyait

en Angleterre ? Il était dérouté par son comportement, cela ne faisait aucun doute, et si l'idée d'abriter sous son toit une Anglaise lui déplaisait, ce préjugé ne serait-il pas renforcé par l'incident de la salle de bal ? Oui, à la réflexion, il allait lui donner son congé. Quelle histoire déplorable !

Tout en s'habillant, elle pria le Ciel pour que ses craintes ne se réalisent pas. Elle souhaitait ardemment rester afin de continuer à s'occuper de David et de Pauline. Si on la renvoyait, cet échec la poursuivrait. Le souvenir de ces deux orphelins la hanterait. L'atmosphère fantastique de ce lieu l'obséderait. Combien il serait contrariant de ne pas lever le voile sur le mystère opaque qu'offrait le château de Sauterre !

À moins que le duc ne lui accordât une chance de se rattraper ? Si elle parvenait à plaider sa cause, peut-être accepterait-il ce marché ? La seule solution pour l'instant était donc d'endosser le rôle de la gouvernante respectable qu'il attendait afin de tenter d'influer sur sa décision.

Elle lissa ses cheveux en arrière et utilisa une douzaine d'épingles pour les serrer en un chignon strict. Combien elle déplorait de s'être montrée, la veille au soir, négligée, sa chevelure flottant librement sur ses épaules ! Quelle opinion se forger d'une femme qui dansait en chemise de nuit avec un tel abandon, avec un si médiocre souci des convenances ? Une gouvernante pouvait-elle justifier pareil comportement ?

« Quelle folie ! Comment ai-je pu manquer de pudeur à ce point ? » songea-t-elle, interpellant son reflet dans le miroir.

Naturellement, ce fâcheux incident n'aurait pas eu lieu si le duc avait prévenu de son arrivée. Or, il était clair qu'il n'en avait rien fait car les domestiques n'avaient pas mentionné le retour de leur maître. D'ailleurs, quand les enfants la rejoignirent dans la salle d'étude avant de descendre prendre le petit déjeuner, ils s'enquirent aussitôt :

— Savez-vous, mademoiselle, qu'oncle Étienne est de retour ?

— Quand est-il arrivé ? répliqua-t-elle d'un ton évasif.

— Tard dans la nuit, bien après que nous nous sommes couchés, répondit David.

— Maintenant qu'oncle Étienne est de retour, il va tout gâcher, gémit Pauline. Il sera fâché et quand il est en colère, ça me donne mal au ventre.

Elle appliqua sa petite main sur son ventre. Arlette comprenait bien la fillette. La sensation qu'elle venait d'évoquer, n'était-ce pas ce qu'elle éprouvait en ce moment précis ?

Quelques instants plus tard, vêtue de la robe qui lui semblait la plus austère et la plus stricte, ses cheveux serrés en un chignon sévère sur la nuque, elle emmena les enfants à la salle à manger. Le duc n'était pas là.

— Où est oncle Étienne ? demanda David au laquais qui les servait.

— Monsieur le duc a déjà déjeuné, fut la réponse.

— Parfait ! observa David avec la spontanéité caractéristique des enfants.

Il s'assit à sa place et se mit à dévorer de bon appétit un croissant chaud sur lequel il avait étalé au préalable une généreuse couche de beurre en

provenance des laiteries du duc et du miel récolté dans les ruches qu'Arlette avait aperçues disséminées dans le parc et dans divers endroits du domaine.

Il serait sans doute meilleur pour la santé des enfants de commencer la journée par des œufs ou un plat de poisson au lieu de tant de pain, si délicieux fût-il. Cependant, si elle suggérait un changement de régime, ne lui répliquerait-on pas que les coutumes anglaises n'avaient pas bonne presse au château et par conséquent n'y étaient pas tolérées ?

Pour sa part, c'est à peine si elle réussit à avaler une bouchée tellement l'anxiété lui serrait la gorge. Le déjeuner terminé, alors qu'elle s'apprêtait à regagner la salle d'étude pour donner à David sa leçon d'anglais, un laquais vint lui dire que le duc désirait la voir.

— Monsieur le duc vous attend dans son bureau, mademoiselle.

Il s'agissait d'un ordre auquel elle devait se soumettre et le valet qui venait de parler avait la mine sinistre du gardien qui accompagne le condamné à la guillotine. Accablée par l'imminence de l'entrevue tant redoutée, le cœur presque défaillant, elle se dirigea vers le bureau en question qui était voisin de la bibliothèque. Elle n'y était jamais entrée au cours de ses errances touristiques à travers le château, mais savait où il était car un jour les enfants s'étaient écriés :

— Là, c'est le bureau d'oncle Étienne !

Et ils étaient passés en courant devant la porte comme s'ils craignaient que leur oncle ne surgisse dans le vestibule, tel un diable hors de sa boîte.

Un laquais en faction devant la pièce ouvrit la porte et s'effaça pour laisser passer Arlette.

Le duc se tenait debout près de la fenêtre, le regard absorbé par la symétrie du jardin à la française qui s'offrait à sa vue. Sa silhouette se découpait contre la lumière du soleil, et, en effet, loin d'être difforme comme elle se l'était imaginé, il avait une taille athlétique et de la prestance. Son habit tombait à la perfection. Venait-il d'une boutique de Savile Row ? Son père avait l'habitude de dire que les gentilshommes en France se faisaient confectionner leurs vêtements par les couturiers de Savile Row, alors que les Anglaises les plus chics se rendaient à Paris pour s'acheter leurs toilettes.

Si le duc pouvait lire dans ses pensées, ne s'insurgerait-il pas contre sa frivolité, voire son irrévérence ?

Elle s'arrêta sur le seuil de la pièce, attendant qu'il lui adressât la parole. Il demeura cependant obstinément tourné vers la fenêtre, comme si en reculant à dessein le moment de leur confrontation, il cherchait à affirmer son autorité et ainsi à la rabaisser au rang de simple domestique.

Le valet referma la porte, le duc ne bougea pas.

Soudain, toute appréhension, toute nervosité quittèrent Arlette. Le fier tempérament des Weir dont elle avait hérité s'éveilla en elle. Il n'y avait aucune raison pour qu'on l'humilie, même si elle était, pour l'instant, l'employée d'un duc !

— Vous désirez me voir, monsieur ? dit-elle d'une voix claire et douce.

Il se retourna, surpris de l'audace de la jeune fille qui osait lui adresser la parole. Son regard soupçonneux la dévisagea de la tête aux pieds. Apparemment il avait l'air de douter de ses compétences de gouvernante d'enfants, et d'espérer la prendre en défaut.

Lentement, sans baisser les yeux, elle s'avança. Le duc, qui s'était écarté de la croisée, fit quelques pas dans sa direction. Arrivée au milieu de la pièce, elle mit le plus de grâce possible dans sa révérence.

— Je m'apprêtais à donner à David sa leçon d'anglais qui a toujours lieu après le petit déjeuner jusqu'à midi, monsieur.

— Sa leçon d'anglais !

À cette exclamation emplie de sarcasme, il était clair que cette activité lui paraissait fort répréhensible.

— C'est là, monsieur, la raison de ma présence en ce château.

— Je le sais. D'ailleurs, hier soir, vous paraissiez fort à l'aise dans mon château !

L'hostilité du duc éclatait sans retenue.

— Je crains que le terme ne révèle une méprise de votre part, répondit-elle, tâchant de faire bonne contenance. Je ne cherchais pas à « me sentir à l'aise » en dansant dans cette splendide salle de bal. J'effectuais simplement une sorte de voyage dans le passé et j'imaginais le château à l'époque du règne de Louis XIV.

Elle s'efforçait de dissimuler son anxiété, mais sa voix tremblait légèrement et bien qu'elle n'en eût pas conscience, une lueur effarée brillait au fond de son regard. Le duc s'éloigna de quelques pas et se tint devant l'imposante cheminée de marbre. Il y eut un silence. Soudain, il se retourna.

— Vous pouvez vous asseoir, mademoiselle Turner.

— Merci, monsieur.

Elle était soulagée de pouvoir enfin s'asseoir car ses jambes se dérobaient sous elle. Pourtant, il ne fallait pas que le duc s'aperçoive de sa nervosité, même si c'est ce que toute jeune femme dans sa situation aurait éprouvé : Elle prit donc place sur le siège le plus proche et remarqua que la tapisserie représentait un délicat motif fait au petit point caractéristique du XVIII^e siècle.

Le silence persistait.

— Bien, mademoiselle Turner, j'attends une explication. Je suis curieux de savoir en quoi l'histoire de ce château et de mes ancêtres vous transporte dans le monde des rêves. Ce sont là des propos inattendus dans la bouche d'une Anglaise. Les Anglais ont la réputation d'être prosaïques d'ordinaire.

Cette réflexion coupante comme le tranchant d'une lame, cinglante comme la mèche d'un fouet, n'échappa pas à Arlette.

— Les Anglais sont pourtant des êtres humains à part entière, monsieur, et savent utiliser leur imagination. Je trouve votre château splendide et intéressant.

— Sa situation isolée ou ses habitants ne vous effraient-ils pas ?

— À la première partie de votre question, je peux répondre non. Quant à la deuxième, permettez-moi de ne pas encore me prononcer.

Elle crut remarquer que les lèvres du duc se décrispèrent légèrement, comme si cette observation l'amusait et l'empêchait de garder sa mine sévère.

— Mademoiselle, dit-il en reprenant son sérieux, lady Langley m'a parlé de vous en termes excellents et n'a pas tari d'éloges en ce qui concerne votre caractère et vos manières. Estimez-vous votre comportement d'hier soir compatible avec de telles références ?

— Je vous ai présenté mes excuses, monsieur, dit-elle non sans froideur. J'étais loin de me douter qu'à une heure aussi tardive et dans cette partie inhabitée du château je provoquerais un scandale.

Comme le duc se taisait, elle ajouta :

— Je m'apprêtais à me coucher quand je me suis aperçue que je n'avais pas de livre. Je suis donc allée en chercher un à la bibliothèque. Je désirais simplement jouer un peu de piano et savourer l'atmosphère de la salle de bal. Je me suis mise à danser spontanément... Je n'ai rien prémédité.

— Cela vous arrive-t-il souvent de vous laisser entraîner par votre imagination « spontanément », sans rien « préméditer », mademoiselle Turner ? Cela me paraît un passe-temps dangereux pour une gouvernante !

Dans la dernière phrase éclata tout le mépris dont il était capable. Il se moquait d'elle.

— Je ne peux croire que l'imagination est un handicap pour une gouvernante. Après tout, un professeur fait toujours appel à son imagination quand il lui faut expliquer le sens d'un mot à un élève. Il explique ce mot en l'illustrant, en le mettant en scène afin de créer une image mentale frappante que l'élève retiendra.

— Est-ce votre méthode d'enseignement ?

— C'est du moins la méthode que je m'efforce d'appliquer. Cela permet aux enfants de réagir. Les enfants sont doués d'une imagination fertile mais fragile qui, malheureusement, quand ils grandissent, est atrophiée, étouffée ou déviée par les adultes.

Elle parlait avec une certaine véhémence car il lui semblait que le duc manipulait l'imagination de ses neveux de façon à ce qu'ils appréhendent leur séjour en Angleterre et qu'ils aient du mal à s'adapter à leur nouvelle vie.

— Je comprends, mademoiselle, dit-il. J'ai d'ailleurs l'impression que vous émettez là une critique à mon endroit.

Il était plus intuitif que ce qu'elle avait cru.

— Je ne me le permettrai pas, répondit-elle. Néanmoins, vous avez sans doute remarqué que David est un petit garçon doté d'une vive imagination et d'une grande sensibilité. À mes yeux, ce sont des qualités dont il risque de souffrir plus tard si elles sont mal utilisées. La solitude qui l'entoure, le caractère insolite de ce château les ont peut-être exacerbées. Peut-être aussi qu'étant orphelin il n'a personne vers qui se tourner et qu'il a déjà appris à ne compter que sur lui-même.

Devinant la surprise du duc face à ce discours, elle conclut :

— L'imagination est pour l'homme un merveilleux trésor qui le guide et l'inspire, mais elle peut, le confronter à des dangers, l'effrayer et entraver son épanouissement.

Le duc la considéra d'un air fixe pendant plusieurs secondes.

— Une fois de plus, mademoiselle Turner, je décèle dans vos propos une certaine ambiguïté. À travers ces paroles, n'est-ce pas moi que vous visez ?

— Si telle est votre impression, je vous renouvelle mes excuses, monsieur, car il n'est pas dans mon intention de vous critiquer. Je ne me soucie que de David et de ses réactions par rapport à l'enseignement que je lui livre ou aux propos qu'il entend.

Était-ce aller trop loin ? Elle eut soudain peur que son interlocuteur la jugeât impertinente et saisît ce prétexte pour la renvoyer.

— J'ai du mal à croire, mademoiselle Turner, en voyant votre jeunesse, que vous ayez une grande expérience de l'enseignement. Pourtant, vous semblez avoir étudié la psychologie de près et vous intéresser à des sciences qui n'apparaissent pas couramment dans les curriculums vitae habituels.

— Votre compliment m'honore.

Un silence pesant s'interposa entre eux. Attendait-il qu'elle ajoute quelque chose ?

— Après cet entretien, il me semble raisonnable de vous confier David, dit-il soudain, comme s'il se rendait compte que la conversation venait de se terminer abruptement. Toutefois, lorsqu'il sera à Eton, il aura davantage besoin de sens pratique que d'une imagination débordante.

— Je suis d'accord avec vous, monsieur. Puis-je me permettre d'ailleurs une suggestion qui va dans ce sens ? David et Pauline devraient avoir des camarades de leur âge.

— Pourquoi ?

La question fut posée d'un ton coupant.

— Ils souffrent trop de leur solitude. Il n'est pas normal que des enfants soient élevés dans un milieu d'adultes uniquement, sans amis avec qui jouer et parler. Cela ne peut qu'induire chez eux une tendance au repli sur soi et le recours systématique à l'imaginaire. C'est parce que leur solitude leur pèse qu'ils créent de toutes pièces un univers extravagant, ce que vous évoquiez avec mépris.

Une lueur sardonique traversa le regard du duc.

— En France, les enfants sont contents de vivre au sein de leur famille, répliqua-t-il avec lenteur, retenant chaque mot comme pour lui donner plus de poids.

— Je n'en doute pas, mais il s'agit alors d'une famille plus proche et plus unie que celle dont David et Pauline sont pourvus.

Elle se tut, curieuse de savoir ce qu'allait répondre le duc à cette nouvelle insolence, avant d'ajouter :

— Si vous aviez des enfants ou si monsieur le comte en avait, David et

Pauline auraient des camarades de jeu tout trouvés.

— Je ne dois pas retarder plus longtemps la leçon d'anglais de David, mademoiselle Turner, dit-il avec brusquerie mettant un terme à la conversation. J'espère que ces leçons lui seront profitables.

Arlette se leva.

— Je l'espère aussi, monsieur. Je souhaite de tout cœur qu'il se prépare avec joie pour son entrée à Eton et qu'il s'y sente aussi heureux que son père l'a été.

Une expression de mépris passa, fugitive, sur le visage du duc.

— Pour la plupart des garçons, reprit-elle, Eton avec les sports qu'on y pratique, le solide enseignement qu'on y dispense et l'esprit de camaraderie qu'on y développe, est une excellente base d'éducation qu'ils n'oublieront jamais quand ils auront atteint l'âge adulte.

Elle réfléchit quelques secondes et conclut avec assurance :

— David risque de trouver qu'on ne s'amuse guère à Eton, mais il y rencontrera les amis dont il a un besoin urgent même s'il n'en a pas conscience pour l'instant.

Sans attendre de réponse, elle fit une révérence et se dirigea vers la porte. Elle était sur le seuil quand le duc la rappela.

— Dites à David que nous monterons ensemble à cheval cet après-midi.

— Bien, monsieur.

Dans le vestibule, Arlette prit une profonde inspiration. Après cet entretien éprouvant — car il s'agissait en vérité d'un affrontement décisif —, elle avait du mal à respirer calmement. Elle avait cru qu'il serait difficile de parler, de s'expliquer. Or, arguments et reparties lui étaient venus spontanément aux lèvres, comme si on les lui avait soufflés. Son interlocuteur n'avait pas caché sa surprise. Il y avait là matière à réfléchir.

« J'aurais dû avoir le courage de lui interdire de tracasser David, en lui brochant un tableau noir d'Eton et de son pays », songea-t-elle.

Enfin, pour une première entrevue, elle n'était pas mécontente du résultat. En outre, le duc ne l'ayant pas congédiée, elle ne se sentait plus menacée. En effet, il était peu probable qu'un nouvel incident, semblable à celui de la veille au soir, ne se reproduisît.

Dans la salle d'étude, David accueillit son retour avec un cri de joie et se leva d'un bond de la table où il jouait avec ses soldats pour courir à sa rencontre.

— Tout va bien ? s'enquit-il. Oncle Étienne n'a pas été déplaisant ?

— Oui, tout va bien. Et maintenant, il est temps de nous mettre à notre leçon. Tu aurais dû rédiger la rédaction que je t'ai donnée à faire hier au lieu de jouer aux soldats.

— J'étais trop inquiet pour travailler. Je craignais qu'oncle Étienne ne vous renvoie.

— Quelle idée ! Pourquoi m'aurait-il renvoyée ?

— Parce que vous êtes anglaise et que, à son arrivée hier soir, vous jouiez du piano dans la salle de bal.

— Comment le sais-tu ? fit-elle, stupéfaite.

— Ce matin, le valet d'oncle Étienne qui l'accompagne dans tous ses déplacements racontait à l'office qu'ils avaient entendu de la musique au moment où ils montaient à l'étage, et qu'oncle Étienne était allé voir qui jouait. Vous n'aviez pas peur, seule, au milieu de la nuit, dans cette partie du château ?

— Ce n'était pas vraiment le milieu de la nuit car tu venais à peine de te coucher. Et puis, je te l'ai déjà dit, David, je n'ai pas peur des fantômes. Pour moi, ce sont des contes à dormir debout qui n'effrayent que les sots et les naïfs. J'ignorais que ton oncle était de retour. Je pensais ne déranger personne en jouant.

— Si vous me l'aviez demandé, je vous aurais accompagnée.

— C'est très gentil de ta part. La salle de bal m'a paru si belle que j'ai éprouvé l'envie de jouer une valse de Strauss pour m'amuser.

La jeune fille s'efforçait de minimiser l'incident car la rumeur s'était sans doute répandue à travers le château comme une traînée de poudre.

— Vous avez du courage, mademoiselle, dit David, admiratif. Aucun domestique n'aurait osé s'aventurer jusqu'à la salle de bal tard le soir. (Il se tut un instant et reprit :) Comment avez-vous fait pour allumer le lustre ?

Cette question conforta Arlette dans ses soupçons. L'incident devait être le sujet des conversations de tout le monde, de la duchesse à la plus humble des filles de cuisine.

— Je te raconterai cela plus tard, dit-elle avec fermeté. Maintenant, au travail.

— Oncle Étienne ne vous a pas interdit de m'apprendre l'anglais ?

— Bien sûr que non. Il sait que ta tante, lady Langley, m'a chargée de cette tâche. D'ailleurs, David, ton oncle, n'a rien d'un monstre ou d'un ogre. Tu fais de lui un personnage odieux parce que tu n'as rien d'autre à raconter.

— Tout le monde dit que mon oncle est un monstre, je ne suis pas le seul, répliqua le garçonnet. Les gens ont peur de lui et rapportent qu'il a tué sa femme.

— Si cela était vrai, on l'aurait jugé et guillotiné, répliqua Arlette d'un ton sec.

— Elle était avec oncle Étienne sur le chemin de ronde et elle est tombée du haut des remparts, expliqua-t-il en baissant la voix. C'est lui qui l'a poussée. Tout le monde dit qu'ils ne s'aimaient pas et se disputaient sans cesse.

Arlette abattit la paume de sa main sur la table.

— Je refuse d'écouter ces ragots plus longtemps. C'est mal de colporter des histoires pareilles. En toute franchise, je n'en crois pas un mot. Cette ambiance est vraiment néfaste pour Pauline et toi.

David haussa les épaules.

— Au château, c'est ce qu'on croit. Quant à la comtesse, elle est morte alors que les fiançailles venaient d'être célébrées et le mariage annoncé. Oncle Étienne l'a tuée parce qu'il ne voulait pas l'épouser.

Arlette soupira.

— Si tu continues à répéter ces sottises qui sont dictées par la médisance, je refuse de t'enseigner l'anglais et je ne te parle plus qu'en français.

— Ce n'est pas juste, objecta-t-il.

— C'est toi qui n'es pas juste, répliqua-t-elle. En Angleterre, on considère un individu innocent tant qu'on n'a pas établi sa culpabilité. Il se peut que la justice fonctionne d'une autre manière en France. Néanmoins, dans tout pays civilisé, si ton oncle avait commis le crime dont tu l'accuses, un tribunal l'aurait jugé et condamné à périr sur l'échafaud ou par la corde.

— Il a échappé à la justice parce qu'il a rusé.

— Dans ce cas, tant mieux pour lui. Personnellement je trouve ces histoires grotesques. Ce sont des inventions de la part de commères qui s'ennuient et n'ont rien d'intéressant à faire.

Elle ne put s'empêcher de prononcer ces derniers mots avec violence car rien ne l'agaçait autant que de voir un petit garçon croire son oncle capable d'un tel crime et rapporter ces rumeurs avec une certaine délectation. Puis, elle se ressaisit. La colère n'était pas la meilleure attitude à adopter vis-à-vis de son élève.

— Écoute-moi, David. Cet accident a dû se produire il y a bien longtemps. Tu es très intelligent, aussi tu ne devrais pas croire ce que l'on raconte au sujet de ton oncle, à moins qu'on te prouve qu'il a réellement commis ce forfait.

— Comment le prouver ? interrogea le petit garçon, intrigué par cet argument.

— Je l'ignore, mais, comme je viens de te l'expliquer, en Angleterre, un accusé est innocent tant qu'on n'a pas la preuve de sa culpabilité. À l'avenir, si quelqu'un affirme que ton oncle a commis une mauvaise action, demande-lui de t'en apporter la preuve. « Prouvez-le-moi et je vous crois », tu lui dis. C'est ainsi que tout gentleman se comporte, avec discernement et équité. C'est la réaction la plus saine.

— Vous avez raison, dit David après un silence. C'est une erreur de croire qu'oncle Étienne a poussé tante Thérèse du haut des remparts. Personne ne sait si elle a crié à l'aide, ou si elle s'est jetée elle-même dans le vide.

— Voilà une attitude sensée.

— Quant à la comtesse qui était très belle, elle est morte empoisonnée. Oncle Étienne lui a mis trop de laudanum dans le café.

— Là encore, il se peut que ce soit elle qui l'ait versé dans sa tasse, par accident ou volontairement, suggéra Arlette.

— On dit qu'elle ne voulait pas mourir. On dit qu'elle voulait épouser oncle Étienne.

— On dit, on dit ! s'écria Arlette. On dit n'importe quoi pour faire une bonne histoire. Je te le répète, David, il ne faut pas croire tout ce que les gens

racontent, à moins de détenir une preuve sérieuse de ce qu'ils avançaient. Par exemple, il faudrait savoir si un témoin a vu ton oncle verser le laudanum dans le café. Et comment affirmer qu'il en a versé avec l'intention de tuer ?

— Je comprends, dit David d'un air méditatif. Un homme ne prend pas de laudanum, n'est-ce pas ?

— Le laudanum est une drogue qu'utilisent les femmes qui n'arrivent pas à dormir la nuit et s'imaginent ainsi soigner leurs insomnies. En effet, je n'ai jamais entendu dire que les hommes en prenaient, à moins d'être blessés. Dans ce cas, le médecin en prescrit. Durant la maladie de mon père, lorsqu'il souffrait beaucoup, le médecin lui conseillait d'en boire, mais il a toujours refusé sous prétexte que c'était un remède qui rendait insensible.

Tout en parlant, Arlette se souvint avoir souvent souhaité que son père fût moins courageux et acceptât de prendre un analgésique. Cela lui aurait procuré un peu de répit, sinon à lui, du moins à elle, car il ne cessait de se plaindre, de jurer et de lui adresser des reproches.

David semblait réfléchir à ses dernières paroles.

— Bien, dit-elle après un temps de silence. Si l'on oubliait ton oncle et les méchantes rumeurs qui courent à son sujet ? Si l'on se préoccupait de l'avenir ? Une minute passée à parler de ton oncle est une minute de moins pour ta préparation à Eton.

David s'assit à la table et ouvrit son livre devant lui.

— Dois-je continuer la traduction du passage commencé hier ?

— Je t'écoute, dit-elle en souriant.

Quand ils descendirent pour le déjeuner de midi, elle remarqua avec soulagement la présence du comte Jacques. Le bavardage de ce dernier détournerait l'attention du duc des enfants et d'elle-même. En effet, à peine installé, le comte entama une conversation avec son cousin. Le domaine, les chevaux et enfin la situation politique à Paris furent passés au crible. Malheureusement, le regard insolent du comte se posait à tout moment sur elle.

Pourvu que le duc ne remarquât rien ! Pourvu qu'il ne s'imaginât pas qu'elle avait encouragé un comportement aussi déplacé ! La duchesse ne lui avait-elle pas dit que le comte souhaitait son renvoi ?

Afin de ne pas risquer d'agacer le duc inutilement et de ne pas donner l'impression de s'imposer, elle parla très peu aux enfants, ne s'adressant à eux qu'en français.

« Si je choisis de ne rien dire, il me trouvera ennuyeuse, terne et maussade », songea-t-elle.

En définitive, une gouvernante occupait une situation délicate et précaire où il était impossible de plaire à tout le monde et encore moins à son employeur !

Après un délicieux repas, le duc et David partirent à cheval. Arlette se demanda si le retour du duc mettait un terme à ses propres promenades. Ne risquait-il pas de lui interdire de monter ? Et si dorénavant il accompagnait

David, elle n'aurait plus l'occasion de galoper sur l'un de ses magnifiques chevaux.

Le duc de Sauterre ! L'individu le plus étonnant et le plus remarquable qu'elle eût jamais rencontré ! Il l'intriguait, la fascinait même. Assis, tel un roi, à la place d'honneur, dans sa somptueuse salle à manger, il avait une présence indiscutable, une superbe qui la séduisait, une personnalité qui l'attirait. Quand il parlait, elle ne pouvait s'empêcher de le regarder, de l'écouter. Et pourtant, comment tolérer le cynisme, la dureté dont il faisait preuve à l'égard des enfants ?

« Je le déteste », se dit-elle tout en sachant que c'était faux.

Le duc et David s'éloignèrent à cheval et, le cœur gros de ne pas avoir été invitée à se joindre à eux, elle regagna d'un pas lent la salle d'étude. Pauline était partie faire sa sieste d'une heure avant d'aller jouer dans le jardin. Par malchance, le comte l'attendait. Il l'accueillit avec un sourire moqueur, à peine perceptible, un sourire qui lui déplut et la mit sur ses gardes.

— J'espère que vous n'avez pas besoin de moi, dit-elle, circonspecte, car j'ai des lettres importantes à écrire.

— Mais naturellement que j'ai besoin de vous, répliqua-t-il. Vous m'avez manqué hier. J'espère vous avoir manqué également.

— J'étais trop occupée.

— Vous ne pouvez me faire croire que les bavardages de deux enfants réussissent à satisfaire une personne de votre intelligence. Enfin, j'ai tant à vous dire...

— Voilà qui est fort dommage car j'ai du courrier à écrire qui doit partir impérativement avec la poste de ce soir.

— Fort bien, dans ce cas, je vais tâcher d'être plus bref. Venez donc vous asseoir, mademoiselle Turner. Mes confidences relèvent de la plus haute importance.

A contrecœur, parce qu'elle ne pouvait se soustraire à cet ordre déplaisant sans se montrer impolie, elle obéit et prit place sur une chaise. Le comte s'assit d'abord en face, puis, comme s'il estimait qu'ils étaient trop loin l'un de l'autre, il tira sa chaise à côté de la sienne.

— Vous êtes ravissante, dit-il en s'installant. Pourquoi gâcher votre beauté et votre intelligence à enseigner l'anglais à des enfants ? Que c'est trivial et ennuyeux !

— Vous vous méprenez. Ce métier ne m'ennuie pas, au contraire il m'intéresse beaucoup. Si je me heurte à des problèmes dans ce château, ce n'est pas à cause des enfants mais à cause des adultes.

Elle avait espéré que cette pique le mettrait dans l'embarras. Son erreur de jugement apparut aussitôt. Il rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— Vous êtes d'une franchise délicieuse, mademoiselle Turner. N'est-ce pas d'ailleurs un trait typiquement anglais ? Une Anglaise est incapable de recevoir avec grâce un compliment. Néanmoins, permettez-moi de vous répéter que vous êtes belle et désirable.

— Si c'est là tout ce que vous avez à me dire, monsieur, je vous laisse. Mon courrier m'attend.

Elle s'apprêtait à se lever quand le comte s'écria avec précipitation :

— Non, restez encore. J'ai une offre avantageuse à vous proposer et je veux que vous y réfléchissiez.

— Quelle offre ?

— Voilà. Abandonnez votre place de gouvernante ici au château et accompagnez-moi à Paris où je vous ferai découvrir les spectacles et les divertissements qui font de notre capitale la ville la plus attrayante du monde.

Arlette le fixa des yeux, interdite. Une lueur de convoitise éclairait le regard du comte, répondant ainsi à la question que n'osait formuler la jeune fille.

— Je préfère oublier ce que je viens d'entendre, fit-elle sans se départir de son calme.

— Est-ce répréhensible de vouloir vous acheter des robes superbes, vous couvrir de bijoux dont aucun cependant ne pourrait égaler vos yeux, bref en un mot, de vouloir votre bonheur ?

— Mais vous m'insultez !

Elle se leva, offusquée. Le comte fit de même.

— Pourquoi vous obstiner dans cette attitude sotte ? Ne comprenez-vous pas que si vous acceptez de me suivre à Paris, vous serez adulée, vous ferez sensation ? Tous les hommes à qui je vous présenterai seront à vos pieds.

— Ce qui signifie ?

— La renommée, le succès, la richesse, une position au sein de la haute société que la plupart des femmes vous envieraient et pour laquelle elles donneraient beaucoup !

— Dans ce cas, je vous suggère de vous adresser à ces femmes-là, monsieur. En ce qui me concerne, quelles que soient les difficultés auxquelles je me heurte, que je sois en train de mourir de faim, jamais je ne m'abaisserai à une telle ignominie.

— Laissez-moi plaider en ma faveur, laissez-moi rendre cette offre plus attrayante encore, laissez-moi vous dire combien vous me plaisez, combien je vous désire, combien je peux vous rendre heureuse.

Il voulut l'attirer contre lui, mais elle recula.

— Malheureusement, vous ne me plaisez pas, monsieur. Aussi étrange que cela puisse vous paraître, je préfère être gouvernante d'enfants que votre maîtresse.

Il tendit les bras. Elle l'évita prestement en contournant le siège, et d'un mouvement vif bondit vers la porte.

— Ma réponse, monsieur, c'est non, non et non ! lança-t-elle en se retournant sur le seuil.

Elle ne lui laissa pas le temps de répondre. Refermant la porte, elle grimpa quatre à quatre l'escalier en colimaçon et se retrouva dans sa chambre. Elle donna un tour de clé au cas où il aurait l'impudence de la suivre.

Dans la sécurité de sa chambre, elle réfléchit à l'incident qui venait de se produire. La proposition du comte était odieuse, humiliante et manquait de sincérité. Quelque chose clochait. Elle pressentait, derrière les compliments mielleux et les regards lubriques qu'il n'avait cessé de lui adresser, un mobile autre que celui qu'il voulait bien avouer.

David ne l'avait-il pas traité d'hypocrite ? N'avait-il pas parlé de la fausseté de ses propos et de ses attitudes ? Arlette aurait juré qu'elle ne lui plaisait pas autant qu'il l'affirmait. Dans ce cas, pourquoi lui offrir de l'entretenir ? Son comportement était une énigme.

Elle alla à la fenêtre. La campagne étincelait sous le chaud soleil de l'après-midi. Son regard se posa longuement sur les taches jaune paille que formaient les champs, et celles plus sombres, presque noires parfois, des grands bois obscurs. Sous la fenêtre, le long de l'épaisse muraille de pierre, passait la rivière qui jadis avait constitué une barrière naturelle contre les ennemis qui tentaient de s'emparer du château.

« Désormais, les ennemis sont à l'intérieur », songea-t-elle.

Le duc savait-il comment le comte Jacques se conduisait ? Savait-il que l'on colportait à son sujet d'épouvantables ragots ? C'était terrible, certes, mais, à la lumière de ce dernier événement, il était clair que l'atmosphère insolite du château cachait quelque chose de plus effroyable encore.

L'image qu'elle avait du duc se dessinait avec davantage de précision. Elle le revoyait au déjeuner, occupant la place d'honneur, installé dans son siège où le motif du blason des Sauterre avait été sculpté. Il avait l'air altier et digne d'un seigneur qui gère son domaine d'une main de fer et affronte ses ennemis dans des batailles dont il sort toujours victorieux. Or, ses advei saires se livraient à une guerre en coulisse, tout en chuchotements et en manigances, dont le danger, parce que plus difficile à cerner, rendrait la lutte plus indécise.

« Peut-il réellement avoir assassiné deux femmes ? » se demanda-t-elle.

Son instinct lui soufflait qu'une telle accusation était mensongère, même si elle ne possédait pas la preuve du contraire.

Il était évident que le duc inspirait la crainte et qu'il était une figure dominante dans la haute société, douée d'une forte personnalité. En sa présence, on se sentait petit, mal à l'aise, humble... Par conséquent, ce caractère fier et brillant provoquait la haine et l'envie. Mais de là à l'accuser d'être un assassin !

Comment l'imaginer en train de comploter contre la vie de deux malheureuses, de les tuer, puis avec un air d'innocence parfaite, d'étouffer l'affaire ? Ses manières communiquaient une impression d'honnêteté, sa rigueur de loyauté, son langage de droiture. Non, ce n'était pas un simulateur. Non, pareille accusation ne correspondait pas à un homme de son tempérament. Cette certitude s'imposait à son esprit. Pourquoi ? Elle n'aurait su le dire. Il devait y avoir une autre explication. Dommage que David fût la seule personne du château avec qui elle pouvait parler en toute confiance...

Elle éprouva soudain le besoin d'aller se recueillir dans la chapelle du

château. Son entrevue avec le comte et le mystère qui entourait le duc la perturbaient. La lecture ne suffisait pas à l'apaiser. La chapelle qu'elle avait remarquée le premier jour de son arrivée se situait juste à l'extérieur de l'enceinte que formait le grand mur du domaine. Elle posa sur sa tête un chapeau à large bord car le soleil tapait dur, et descendit l'escalier avec précaution, en espérant que le comte avait quitté la salle d'étude. En effet, la porte était ouverte et la pièce vide.

Avec un soupir d'aise, elle reprit l'escalier qui l'amena devant une porte latérale où il n'y avait pas de laquais de service. Elle sortit donc dans la cour pavée sans voir personne, et d'un pas pressé, de peur d'être aperçue par le comte, se dirigea vers l'énorme portail qui fermait la cour.

L'église, à cinquante mètres de distance, marquait l'entrée du village. C'était une bâtisse ancienne qui ne manquait pas de beauté. Les piliers ronds rejoignaient les arches du plafond. Les murs étaient épais, la nef si petite que peu de fidèles pouvaient assister aux offices. Il se dégagait de ces vieilles pierres une quiétude, une sérénité qui parlaient à son cœur.

Elle remonta l'allée et s'agenouilla devant l'autel. Un silence paisible régnait. Par les vieux vitraux des fenêtres minuscules, s'infiltrait une faible lumière qui n'éclairait que le sanctuaire où des cierges à la flamme vacillante brûlaient devant une statue. La jeune fille priait Dieu de lui donner la force de s'occuper des enfants, quoi qu'il advînt, et de combattre l'effroi qui s'était glissé dans son cœur.

« Ce château est un si bel endroit ! La beauté appelle l'amour, pas la haine. Mon Dieu, aidez-moi à chasser la peur qui m'habite. »

Elle se releva et eut envie d'allumer un cierge. Les catholiques croyaient que tant que brûlait un cierge, leurs prières s'élevaient vers le ciel. En fouillant dans la poche de sa jupe, elle y découvrit avec surprise une petite pièce. C'était un shilling qu'elle avait eu l'intention de donner le dernier dimanche où elle avait assisté à la messe en Angleterre, mais au moment de la quête elle avait pris l'argent dans son sac, oubliant le sou préparé dans sa poche. Le prêtre de la paroisse aurait sûrement l'occasion de changer le shilling en monnaie française. Elle glissa donc son offrande dans un petit coffret de métal, prit un cierge au pied de la statue et l'alluma.

— Je vous en supplie, écoutez ma prière, murmura-t-elle.

En relevant la tête, elle s'aperçut que le saint qu'elle implorait était Jeanne d'Arc. Un sourire léger se dessina sur ses lèvres. Le duc faisait preuve d'une injustice bien féroce en condamnant les Anglais pour avoir brûlé la malheureuse pucelle d'Orléans. Où qu'elle fût, la sainte œuvrait pour consolider les liens d'amitié qui unissaient désormais la France et l'Angleterre, et empêcher que de nouveaux conflits ne s'élèvent entre eux. Les voix que Jeanne entendait n'enseignaient-elles pas qu'Anglais et Français devaient apprendre à s'aimer en dépit des différences qui les opposaient ?

Pour la première fois depuis son arrivée en Dordogne, Arlette pria pour que sa grand-mère française l'aidât à mieux comprendre ses compatriotes et à

les aider.

« Ce sont en partie mes compatriotes à moi aussi », songea-t-elle.

Il lui semblait voir sa grand-mère adorée aux cheveux blancs, au doux visage, qui lui souriait comme pour lui marquer son approbation...

Elle esquissa une gémissement devant l'autel et quitta la chapelle obscure. Dehors brillait un soleil éclatant. Elle aperçut alors, vêtu non de sa livrée mais de ses vêtements personnels car il avait terminé son travail, le valet qui l'avait accompagnée jusqu'aux appartements de la vieille duchesse.

— Vous ici, mademoiselle Arlette ! s'écria-t-il, étonné.

— Et oui, Jean.

— Vous revenez de l'église, n'est-ce pas ? Vous devriez en profiter pour rendre une petite visite à notre sorcière. Je vous montre le chemin. Elle habite à l'autre bout du village.

— Non, merci, cela ne me tente pas, répliqua-t-elle vivement.

— Pourquoi ? Aucun autre village dans la région ne peut se vanter d'avoir une meilleure sorcière que la nôtre. Venez, je vous conduis chez elle. Je la connais bien. Je suis sûr que vous l'intriguerez.

— Je... je ne crois pas..., commença-t-elle.

Soudain, l'idée lui parut séduisante. Elle n'avait jamais consulté de voyante et bien qu'elle sût que la magie avait toujours tenu une grande place dans l'histoire de France, elle n'avait jamais eu l'occasion de bavarder avec l'une de ses représentantes. N'était-ce pas regrettable de manquer une telle occasion ? L'entrevue risquait d'être instructive.

— D'accord, Jean, je vous suis, mais pouvez-vous me prêter un peu d'argent pour payer ma consultation car je n'en ai pas sur moi ?

— Ne vous inquiétez pas. Je vous fais l'avance et vous me rembourserez lorsque vous aurez reçu vos gages.

— Je vous rembourserai avant. Je n'aime pas avoir de dette.

Il se mit à rire.

— Vous ne manquez pas de fierté, mademoiselle Arlette, je me trompe ? J'ai toujours entendu dire que les Anglais se donnaient des airs.

Il plaisantait et elle se contenta de répondre à sa boutade par un sourire. Ce n'était pas de l'impertinence de sa part, mais une marque d'amitié. Il fallait apprendre à « déchiffrer » en quelque sorte les habitants de ce château qui étaient tout aussi insolites que le lieu où ils évoluaient.

« Au point où j'en suis, je ferais mieux de me préparer à toutes les éventualités, songea-t-elle avec humour. Et si sorcière il y a, sorcière il y aura ! »

La porte de la chaumière où Jean s'arrêta était petite et basse, de sorte que pour en franchir le seuil il dut baisser la tête. A l'intérieur, il faisait sombre et le contraste avec l'extérieur était tel qu'Arlette attendit plusieurs secondes avant de distinguer, une fois ses yeux accoutumés à l'obscurité, la pièce où elle venait d'entrer.

Enveloppée dans un châle de couleur sombre, une vieille femme aux cheveux rares et gris serrés en un minuscule chignon sur la nuque était assise devant un feu malgré la chaleur de cette journée d'été. Elle avait le cou très ridé, la peau parcheminée, des traits forts et un nez crochu.

« N'est-ce pas davantage son aspect physique qu'un pouvoir véritable de communiquer avec l'au-delà qui lui a valu l'appellation de sorcière ? » songea Arlette, circonspecte.

— Je vous amène une cliente, grand-mère, annonça Jean.

La grand-mère en question releva la tête.

— Qui est-ce ? interrogea-t-elle.

Arlette s'avança et vit que la cataracte recouvrait ses deux yeux. Elle était pratiquement aveugle.

— Je suis nouvelle au château, dit-elle gentiment, et Jean a pensé que je devais faire votre connaissance parce que vous êtes la personne la plus importante du village.

Un rire fusa des lèvres parcheminées.

— C'est ce qu'il a dit ? Il est vrai que certains m'aiment bien, mais d'autres ont peur de moi...

— Je n'ai pas peur de vous.

Jean ouvrit la main de la vieille pour lui donner une pièce d'argent.

— Prédisez à la jeune dame son avenir, grand-mère. Elle est très jolie. Vous trouverez donc bien quelque chose de chouette à lui raconter.

Adressant un large sourire à Arlette, il quitta la chaumière et referma la porte sur lui. Quand il fut parti, un silence curieux s'abattit, comme si la simple présence de la vieille femme avait transporté Arlette dans un autre univers.

Arlette s'assit et respecta ce silence.

— Vous êtes étrangère, dit enfin la sorcière, et vous cachez quelque chose à votre sujet.

Nerveuse, la jeune fille jeta un regard furtif par-dessus son épaule pour s'assurer que le valet n'avait pas entendu cette remarque. La porte, toutefois, était bien fermée.

— Vous êtes intriguée, inquiète, effrayée, poursuivit la sorcière. Il y a du danger, un grand danger. Je vois du sang.

Arlette retint sa respiration mais n'osa pas parler.

Après quelques minutes, la vieille femme reprit :

— Attention, soyez prête et protégez-vous, car quand le danger surviendra, vous ne pourrez compter que sur vous. N'oubliez pas.

La voix de la sorcière mourut dans un soupir. Apparemment elle n'avait plus rien à dire.

— Je n'oublierai pas vos conseils, dit Arlette, mais vous m'avez brossé un tableau plutôt noir.

— Dans la vie il y a les gagners et les perdants, ajouta la sorcière. Vous faites partie des gagners.

— Je vous remercie. Cependant, j'ignore quelle course je dois gagner.

Un rire sardonique accueillit ces paroles.

— La course à la vie, ma chère, nous y prenons tous part.

— Et d'après vous, je gagnerai ?

— Vous vaincrez.

Alors, signifiant par là que l'entretien était réellement clos, elle se renfonça dans son fauteuil et ferma les yeux. Arlette l'observa un moment, désolée de ne pouvoir en apprendre davantage maintenant que sa curiosité était éveillée. Oserait-elle parler au duc d'un éventuel danger qui la guettait ? C'était impossible, elle le savait.

— Merci, madame, dit-elle en se levant.

La vieille sorcière demeura muette. Sans un mot de plus, la jeune fille sortit. Jean l'attendait, adossé à un arbre.

— Eh bien ? s'enquit-il en l'apercevant. Que vous a-t-elle prédit ?

— Un avenir plutôt sombre. Un danger me menace mais il paraît que je vaincrai.

— Je suis sûr que c'est vrai. Vous allez nous redonner goût à la vie au château. Il suffit de vous regarder !

Arlette répondit d'un rire léger. Il lui semblait que c'était une erreur de se montrer familière avec Jean qui, elle en était persuadée, devait être au village un véritable don Juan.

— Merci beaucoup de votre gentillesse, Jean, dit-elle en lui tendant la main. Je vous rendrai l'argent que vous m'avez prêté la prochaine fois que vous viendrez à la salle d'étude.

— Oh, ne vous inquiétez pas pour ça !

Comprenant qu'elle ne souhaitait pas qu'il la raccompagnât plus loin, il toucha sa casquette du doigt en guise de salut et s'éloigna dans la rue étroite tandis qu'elle reprenait le chemin du château. Elle venait à peine d'entrer dans le hall et s'apprêtait à regagner la salle d'étude, quand le comte Jacques surgit.

— Mademoiselle Turner, j'ai à vous parler, dit-il.

— Je vais à la salle d'étude.

— Fort bien, je vous suis.

Comment l'en empêcher ? En silence, ils traversèrent le vestibule qui menait à la tour. Arlette espérait que Pauline aurait fini sa sieste et l'attendrait. Malheureusement la pièce était vide. Arlette ôta son chapeau et se mit à ranger des livres qui encombraient la table de travail. Le comte referma la porte et, du seuil, la regarda un instant.

— Avez-vous considéré mon offre ?

— Je vous ai déjà répondu, fit-elle avec froideur. Je n'ai pas changé d'avis. C'est toujours non.

— Une femme change toujours d'avis !

— Certaines peut-être, mais moi, non. En toute franchise, monsieur, votre proposition est une véritable insulte à ma personne, et je vous prie de ne plus la mentionner.

— Comment pouvez-vous être aussi sotte ? Vous savez fort bien que la vie parisienne vous divertirait. Vous adoreriez toutes les nouveautés que je vous montrerais. Je vous initierais également aux plaisirs de l'amour.

Il eut une intonation particulière pour prononcer ces derniers mots. Arlette comprit que la situation devenait dangereuse.

— C'est l'heure de la leçon de Pauline, dit-elle avec précipitation. Si vous n'avez rien de plus sensé à me dire, je dois vous demander de me laisser.

Un rire satisfait s'échappa des lèvres du comte. Il fit un pas en avant et, d'un geste brusque, l'enlaça. Elle n'eut pas le temps de réagir ni de comprendre ce qui se passait. Cette brutalité lui arracha un cri de protestation. Elle se débattit pour se dégager de cette étreinte odieuse. Malgré ses efforts, elle était obligée de se rendre à l'évidence : il était le plus fort et s'apprêtait à l'embrasser.

— Je vous veux, dit-il. Peu m'importe le sentiment que je vous inspire ! Je vous veux !

À son ton de voix, il était clair qu'il ne plaisantait pas et que rien ne l'empêcherait de mettre sa menace à exécution. Dans ses yeux brillait une lueur de convoitise qui ne laissait planer aucun doute sur ses intentions.

— Lâchez-moi ! cria-t-elle en tentant de repousser des deux mains ce torse qui l'écrasait.

Elle luttait en vain car déjà il effleurait de ses lèvres la bouche de la jeune fille. Dans un sursaut désespéré, elle tourna violemment la tête d'un côté, puis de l'autre. Les lèvres tièdes et possessives heurtèrent sa joue, lui arrachant un second cri, aveu de son impuissance.

Soudain la porte s'ouvrit et Pauline entra en courant. Le comte relâcha Arlette.

— Je suis en retard, mademoiselle, dit la petite fille. Je me suis endormie et ma bonne a oublié de me réveiller à l'heure.

Essoufflée, le cœur battant à grands coups dans sa poitrine, Arlette parvint à articuler :

— Ce n'est pas un bien grand retard. Comme il fait beau aujourd'hui, nous allons nous installer dans le jardin.

Elle était encore bouleversée par la violence dont le comte avait fait preuve à son égard, cependant Pauline parut ne s'apercevoir de rien. Remarquant la présence de son détestable cousin, elle le considéra avec gravité.

— Je ne veux pas de vous, cousin Jacques. Je ne veux pas que vous assistiez à mes leçons. Vous vous moqueriez de moi chaque fois que je me

trompe.

— Je ne me moque pas de Mlle Turner, fit-il, énigmatique.

Il ne quittait pas Arlette des yeux. Elle devinait que l'incident qui venait de se produire, au lieu de le décourager, l'avait au contraire diverti. Il ne doutait pas qu'elle finirait par capituler et se soumettre à sa volonté.

La présence goguenarde de cet individu lui devenant intolérable, elle saisit son chapeau qu'elle avait posé sur une chaise.

— Viens, Pauline, dit-elle, allons au jardin maintenant. Tu me réciteras le nom des fleurs et des oiseaux en anglais.

— Je me souviens de certains, mademoiselle.

Tout en bavardant, Pauline glissa docilement sa main dans celle de sa gouvernante, et sans adresser un seul coup d'œil au comte, elles quittèrent la salle d'étude.

Installée au soleil, tandis qu'elle expliquait à son élève différents mots de vocabulaire, Arlette sentit son agitation retomber. Pourtant, la vie au château lui semblait bien noire et inquiétante. N'était-ce pas là, soudainement concrétisé, le danger dont lui avait parlé la sorcière ? Comment empêcher qu'à l'avenir pareil incident ne se reproduise ? Comment convaincre le comte de la laisser tranquille ? Fallait-il en parler au duc ? Ne l'accuserait-il pas, vu la haine qu'il vouait à l'Angleterre et à ses habitants, d'être responsable de cette situation et d'avoir encouragé le comte à lui livrer une cour assidue ? Que faire ? Mon Dieu, que faire ?

Cette question ne cessait de la préoccuper alors qu'elle se promenait avec Pauline dans le magnifique jardin. Enfin, elles s'assirent sur un banc de pierre devant une statue. Regardant la silhouette massive du château se dessiner contre le bleu du ciel qu'aucun nuage ne venait ternir, Arlette songea qu'un site aussi enchanteur n'aurait dû inspirer que la joie et la paix. Comment vivre parmi tant de beauté et n'éprouver que de la haine au fond de son cœur ?

Elle était sans doute restée plusieurs minutes silencieuse car Pauline, ennuyée de sa compagnie taciturne, courut à la fontaine pour regarder nager les poissons rouges à travers les nénuphars blancs. Tout en observant l'enfant jouer autour du bassin de pierre au milieu duquel s'élevait un jet d'eau, il lui sembla, là encore, que c'était une image qu'elle n'oublierait jamais. La douceur de la lumière, le bruissement paisible de l'eau... Que de sérénité en ce monde quand on savait le regarder !

— A quoi pensez-vous, mademoiselle Turner ? dit soudain une voix tout près.

Surprise, elle tourna la tête. C'était le duc qui, de toute évidence, venait à peine de rentrer de sa promenade à cheval car il était encore en tenue d'équitation. Elle voulut se lever.

— Non, non, ne vous dérangez pas, fit-il, prenant place sur le banc de pierre.

— Puisque vous voilà de retour, monsieur, je dois aller chercher David.

— David s'entraîne au saut de haies. Il désirait se mesurer aux petits

obstacles installés dans ce que j'appelle pompeusement *mon manège*, répondit-il de son ton sec et coupant. Je l'ai laissé en compagnie de mon palefrenier-major, il n'a donc pas besoin de vous pour l'instant.

La présence du duc rendait Arlette nerveuse. Elle détourna la tête pour surveiller Pauline qui jouait près du bassin.

— Je serais curieux de connaître les pensées que vous inspire mon château, reprit-il après un silence.

Elle sourit.

— Juste avant que vous n'arriviez, monsieur, je songeais que c'est un endroit si merveilleux que ses habitants devraient se sentir emplis d'amour et ne nourrir ni haine ni méchanceté.

— L'amour est une chose qui préoccupe la plupart des femmes, commenta-t-il, sarcastique.

— Oh, je ne parle pas de cette sorte d'amour ! répliqua-t-elle. J'évoquais le sentiment que communique le spectacle de la beauté qui habite la nature; par exemple, la campagne qui nous environne, ou votre jardin, et qui devrait imprégner une demeure aussi ancienne et magnifiquement conservée que votre château.

— Je reconnais ma faute !

Arlette devina que sa remarque était empreinte de sarcasme.

— Peut-être allez-vous me juger bien impertinente, monsieur, mais votre cynisme constant est néfaste à l'éducation des enfants et à leur bien-être. En toute sincérité, je crains que Pauline et David ne grandissent en se faisant une idée trompeuse de la vie.

Elle avait eu enfin le courage de dire la vérité, de dire ce qu'elle avait sur le cœur ! Elle se tut, le rouge aux joues. Manque de tact ? Maladresse ? Peu important ! Peut-être que la franchise dont elle avait témoigné provoquerait une prise de conscience chez le duc. Peut-être comprendrait-il enfin qu'en présence des enfants il ne fallait pas faire étalage de ses sentiments. Peut-être s'efforcerait-il de se conduire avec un peu plus de bon sens à leur égard.

— J'ai l'impression, mademoiselle Turner, dit-il en la dévisageant avec une curiosité qui ne semblait pas feinte que, même pour une Anglaise, vous n'êtes pas une gouvernante comme les autres.

— Toutes les gouvernantes s'intéressent à leurs élèves. Leur rôle ne consiste pas tant à donner des leçons qu'à enseigner ce qu'est la vie.

— Et vous prétendez être compétente dans ce domaine ? questionna-t-il sans se départir de ce ton d'ironie qui accompagnait chacune de ses paroles.

— En vérité, mon expérience de la vie est fort limitée. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai des illusions et des idéaux que je ne souhaite nullement perdre au cours de mon séjour en France.

Cette réponse quelque peu énigmatique n'allait pas manquer de surprendre le duc.

— Je rends grâce à votre franchise, mademoiselle Turner. Je réfléchirai à votre suggestion.

Il se leva brusquement et s'éloigna.

Arlette se demanda s'il se sentait offensé. Peut-être avait-elle commis une grave erreur en usant de trop de liberté... Il était temps désormais de rentrer au château. Elle appela Pauline. Chemin faisant, la petite fille lui parla des fabuleux poissons rouges. Une fois dans le hall, elles empruntèrent l'escalier monumental. À l'étage le comte les attendait. N'ayant nulle envie de lui adresser la parole, Pauline courut dans le couloir jusqu'à l'escalier qui menait à la salle de classe. Arlette s'apprêtait à la suivre quand le comte la saisit par la taille.

— Que vous disait mon cousin ? interrogea-t-il d'un ton furieux.

La question décontenança Arlette.

— En quoi cela vous intéresse-t-il ?

— Je veux savoir.

La voix du comte vibrait de colère et une expression malveillante se peignit sur ses traits.

— Il est venu me prévenir que David s'entraînait au saut d'obstacles et par conséquent ne rentrait pas tout de suite au château.

— Est-ce tout ?

— Mais oui ! Et d'ailleurs, quelle importance ?

Elle parvint à se dégager et s'éloigna sous le regard menaçant du comte. Elle avait du mal à croire que cette attitude était dictée par la jalousie. Pourtant, son insistance était troublante. Il semblait bouleversé par le fait que le duc fût venu la retrouver dans le jardin. Cet individu était odieux. Parviendrait-elle à le convaincre de la laisser tranquille ?

Ce soir-là, à la surprise d'Arlette, le duc eut des invités. Parmi eux, le marquis et la marquise de Vasson qui demeuraient à une dizaine de kilomètres environ du château.

Femme d'une grande beauté, la marquise de Vasson venait à peine d'enterrer sa jeunesse et n'avait pas encore atteint la quarantaine. Au dîner, elle prit place à la droite du duc. Arlette éprouvait une réelle fascination à observer les convives et ne tarda pas à comprendre que le duc et la marquise avaient été intimes.

Il était évident que la marquise était toujours éprise de son ancien amant et cherchait par toutes sortes de coquetteries à capter son intérêt et peut-être même à raviver la flamme qui s'était éteinte. Arlette ignorait pourquoi elle devinait ces choses-là. Cependant, bien qu'elle se fût attendue à ce qu'une Française flirtât ouvertement avec un homme séduisant, elle devinait, avec une intuition singulière, dont elle n'avait encore jamais eu conscience, le jeu amoureux auquel se livrait la marquise.

Le duc répondait avec la sécheresse et l'ironie dont il était coutumier, et rien dans l'expression fermée de son visage ou dans son regard sardonique n'indiquait à Arlette que son attitude à l'égard de sa voisine de table, et par

conséquent, les sentiments qui l'inspiraient, étaient inhabituels. Arlette savait, néanmoins, qu'il avait été, jadis, détendu et heureux, et que le cynisme qu'il affichait n'était qu'une façade.

Le marquis de Vasson était un homme beaucoup plus âgé que son épouse. Il avait les cheveux blancs et semblait légèrement sourd. Il discourait sans cesse et de façon ennuyeuse sur des sujets dépourvus d'intérêt pour les invités.

Le comte Jacques était entouré de deux femmes d'âge mûr mais encore fort jolies, qui de toute évidence n'avaient qu'une ambition : le flatter et lui plaire. Leurs minauderies le lassaient cependant, Arlette s'en aperçut. Ses yeux se posaient sans cesse sur elle, assise à l'autre bout de la table avec les enfants.

Un autre invité se livrait au même manège. Il s'agissait de l'époux d'une des deux voisines du comte. C'était sans doute le type même du libertin prêt à poursuivre de ses assiduités la première jeune fille qu'il apercevait. Il lui avait d'ailleurs déjà adressé la parole avant le dîner, quand elle avait amené les enfants au salon pour qu'ils saluent les invités de leur oncle.

Selon la coutume française, David avait fait un baisemain aux dames et Pauline s'était inclinée en une petite révérence devant chacun. Arlette était restée en retrait, mimant la réserve qu'observait toujours sa propre gouvernante. À sa vive stupéfaction, le duc l'avait appelée et présentée à ses amis.

— Vous allez être étonnés d'apprendre que je loge sous mon toit une Anglaise. Lady Langley, la tante de David et de Pauline, tient à ce que les enfants apprennent cette langue. Vous comprendrez que ce n'est pas moi qui pouvais me charger de cette tâche !

Le petit groupe accueillit cette boutade avec un rire appréciateur et la marquise, posant la main sur le bras du duc, conclut d'une voix pleine de sous-entendus :

— Mon cher duc, pourquoi enseigneriez-vous un autre sujet que celui où vous excellez et où vous éclipez tout autre ?

— Vous me flattez, répliqua-t-il avec sécheresse.

Arlette n'avait pas commis l'erreur de s'habiller pour le dîner quand on lui avait appris que le duc recevait. Au contraire, elle avait revêtu la robe la plus austère de son armoire qui, d'ailleurs, lui seyait à la perfection, et avait lissé ses cheveux en arrière d'une façon qui lui semblait convenable pour une gouvernante. Toutefois, ils étaient si longs qu'elle n'avait pu les coiffer qu'en un chignon volumineux et des boucles souples retombaient sur son front.

« Personne ne fera attention à moi, songea-t-elle. Il suffit d'avoir l'air propre et net. »

Comme Jane l'avait pensé, la beauté d'Arlette transformait le moindre chiffon à son avantage. Ainsi la toilette la plus sévère se révélait un écran parfait pour sa silhouette pleine de grâce. Comment enlaidir son fin visage ovale, ses grands yeux ingénus ?

— Êtes-vous sévère avec vos élèves ? lui susurra le vieux beau à voix basse.

— Je m'efforce de l'être, répondit-elle.

— Pourtant vos lèvres ne sont pas faites pour parler anglais à des enfants, mais pour embrasser !

À son grand déplaisir, elle sentit le rouge lui monter aux joues. Embarrassée, elle détourna la tête pour regarder Pauline. Tout au long du repas, elle eut conscience du regard insistant du libertin assis à l'autre bout de la table.

En fait, quelle que fût la direction de son regard, elle rencontrait soit celui de cet homme, soit celui du comte. Le dîner terminé, elle alla coucher Pauline et fut donc soulagée de quitter la pièce. David eut la permission de s'attarder avec les invités au salon. Au moment où Arlette songeait à se retirer dans sa chambre, le petit garçon entra dans la salle d'étude. Un sourire amusé lui éclairait le visage.

— Ils ont parlé de vous après votre départ, mademoiselle.

— Qu'ont-ils dit ?

— Ils sont tous tombés d'accord pour dire que vous étiez trop jeune et trop jolie pour être une bonne gouvernante. La marquise a proposé à oncle Étienne de vous trouver une remplaçante.

— Et qu'a répondu ton oncle ?

— J'ai parlé le premier. J'ai répliqué à la marquise que vous étiez un excellent professeur, que j'avais beaucoup appris avec vous et que je ne désirais pas que l'on vous remplace.

Arlette fut touchée par ce témoignage d'amitié.

— C'est très gentil à toi, David.

— Tout le monde a éclaté de rire et s'est moqué de moi, continua le petit garçon non sans ressentiment. Le gros homme au visage cramoisi m'a dit : « Tu as raison, mon garçon, garde-la tant que tu le peux. »

— Je te remercie, David. Il est tard maintenant, il faut aller te coucher, sinon demain nous manquerons de temps pour notre leçon.

— J'ai fait des progrès en anglais, n'est-ce pas, mademoiselle ? s'enquit-il non sans anxiété.

— Tu as travaillé avec beaucoup d'application et je suis fière de toi. Tu as appris très vite et il aurait été difficile de faire mieux, mais bien sûr, il y a encore beaucoup d'efforts à fournir.

— Je sais. Le soir, avant de m'endormir, je me parle en anglais et j'essaie de penser en anglais aussi.

— C'est une excellente idée.

Pour la première fois, depuis son arrivée au château, elle se pencha sur lui et l'embrassa. La réaction de l'enfant la surprit car il lui passa les bras autour du cou et la serra.

— Je vous aime bien, mademoiselle. C'est bon de vous avoir ici.

Elle eut le sentiment que sa mère lui manquait et elle l'étreignit de

nouveau.

— Bonne nuit, David. Dors bien et fais de beaux rêves.

— Vous aussi, au cas où les fantômes qui hantent le château viendraient vous déranger.

— Je crois qu'ils vont continuer à me laisser tranquille, dit-elle en souriant.

Elle monta se coucher. Dans sa chambre la bonne avait allumé la lampe à huile posée sur la table de chevet et une faible lueur éclairait la pièce. Elle alla d'abord augmenter la flamme, puis retourna verrouiller la porte. Elle eut la surprise alors de découvrir que la clé avait disparu. Voilà qui était étrange car depuis son arrivée au château, se souvenant du conseil de Jane, elle s'était enfermée à clé tous les soirs. La clé était sans doute tombée par terre. Elle se baissa mais ne la trouva pas.

Alors, une sourde angoisse la gagna. Et si, après les avances ignominieuses qu'il lui avait faites, le comte avait l'intention de s'introduire dans sa chambre pendant la nuit ? Était-il vil au point de commettre un acte aussi ignoble ? Il lui inspirait une telle méfiance, un tel dégoût... N'avait-il pas tenté de l'embrasser ? Sa brutalité l'avait terrorisée. Et ce ton violent, inquisiteur quand il avait cherché à savoir ce que le duc lui avait dit dans le jardin, cela ne traduisait-il pas de la jalousie ?

S'il pénétrait dans sa chambre en pleine nuit, personne ne l'entendrait appeler au secours, en dehors des enfants qui dormaient sans doute d'un sommeil profond...

Elle se sentit soudain sans défense, impuissante face aux menaces du comte. Jane avait eu raison de la mettre en garde contre les Français. Bien sûr, il semblait inconcevable que le comte se comportât d'une manière aussi déshonorante. S'introduire, la nuit, chez la gouvernante engagée par son cousin !

Pourtant, la clé avait bel et bien disparu, et le comte l'avait volée. C'était l'explication plausible qui s'imposait à son esprit.

« Que faire ? Que dois-je faire ? » se demanda-t-elle.

Vers qui se tourner ? À qui s'adresser ? Seul le duc aurait pu réellement l'aider, mais mieux valait ne pas y songer. L'intendante ? Il était sans doute possible de demander à changer de chambre, mais tout le monde serait au courant et les mauvaises langues iraient bon train. Dans ses critiques, le personnel n'épargnait aucun habitant du château. Si l'on apprenait que la clé de sa chambre avait disparu, cela ferait jaser, les soupçons seraient éveillés et la rumeur se répandrait comme une traînée de poudre, de pièce en pièce, d'étage en étage, jusqu'à l'appartement de la redoutable duchesse.

Que faire ? Le comte représentait une menace qui dépassait de loin celle des malheureux fantômes du château !

Soudain, elle eut une idée.

Lors de sa première visite du château, David lui avait montré la salle des armes où les canons, les arcs, les flèches, les vieux mousquets utilisés par l'armée privée des ducs de Sauterre étaient exposés. Or, il y avait aussi, dans la vaste salle située au rez-de-chaussée de l'une des quatre tours, une vitrine où étaient présentées des armes plus petites, des armes de poche.

— Certaines ont été offertes aux différents ducs de Sauterre par des rois, des princes, des sultans et des cheiks, avait expliqué David avec fierté.

Désireux de tout montrer à sa gouvernante, il l'avait rapidement entraînée à travers la salle. Elle n'avait donc eu le temps de ne jeter qu'un bref coup d'œil au contenu de la vitrine. Un petit revolver à la crosse incrustée de pierreries avait attiré son regard.

— Qu'est-ce que c'est ? avait-elle interrogé en indiquant du doigt l'arme aux bijoux étincelants.

David qui venait de s'éloigner n'avait pas entendu sa question, mais elle avait lu sur une carte posée à côté qu'il s'agissait d'un cadeau du tsar de Russie.

Un revolver ! Voilà ce qu'il lui fallait. Dans l'immédiat c'était là le seul recours qu'elle pouvait espérer pour se protéger des intentions malveillantes du comte. Elle sortit et descendit aussi vite que possible l'étroit escalier en colimaçon.

Il ne lui fut pas facile de repérer son chemin jusqu'à la salle des armes qui se situait à l'autre extrémité du château, dans la partie la plus ancienne qui, à l'inverse des autres appartements, n'était pas éclairée au gaz mais aux lampes à huile et aux bougies. Après un long et lugubre vestibule où brûlaient de grosses bougies fichées dans de lourdes appliques de bronze, elle se retrouva dans l'obscurité la plus complète. Elle prit donc une chandelle et continua ainsi son chemin jusqu'à la salle des armes.

Par chance, la pièce n'était pas fermée à clé. En entrant, elle sentit le froid humide des vieux murs de pierre nue. Les enfants auraient jugé cette promenade sinistre ! Se souvenant de l'endroit où se situait la vitrine, elle s'y dirigea. Le meuble n'était pas verrouillé non plus. Elle en souleva le couvercle et, parmi la collection d'épées, de dagues et de pistolets, repéra sans difficulté le revolver de poche. Les améthystes entourées de minuscules diamants dont

la crosse était incrustée étincelaient à la lumière vacillante de la chandelle. Elle s'en empara.

Elle avait souvent tiré avec le fusil de chasse de son père et avec son vieux revolver qui était démodé. Il l'avait également autorisée à essayer les pistolets de duel de son arrière-grand-père qui avait eu la réputation d'être un véritable dandy et avait honoré un nombre astronomique de duels du temps où George IV était encore prince de Galles.

Malgré sa décoration précieuse, l'arme lui parut efficace. Elle aperçut avec soulagement un petit tas de cartouches qui avaient été plongées dans de l'or fin. Elle s'en saisit et, le revolver dans une main, la bougie dans l'autre, s'en alla. Ayant regagné le vestibule éclairé, elle reposa la bougie dans son applique.

Soudain, un bruit de voix la fit sursauter. On venait dans sa direction. Prestement elle se dissimula dans le renfoncement obscur d'une porte. Les invités quittaient le salon où ils s'étaient retirés après le dîner. Pourquoi ? Comme les voix se rapprochaient, elle reconnut celle du duc et de la marquise. Elle se pressa contre la porte, puis, de crainte d'être découverte, tourna la poignée et se glissa dans la pièce, laissant la porte légèrement entrouverte. Par l'entrebâillement, elle vit passer le duc et, appuyée avec nonchalance à son bras, la marquise.

— Vous m'avez manqué, Etienne, fit celle-ci d'un ton plaintif. Pourquoi disparaître sans un mot ? C'est cruel, bien trop cruel de votre part. Vous savez que je ne peux vivre sans vous !

— Notre conduite faisait jaser, Justine, répondit-il en dissimulant mal son agacement. Il ne faut pas que votre époux apprenne notre liaison.

— Peut-être avez-vous raison, mais je vous aime, dit-elle d'une voix éplorée où perçait toute la douleur de sa situation.

Ils étaient trop loin pour que leur conversation parvienne aux oreilles d'Arlette. Sans doute allaient-ils voir la volière qu'elle-même avait dépassée sans s'en apercevoir, et où se trouvait un nombre impressionnant d'oiseaux rares qui émerveillaient Pauline. La marquise avait dû saisir ce prétexte afin de se retrouver seule en compagnie de son hôte.

Pour une raison inexplicable, Arlette éprouva un pincement au cœur en voyant le duc accorder son attention à la ravissante jeune femme. Quand ils eurent disparu, elle quitta sa cachette et regagna sa chambre avec un soupir d'aise.

Sauvée, elle était sauvée ! Rien que le contact de l'objet dans sa main la rassurait. En cas d'alerte, elle pouvait se défendre. Grâce à la présence de l'arme, elle se sentit plus à même de réfléchir. Après tout, il n'y avait aucune raison de céder à l'affolement. Il suffisait de charger l'arme, ce qu'elle fit, et le tour était joué. En logeant les cartouches dans le barillet, elle remarqua leur petite taille. Il était probablement impossible de tuer un homme avec ce type de munition, à moins de l'atteindre à un endroit particulièrement vulnérable. Si une balle de ce calibre transperçait un bras ou une jambe, ce serait

simplement douloureux.

« Bien, me voilà en sécurité », se dit-elle en posant l'arme sur sa coiffeuse.

Désormais, il ne lui restait plus qu'à se barricader dans sa chambre. Elle plaça une chaise à dossier haut sous la poignée de la porte de façon à la bloquer. Cependant, avec un peu de force, cette ruse pouvait aisément être déjouée. Elle poussa alors la commode, exercice qui la mit en nage car le meuble était lourd.

« Voilà qui empêchera certainement le comte de s'introduire dans ma chambre », songea-t-elle avec satisfaction avant de se déshabiller et de se coucher sans oublier de glisser le revolver sous son oreiller.

— La sorcière a raison, dit-elle à voix haute, fière de ses initiatives. Je vaincrai.

Il lui revint à l'esprit que la vieille femme avait parlé de sang. Un frisson d'effroi la parcourut.

« Si je le menace de mon arme, le comte me laissera tranquille, se dit-elle. Il ne commettra pas la folie de se faire tirer dessus. »

Malgré son inquiétude, elle ne tarda pas à s'endormir. Ces dernières péripéties avaient accru la fatigue d'une journée riche en événements. Son entretien avec la sorcière méritait réflexion, de même que l'odieux comportement du comte et que la conversation mi-sarcastique, mi-énigmatique du duc.

En outre, il avait fait une chaleur torride à laquelle elle ne s'était pas encore habituée.

Quand Arlette s'éveilla le lendemain matin, le soleil éclatant se devinait derrière les rideaux des fenêtres. La matinée était radieuse. Elle s'assit dans son lit et, apercevant les meubles poussés contre la porte, se demanda si le comte avait voulu s'introduire dans sa chambre comme elle l'avait craint. Peut-être qu'en sentant la porte lui résister, il avait préféré renoncer à sa tentative de peur d'ameuter le personnel. Comment en être sûre ? N'avait-elle pas dormi d'une traite, sans être troublée par le plus léger bruit ? C'était là l'essentiel, d'ailleurs. Peu importait les intentions du comte tant qu'il ne pouvait les mettre à exécution.

Elle remit les meubles à leur place, puis s'habilla et descendit retrouver les enfants pour le petit déjeuner. En voyant le comte, comprendrait-elle s'il avait cherché à forcer sa porte ou non ?

Dans la salle à manger, autour de la grande table, il n'y avait ni comte, ni duc, ni invités. Cela la surprit. Les domestiques expliquèrent que le comte était parti tôt pour passer la journée avec des amis. Quant au duc, comme à son ordinaire, il montait à cheval.

La matinée s'écoula, paisible et sans problème. David prit d'abord sa leçon d'anglais, puis ils décidèrent de faire une promenade à cheval. Juchée sur un superbe étalon, l'un des plus beaux qu'elle eût jamais vus, Arlette était ravie. Une véritable ivresse s'était emparée de son être et il lui semblait que ce bonheur présent justifiait toutes les vicissitudes rencontrées depuis son arrivée

au château. Même la présence odieuse du comte avait cessé de la perturber. Quelle chance inespérée de galoper dans le domaine enchanteur du duc de Sauterre !

Ils venaient de traverser le parc et elle songeait qu'il était temps de regagner le château pour le déjeuner, lorsqu'elle aperçut la silhouette élégante du duc. Il menait son cheval au trot et s'avavançait dans leur direction.

— Oh ! voilà oncle Etienne, fit David d'une voix où perçait une vive déception. Que va-t-il encore nous reprocher ?

— Pourquoi ne serait-il pas content de nous, au contraire ? répondit Arlette. Tu sais, David, qu'il est très aimable avec moi. Il a fort bien accepté le fait que tu aies une gouvernante anglaise !

— C'est vrai. Je pensais qu'il serait plus désagréable.

— Sois gentil avec lui, souffla-t-elle au moment où le duc arrivait à leur hauteur.

— Bonjour, oncle Étienne, dit David tandis que celui-ci soulevait son chapeau pour saluer la jeune fille. Puis-je vous montrer les progrès que j'ai faits sur Le Roi ? C'est le plus gros cheval que j'aie jamais monté.

— Volontiers, cela m'intéresse.

David se dirigea vers la longue piste de courses d'où venait le duc. Il cravacha sa monture qui s'élança aussitôt. Le duc suivit l'enfant du regard, un sourire aux lèvres.

— Nous ferions peut-être mieux de le rejoindre, mademoiselle Turner, dit-il enfin. Avez-vous fait une bonne promenade ?

— Merveilleuse ! Je n'ai jamais imaginé pouvoir un jour monter un cheval aussi beau !

— Dois-je comprendre que vous galopez dans vos rêves également ?

— Si je peux me procurer un étalon splendide comme celui-ci, bien sûr !

Sa boutade parut amuser le duc qui garda le silence toutefois car ils avaient accéléré l'allure en approchant de la fin de la piste où les attendait David.

— Vous montez bien, observa-t-il.

— Mon père tenait à ce que je sois bonne cavalière.

— Il a dû être satisfait de son élève.

Le duc ténébreux s'enhardissait-il à lui adresser des compliments ? Elle posa son regard gai et rieur sur ce singulier compagnon.

— Avant que vous ne nous rejoigniez, je me disais que galoper à cheval par une matinée radieuse consolait des problèmes de la vie.

— Avez-vous beaucoup de problèmes ? s'enquit-il.

Songeant à l'ignoble conduite du comte, elle détourna la tête.

— Quelques-uns.

— Je pourrais peut-être vous aider à les résoudre.

Cette réponse inattendue décontenança la jeune fille. Stupéfaite, elle le dévisagea un instant avant d'ajouter :

— Non, non, bien sûr que non. Je dois apprendre à veiller sur moi. C'est

d'ailleurs le conseil de la sorcière.

— Quelle sorcière ? releva-t-il. Parlez-vous de la vieille radoteuse du village ? Vous êtes donc allée la voir ?

Une vive irritation perçait dans ses paroles. Arlette regretta aussitôt cette confiance involontaire. Heureusement elle n'eut pas à se justifier car ils venaient de rejoindre David. La conversation s'interrompit donc de façon abrupte.

— J'ai fait des progrès, oncle Étienne, n'est-ce pas ? s'écria le petit garçon.

— Énormément, répondit son oncle. Si ta mère était encore parmi nous, elle serait très fière de toi.

Là-dessus, il s'éloigna sous le regard médusé de l'enfant et d'Arlette.

— Avez-vous entendu, mademoiselle ? dit David après un long silence. Il m'a fait un compliment. C'est la première fois que cela se produit !

6

Au déjeuner, seul le duc apparut. Arlette se réjouit une fois de plus de l'absence du comte. Le duc, qui semblait d'excellente humeur, rapporta des histoires passionnantes sur le château, et la conversation se déroula de façon si gaie et amicale qu'elle eut l'impression que, du moins pendant un moment, il avait cessé de la haïr. Il bavarda également avec les enfants et s'abstint de tout persiflage ou remarque méprisante vis-à-vis de leur apprentissage de l'anglais.

— Quel est votre programme pour l'après-midi ? s'enquit-il à la fin du repas.

Arlette hésita quelques secondes.

— J'espérais refaire une promenade à cheval avec David, monsieur. Il fait tellement beau aujourd'hui... Mais bien sûr, si vous y voyez un inconvénient, nous nous tournerons vers une autre occupation.

— Au contraire, cela me paraît une idée excellente. À condition que vous ne quittiez pas la fraîcheur des sous-bois. Vous n'avez pas vu les sites les plus intéressants du domaine, n'est-ce pas ? Je vais vous accompagner.

Surprise, Arlette accepta néanmoins cette offre avec reconnaissance. Il les entraîna donc dans une direction différente de celle qu'ils avaient prise auparavant. Les trois cavaliers débouchèrent dans une clairière entourée d'arbres majestueux et extrêmement anciens. C'était fascinant. Le duc indiqua aussi les diverses espèces d'oiseaux qui y nichaient.

David, qui sentait son oncle détendu et jovial, lui posait mille questions

sans montrer les habituels signes de crainte et de réticence que la présence de son oncle d'ordinaire provoquait en lui.

À un détour du chemin, se trouvait une chapelle fort ancienne construite à la même époque que la première partie du château, et qui aujourd'hui n'était plus utilisée. La petite troupe mit pied à terre pour la visiter.

À l'intérieur de la bâtisse désaffectée, Arlette éprouva la même impression de paix et de sérénité que dans l'église située aux portes du château. Tout le mobilier avait disparu. Il ne restait que la pierre nue des murs. Les oiseaux avaient construit leurs nids dans les chevrons et des lézards couraient sur les dalles fatiguées. Un refuge rêvé pour les animaux de la forêt qui cherchaient à échapper aux chasseurs ou aux autres prédateurs.

— Enfant, je pensais que les bêtes blessées par les chasseurs se cachaient ici, dit le duc, et que l'âme des prêtres qui jadis officiaient dans ce sanctuaire veillait sur eux. N'est-ce pas la pensée qui vous est venue à l'esprit, mademoiselle Turner ?

— Comment avez-vous deviné ?

Il eut un sourire énigmatique.

— Votre regard est très parlant.

Cette réflexion l'intimida, et quand ils reprirent leur promenade, elle laissa David bavarder avec son oncle, ne participant à la conversation que de loin en loin, et quand on lui demandait son avis. Un vif sentiment de soulagement l'étreignait au cœur de voir que l'hostilité témoignée par le duc au cours de leurs premiers entretiens, sous prétexte qu'elle était de nationalité anglaise, commençait à s'atténuer, voire à se dissiper. Désormais, il semblait permis d'espérer, pour le bien des enfants, que l'atmosphère au château retrouvât un peu de gaieté.

« Il possède une forte personnalité, songea-t-elle. Il devrait utiliser cette qualité afin d'entraîner ceux qui l'entourent dans le droit chemin et de les animer des meilleures intentions au lieu de leur causer de la terreur. »

Comme il répondait aux questions de David de sa voix grave et profonde, elle se dit :

« Il est né pour guider les hommes. »

Et une petite voix intérieure qu'elle ne put contrôler ajouta :

« Il est né pour inspirer l'amour... »

De retour au château, le valet de pied posté dans le hall d'entrée apprit à Arlette que la duchesse réclamait sa visite. La jeune fille savait que, au cours de ces deux derniers jours, la vieille dame, fatiguée, n'avait voulu voir personne. Elle monta troquer sa tenue d'équitation contre une robe particulièrement stricte et sans fioritures, puis emboîta le pas au laquais qui l'attendait.

Affublée d'un collier de rubis, d'énormes boucles d'oreilles, de plusieurs bracelets et de bagues assorties, la vieille dame semblait une créature issue d'un conte fantastique. Arlette s'approcha de son chevet sous le regard aigu, attentif et curieux qui l'avait jaugée lors de leur premier entretien.

— Venez me raconter ce que vous avez fait ces derniers temps, jeune femme, dit-elle. Il paraît que Jacques vous poursuit de ses assiduités et que vous avez monté à cheval en compagnie de mon petit-fils.

Arlette ne put retenir un rire léger.

— Pourquoi riez-vous ? releva la duchesse.

— Parce que, madame, bien que vous gardiez la chambre, rien ne vous échappe.

— Comment passer le temps si ce n'est en observant les caprices et les particularités de chacun ? répliqua-t-elle de ce ton mi-acariâtre, mi-moqueur qui la rendait en définitive presque sympathique.

La jeune fille demeura silencieuse.

— Que vous a dit Jacques ? reprit la duchesse. Il paraît qu'il cherche à vous séduire. Bizarre ! Il n'est pas dans ses habitudes de s'intéresser aux gouvernantes. L'encouragez-vous ?

— Je vous assure que non, madame, répondit Arlette avec froideur. J'ai même prié M. le comte de cesser de m'importuner. J'espère qu'il le fera.

— Vos ambitions vous poussent à viser plus haut ?

— Mon ambition consiste à veiller à ce que David acquière une parfaite connaissance de l'anglais en vue de son entrée à Eton. Il a d'ailleurs accompli des progrès importants. Il a le goût de l'étude, il apprend donc avec facilité.

— Vous vous jugez bon professeur, n'est-ce pas ?

— J'espère l'être.

La duchesse la regarda avec insistance comme si elle cherchait à pénétrer au plus profond de son âme, au-delà des apparences.

— Parlez-moi de vous, mademoiselle, dit-elle enfin après un long silence. Vous éveillez ma curiosité.

— Je ne suis qu'une modeste gouvernante dont la vie vous paraîtrait ennuyeuse, madame. Voulez-vous bien m'excuser maintenant ? J'aimerais aller retrouver Pauline qui risque de se sentir abandonnée car je me suis occupée exclusivement de David aujourd'hui.

— Vous saisissez le moindre prétexte pour échapper à mes questions, commenta la vieille dame, comme se parlant à elle-même. Bah, peu importe ! On ne garde jamais longtemps un secret. Tôt ou tard, la vérité éclate.

— C'est ce que l'on m'a toujours appris. Mais si l'on n'a rien à se reprocher, pourquoi s'en inquiéter ?

Elle fit une révérence et se dirigea vers la porte sans attendre qu'on la congédiât. Arrivée sur le seuil, elle se dit que la duchesse risquait de la rappeler. Il n'en fut rien et, soulagée de s'être si rapidement sortie d'affaire, elle se retrouva dans le vestibule. La femme de chambre de la duchesse l'attendait.

— Il ne faut pas prendre les réflexions un peu vives de Madame au pied de la lettre, dit-elle sur un ton d'excuse. Elle s'emporte aisément, mais elle est très âgée, malade la plupart du temps, et reproche à son entourage de la tenir à l'écart.

— Je comprends, dit Arlette gentiment.

— En outre, ce que lui rapporte M. le comte au sujet de M. le duc la tracasse.

Arlette devina aussitôt à quel type de compte rendu se livrait le comte Jacques. Décidément son ignominie ne connaissait pas de borne !

— Vous devriez convaincre Mme la duchesse de ne pas ajouter foi à tous les propos de M. le comte. À mon avis, c'est un faiseur d'embarras qui ferait mieux de laisser les bonnes gens en paix !

Elle eut l'impression de manquer de tact en exprimant le fond de sa pensée. Cependant, la duplicité du comte était insupportable. Quel toupet de rapporter à la duchesse des histoires mensongères au sujet de son petit-fils et d'elle tout en cherchant à blanchir son propre comportement !

— Si seulement il s'en allait, murmura-t-elle en regagnant la salle d'étude. L'ambiance est plus agréable sans lui.

Elle donna une courte leçon à Pauline à partir des livres illustrés empruntés à la bibliothèque tandis que David traduisait deux pages d'un manuel d'histoire.

— Vous n'avez toujours pas visité les cachots, mademoiselle, dit le petit garçon, son exercice terminé.

— Après toutes les horribles histoires que tu m'as racontées, je n'en ai pas la moindre envie.

— Je vous accompagnerai. Je suis étonné que vous n'ayez pas entendu les gémissements et les cris des prisonniers.

— Parles-tu des cachots qui se situent sous cette tour-ci ?

— De tous les cachots. Il y en a un qui est dissimulé par une trappe dans le sol. On fait basculer le vantail de la trappe et un trou béant apparaît.

— Je sais qu'il existe des oubliettes de ce genre. C'est cruel.

— Au XVII^e siècle, un duc de Sauterre avait mis au point un système bien plus cruel encore, déclara David avec fierté, comme s'il s'agissait d'un acte de bravoure dont on puisse s'enorgueillir. On actionnait un levier, l'ennemi tombait dans une cage fixée dans le lit de la rivière souterraine et se noyait.

Arlette s'insurgea. À son sens, c'était commettre un meurtre. Cela allait à rencontre des règles de morale qui établissaient que l'on échangeait les prisonniers ou qu'on les relâchait, une fois la guerre terminée.

À l'évocation de ces trappes et de ces oubliettes, un frisson glacé la parcourut.

— Ne parlons plus de ça, David. En toute franchise, cette partie-là du château ne m'intéresse pas.

— Les cachots sont au sous-sol, dit-il, aussi il n'y a aucune raison de se laisser impressionner, à moins d'entendre les fantômes des prisonniers morts dans d'atroces souffrances. Les domestiques en ont peur.

— Depuis le début de mon séjour ici, je n'ai vu aucun fantôme. Ces histoires traduisent la superstition la plus sotte. Pourquoi ne pas aller à la volière donner à manger aux oiseaux ?

Cette proposition fut accueillie par des cris de joie. Les enfants se précipitèrent dans le vestibule où elle avait vu le duc et la marquise la veille au soir. Bien que cela ne la concernât pas, elle ne pouvait s'empêcher de penser aux bribes de conversation qu'elle avait surprises et au ton sur lequel la marquise avait avoué son amour à son compagnon.

Comment se comportait le duc quand il aimait ? Conservait-il le même air d'ennui et de dédain cynique qu'il affichait en permanence ?

« Pourquoi entretenir de telles pensées ? » se dit-elle.

Cependant, il était, à sa façon, si remarquable, si beau, si différent des autres hommes qu'elle avait vus jusqu'à présent, qu'il était impossible de le chasser de son esprit.

Les enfants couraient d'une cage à l'autre, donnant aux oiseaux les graines et les morceaux de fruit dont ils raffolaient.

— J'aimerais avoir un petit oiseau à moi, dit Pauline. Je le mettrais dans une cage dans la salle d'étude et je l'écouterai chanter.

— Il faudra demander la permission à ton oncle. Je ne vois pas pourquoi il te la refuserait.

— Je suis sûre qu'oncle Étienne dira non, dit Pauline d'un ton plaintif.

— Il n'y a pas de mal à demander.

— Il a été très gentil avec moi aujourd'hui, intervint David.

— Qui a été gentil ? s'enquit une voix derrière eux.

Arlette se retourna et sentit son cœur se glacer. Le comte Jacques venait de faire irruption dans la pièce alors qu'elle avait espéré que son absence durerait plusieurs jours.

— Je parlais d'oncle Étienne, dit David d'un air contraint.

— Et pourquoi a-t-il été gentil avec toi ? reprit le comte.

— Il nous a accompagnés, Mademoiselle et moi, dans notre promenade à cheval, répondit le garçonnet, n'osant éluder la question. Il nous a emmenés voir la vieille chapelle dans le bois et c'était très intéressant.

Les derniers mots furent prononcés sur un ton de défi comme s'il craignait que le comte dénigrât ses propos. Le comte cependant n'émit aucun commentaire et posa un regard étrange sur Arlette.

— Ainsi mon honorable cousin a fait preuve de courtoisie et a daigné tenir compagnie à une Anglaise ? dit-il enfin.

Arlette s'était fait la même réflexion, mais il lui parut inadmissible que le comte prît la liberté de souligner et de railler l'apparente incohérence de son parent. Sans doute ne se priverait-il pas de rapporter cet événement à la duchesse en veillant à ce que cette dernière se méprît sur les intentions de l'étrangère qui s'imposait chez son petit-fils.

— M. le duc a reconnu qu'il est essentiel que David prépare son entrée à Eton avec le plus grand sérieux, répliqua-t-elle froidement.

— Et quelle chance n'a-t-il pas d'avoir engagé une institutrice intelligente, jolie et séduisante !

Arlette eut un soupir intérieur.

En dépit de son interdiction, le comte persistait à lui adresser des compliments. Sans doute était-il convaincu de la faire changer d'avis et de la décider à le suivre à Paris. Bien sûr, ignorant sa véritable identité, il ne pouvait deviner combien ses avances déplacées étaient humiliantes, insultantes... S'il avait su la vérité, il ne lui aurait jamais proposé pareille offre, pour reprendre le terme qu'il se plaisait à employer, il n'aurait jamais tenté de corrompre par un ignoble marché une jeune fille respectable.

— Il est l'heure de retourner à la salle d'étude, dit-elle aux enfants.

— D'accord, dit David.

Arlette prit Pauline par la main. La petite fille quitta la volière à regret et répéta qu'elle aimerait avoir un oiseau. Le comte garda le silence et suivit des yeux le petit groupe.

« Si seulement je pouvais ne plus rencontrer cet odieux individu sur mon chemin ! » songea Arlette.

On eût dit que le regard dur et inquisiteur du comte cherchait à la lacérer. Elle se souvint alors du revolver rangé dans le tiroir fermé à clé de sa coiffeuse. Cette pensée la réconforta. L'essentiel était de pouvoir se défendre.

Au dîner, elle se retrouva en présence de l'inévitable comte et du duc qui se montra d'une humeur charmante. Elle parla avec ce dernier des tableaux que recelait le château et s'aperçut qu'il était surpris de ses connaissances dans le monde des arts. Quelque peu piquée, elle eut du mal à ne pas rétorquer que Weir House abritait une collection de portraits de famille réputée pour être l'une des plus belles de toute l'Angleterre.

Le duc fut intarissable, le comte étonnamment silencieux, et quand elle emmena Pauline se coucher, elle eut l'impression qu'il lui adressait un regard de reproche parce qu'elle l'ignorait délibérément. Ses yeux noirs lançaient des éclairs menaçants. Elle savait qu'une fois dans sa chambre elle pousserait la commode devant sa porte et dormirait avec le revolver de poche sous son oreiller.

La journée avait été bien remplie. Aussi, ne tarda-t-elle pas, à peine couchée, à s'endormir d'un sommeil profond.

Elle rêvait qu'un cheval gigantesque l'emportait au grand galop quand soudain elle se réveilla en sursaut. Ses pensées se tournèrent aussitôt vers le comte. Elle demeura immobile dans la nuit, l'oreille tendue. Le comte tentait-il de forcer sa porte ? Était-ce là le bruit qui l'avait troublée ?

Peut-être devrait-elle le lendemain matin réclamer à l'intendante une autre clé ou, ce qui serait tout aussi efficace, demander à ce qu'un verrou soit posé. Pourtant, mentionner la disparition de la clé comportait un risque : la nouvelle serait répétée dans tout le château et il était aisé de deviner la réaction de la duchesse. Non, elle se sentait incapable d'affronter ce genre de situation. Les domestiques chuchoteraient dans son dos et lui adresseraient des regards emplis de suspicion, estimant qu'elle était responsable de la disparition de la clé.

« Mieux vaut taire cet incident et continuer à pousser les meubles contre la

porte, songea-t-elle. Ce n'est pas une tâche aisée car la commode est lourde, mais je préfère me donner ce mal plutôt que d'être le sujet de commérages calomnieux. »

Elle prêta l'oreille. Un silence lourd et insistant régnait. Sans doute s'était-elle trompée. Se tournant dans son lit, elle s'efforça de se rendormir.

Soudain, un cri s'éleva, différent lui sembla-t-il du bruit qui l'avait réveillée et qu'elle guettait, un cri faible mais déchirant, évoquant un cri de douleur. S'agissait-il des fantômes dont David avait tant parlé, ces fameux fantômes qui étaient censés hanter ses nuits depuis son installation au château ?

L'idée la traversa, fugitive, et une peur incontrôlable, telle une main glacée lui broyant le cœur, l'étreignit. Le cri retentit une seconde fois. Elle ferma les paupières, comme si elle craignait de voir se matérialiser dans l'obscurité un spectre effroyable. Elle resta ainsi pendant plusieurs minutes, tremblante et honteuse de son manque de courage. Puis, son bon sens reprit le dessus. Quoi qu'en disaient les domestiques, les fantômes, si fantômes il y avait, ne poussaient pas de cri en général.

De nouveau le cri strident s'éleva. Cela rappelait le cri d'un petit animal. Comme il se répétait et s'intensifiait, elle songea qu'il provenait d'un lapin ou d'un chat pris dans un piège. C'était insupportable. Incapable de retrouver le sommeil, elle s'assit dans son lit et alluma la lampe à huile posée sur sa table de chevet.

Les gémissements venaient de dehors, et de la fenêtre ouest d'où l'on embrassait d'un seul coup d'œil le paysage régulier des champs qui se fondaient dans la lointaine lisière des bois sombres. De ce côté-ci du château, la rivière coulait au pied de la tour, et arbres et buissons en bordaient les rives avant de la laisser courir le long des prés. Enfin, n'y tenant plus, elle bondit hors de son lit et ouvrit la fenêtre en grand. En effet, les cris semblaient tout proches. L'animal blessé avait dû se faire prendre au piège juste au pied de la tour. Dans la nuit noire il était impossible de distinguer quoi que ce soit, mais c'était l'unique explication.

« Je pourrais essayer de le libérer », songea-t-elle, hésitante car l'idée de descendre au sous-sol la retenait.

Ne valait-il pas mieux attendre le matin ? À la lumière du jour, tout serait facilité. Pourtant, comment se rendormir avec ces cris aigus qui déchiraient le silence paisible de la nuit ? Comment se rendormir alors qu'un animal souffrait ?

Fallait-il alerter les domestiques ? Non. Ils ne se dérangeraient pas pour une bête, et la jugeraient ridicule de vouloir lui venir en aide.

« Sois raisonnable et tâche de te rendormir », décréta-t-elle tout en se sachant incapable de se reposer alors qu'un petit animal sans défense souffrait sous sa fenêtre.

Elle alluma donc les bougies du chandelier posé sur la coiffeuse, puis enfila son déshabillé de satin bleu que la bonne avait laissé sur le dossier

d'une chaise. En le boutonnant jusqu'au bas, elle remarqua les ravissantes poches rebrodées de dentelle dont il était pourvu.

Si elle parvenait à distinguer l'animal d'une fenêtre, elle lui tirerait dessus. Mieux valait tuer un animal blessé plutôt que de le laisser souffrir. C'était ce que son père lui avait toujours répété. Un lévrier, un renard ou un chien blessé par un piège, qu'il eût une patte cassée ou les chairs en lambeaux, n'avait aucun espoir d'en réchapper vivant. Il était donc préférable de hâter sa fin afin de lui éviter les pires souffrances.

Elle saisit donc le revolver caché sous son oreiller et le glissa dans sa poche de peignoir. Puis, après avoir dégagé la porte bloquée par la lourde commode, elle sortit, tenant la lampe à huile à la main. Il était préférable de se munir de la lampe car les courants d'air dans les couloirs du château risquaient d'éteindre la flamme des bougies.

À pas lents, elle descendit l'escalier en colimaçon. Dans le vestibule éclairé par les bougies fichées dans des appliques en argent, elle se dirigea sans peine jusqu'au rez-de-chaussée. Le château était désert. Elle emprunta ensuite un second escalier, plus étroit, qui menait au sous-sol et aux cachots.

— Que faites-vous ? Où allez-vous ? fit soudain une voix alors qu'elle venait de descendre quelques degrés à peine.

Elle sursauta. Un peu d'huile de la lampe éclaboussa le sol. Elle se retourna. Le duc la toisait du haut des marches. Déconcertée par ce nouveau coup de théâtre, elle demeura bouche bée, incapable d'articuler un son.

— Que faites-vous ici en pleine nuit ? Pourquoi allez-vous au sous-sol ?

Il était encore en habit de soirée. Remarquant ce détail, Arlette se rendit compte que, en revanche, elle était en peignoir de satin et que ses cheveux tombaient librement sur ses épaules. Ne Pavait-il pas déjà surprise dans cette tenue ? Le visage du duc n'exprimait pas la colère, mais plutôt l'étonnement et la suspicion. La soupçonnait-il d'aller à un rendez-vous galant ? De rejoindre le comte dans les oubliettes du château ?

Gênée, désireuse de lever l'ambiguïté sur son intention, elle répondit vivement :

— Il y a un animal blessé quelque part, monsieur. Il gémit de douleur et cela m'a réveillée.

— Un animal blessé ? répéta le duc.

— Oui, monsieur. Juste sous ma fenêtre, au bas de la tour.

— Et cela vous empêche de dormir ?

— Les cris m'ont réveillée et, comme je ne parvenais pas à retrouver le sommeil, j'ai décidé d'aller le délivrer.

Arlette eut l'impression que sa piteuse explication laissait le duc de glace.

— Fort bien, allons délivrer ce malheureux animal ensemble. Donnez-moi cette lampe, je vous prie.

Tenant la lampe bien haut afin d'éclairer le plus possible l'étroit chemin, il s'engagea dans l'escalier et Arlette lui emboîta le pas. Au bas de l'escalier le palier s'évasait et formait une salle circulaire aux dimensions de la tour. De

lourdes portes de fer — sans doute l'entrée des cachots — occupaient une partie du mur. Au vif soulagement d'Arlette, les gémissements qui l'avaient réveillée s'élevèrent soudain, quoique affaiblis. Voilà qui convaincrail le duc de sa bonne foi. Ce dernier se tenait d'ailleurs au centre de la pièce et attendait qu'elle le rejoignît. Il tourna alors la tête dans la direction des cris.

— Ça vient de là, dit-il en ouvrant une porte de fer.

Le bruit résonna alors, presque assourdissant, amplifié par l'écho que le mur de pierre renvoyait. Le cachot était petit et bas de plafond : un homme de taille moyenne pouvait tout juste s'y tenir debout. En haut du mur, il y avait une ouverture fermée par d'épais barreaux. Même en plein jour, le soupirail ne laissait probablement filtrer qu'une faible lumière.

Les cris déchirants provenaient bel et bien de ce cachot.

Levant la lampe haut pour inspecter le réduit, le duc entra. Arlette le suivit et distingua dans la pénombre, attaché à un barreau, un petit animal qui miaulait et se débattait. Elle fut incapable sur le moment de savoir de quel animal il s'agissait, mais quand le duc éclaira le soupirail, elle reconnut un chat au pelage noir et blanc. Il était à peine plus gros qu'un chaton, mais assez grand pour faire un vacarme pareil.

L'espace de quelques secondes, le duc parut surpris.

— Tenez la lampe, s'il vous plaît, pendant que je le libère, dit-il enfin.

— Ne risque-t-il pas de tomber à l'eau ?

— Je crois qu'une fois libre, il saura prendre soin de lui.

Arlette obéit. Le duc s'efforça de dénouer la ficelle avec laquelle on avait attaché la patte du chat à un barreau du soupirail. Il était impossible d'avoir fait passer le chat entre deux barreaux. Deux personnes avaient donc commis cet acte odieux. Arlette ne voyait pas le visage du duc car il lui tournait le dos, mais elle le devinait furieux.

« Qui s'est livré à cette mauvaise plaisanterie ? » pensa-t-elle.

Un long moment s'écoula avant qu'il ne parvienne à défaire les liens cruels qui retenaient la malheureuse bête. Enfin délivré, le chat poussa un dernier cri strident et disparut. Était-il tombé à l'eau ou s'était-il agrippé à l'étroite berge qui longeait le château ? Un profond silence s'abattit. Le duc regarda Arlette, le sourcil froncé, la mine courroucée.

— Qui est l'auteur de cette ignominie ? demanda-t-elle.

— C'est ce que j'aimerais savoir, dit-il, menaçant.

— Je peux satisfaire votre curiosité, fit une voix derrière eux.

Ils se retournèrent d'un même mouvement, et le duc saisit la lampe des mains d'Arlette, comme s'il voulait être le premier à identifier leur interlocuteur inattendu. Le comte Jacques se tenait sur le seuil du cachot.

— Tu sais qui a torturé ce pauvre animal ? interrogea-t-il d'un ton ulcéré.

— Bien sûr, puisque c'est moi ! répliqua le comte. J'ai lancé l'hameçon et ma foi, quelle surprise ! Mon appât s'est révélé excellent. Deux poissons au lieu d'un !

— J'ignore de quoi tu parles, dit le duc, mais tu vas pouvoir t'expliquer

lorsque nous aurons regagné mon appartement.

— C'est là que tu te méprends, très cher cousin. Il n'est pas question que tu sortes de ce cachot, et tu vas comprendre la portée de mes mots quand tu sauras que j'ai la main sur le levier de la trappe.

Le duc se raidit et Arlette eut l'impression que son cœur cessait de battre. Elle distingua alors, fidèle à la description que lui en avait faite David, contre la paroi de pierre une manette, et la main droite du comte qui la tenait. Il lui suffisait d'exercer une légère pression de la main pour que le sol cède sous eux et qu'ils tombent dans la cage au fond de la rivière.

En un éclair, elle entrevit l'atroce sort que leur réservait le comte. Ce n'était pas possible ! C'était un mauvais rêve ! N'allait-elle pas se réveiller de ce cauchemar ?

— Tu déraisonnes, Jacques, dit le duc avec un calme et une lenteur délibérés.

— Tu m'as parfaitement compris, mon cher cousin. Du moins, tu devrais avoir compris que je ne plaisante pas. Je n'ai pas l'intention d'assister sans broncher à l'amorce d'un doux hymen entre le duc de Sauterre et la jeune gouvernante anglaise qu'il abrite sous son toit.

— Vraiment, Jacques, je ne comprends pas un traître mot de ce que tu racontes ! Quittons ce cachot sinistre et humide et allons au salon où nous pourrions discuter sérieusement.

— J'ai attiré notre charmante institutrice ici parce que j'ai surpris les regards dont tu la couvais, expliqua le comte. Si je n'intervenais pas à temps, la situation devenait dangereuse pour moi. Plus d'espoir d'héritage ! Alors que si elle disparaissait sans laisser de traces, comme par enchantement, il serait aisé de faire peser les soupçons sur toi.

— Naturellement, tout le monde sera prêt à croire cette version des faits, grommela le duc.

Son cousin éclata de rire et Arlette perçut comme une note de folie dans cette brusque démonstration d'hilarité.

— Personne n'a jamais deviné, n'est-ce pas, mon pauvre Étienne, que c'est moi qui ai poussé ta femme du haut des remparts. Tu l'avais abandonnée en pleurs... Il a été facile, presque trop facile d'ailleurs, de faire en sorte qu'elle ne mette pas au monde le fils qui m'aurait déshérité.

À ces mots, Arlette sursauta, comprenant soudain à quel événement le comte faisait allusion.

— Comme tu dis, tu as été malin car les soupçons ne se sont jamais portés sur toi, remarqua le duc avec une soudaine lassitude dans la voix.

— J'ai veillé à ne rien laisser au hasard, se vanta son cousin.

— Je suppose que c'est donc toi qui as également tué Madeleine de Monsarrat, ajouta le duc.

— Quelle question ! répliqua le comte. Bien sûr. Un jeu d'enfant, d'ailleurs. Elle passait son temps à boire du café. Rien de plus facile par conséquent que de verser une trop forte dose de laudanum dans sa tasse.

Pauvre cousin Étienne, tu n'as vraiment pas eu de chance d'être accusé de ce crime ! Quelle injustice règne ici-bas !

— Je m'étonne que tu m'aies laissé tranquille pendant si longtemps, remarqua le duc.

— Je redoutais simplement que ta mort brutale n'attire l'attention sur le fait que j'étais ton héritier direct. Désormais, ce problème n'existe plus. Tu disparaissais de la circulation avec notre adorable gouvernante d'outre-Manche et je fais courir le bruit que vous vous êtes enfuis ensemble. N'est-ce pas la seule explication plausible ?

Arlette poussa un cri.

— Vous êtes diabolique... immonde... Ce n'est pas possible.

— Vous n'avez qu'à vous en prendre à vous-même ! J'ai tenté à plusieurs reprises de vous arracher au duc en vous enjoignant de me suivre à Paris, lâcha-t-il, comme s'il remarquait pour la première fois la présence de la jeune fille.

— Je ne peux croire que vous avez réellement cru que votre proposition me séduirait ! répliqua-t-elle avec véhémence.

— Et pourquoi pas ? Nous aurions passé d'agréables moments ensemble, vous pouviez me faire confiance, vous n'auriez pas regretté votre décision, et ainsi je n'aurais pas craint que mon cousin ne s'éprenne de vous.

— Mais... ce n'est pas vrai, vous n'avez pas vraiment l'intention de... nous tuer...

Arlette cherchait fébrilement dans sa tête les arguments qui pourraient fléchir le comte. En vain. Elle tremblait de peur et se sentait incapable d'articuler un son de plus.

— Il paraît que la noyade est une mort douce, pour ainsi dire agréable, dit le comte. Je suis désolé au fond de me séparer de mon sympathique et charmant cousin... Bah ! Je tâcherai de combler ce vide en m'efforçant d'être un duc plus exemplaire et plus impétueux encore.

Les yeux du comte se posèrent sur Arlette. Elle comprit soudain que ce n'était plus qu'une question de secondes avant que la manette qui manœuvrait la trappe ne s'abaisse.

— Enfin, Jacques, écoute-moi, dit le duc. J'ai une proposition à te faire.

— Laquelle ?

— Débarrasse-toi de moi si tu le désires, mais épargne la vie de Mademoiselle. Elle n'a rien à voir avec nos affaires de famille, ni avec notre querelle au sujet de la succession des ducs de Sauterre. Elle est anglaise. Laisse-la regagner son pays et oublier ce sinistre cauchemar.

Le comte éclata d'un rire retentissant, un rire démoniaque.

— Que c'est héroïque, que c'est chevaleresque ! Mais je ne suis pas né de la dernière pluie, cher cousin. Je ne libère pas une personne qui désormais en sait trop sur mon compte et n'hésiterait pas à me dénoncer.

Un nouveau ricanement le saisit, puis il reprit :

— Non, tu ne peux échapper à ton destin... Tu n'as aucun recours, aucun...

Cette fois-ci, je t'ai battu à plates coutures... J'ai toujours voulu te vaincre... J'ai gagné.

Ce dernier mot réveilla chez Arlette un souvenir précis : la vieille sorcière dans son antre ne lui avait-elle pas assuré qu'elle avait l'âme d'un gagnant et qu'elle seule pouvait vaincre les dangers qui la menaçaient ?

Elle plongea la main droite dans la poche de son peignoir. Ses doigts se refermèrent sur la petite crosse incrustée de pierres précieuses du revolver.

— Adieu, cousin Étienne, dit le comte d'un ton théâtral, un sourire de triomphe sur ses lèvres. Dommage que tu n'aies pas le temps de dire tes prières.

Le coup de feu l'atteignit au moment où il prononçait ce dernier mot. D'un geste rapide, Arlette avait sorti son arme et tiré. Le bruit de la détonation se répercuta avec un fracas assourdissant dans le cachot. Elle eut l'impression d'avoir le tympan percé. Puis, comme le comte lâchait le levier de la trappe et portait la main à son épaule, là où la balle l'avait atteint, le duc se rua en avant, et, tenant toujours la lampe à huile, frappa du poing droit son cousin au menton. Avec un grognement celui-ci recula en chancelant jusqu'au mur de pierre, glissa contre la paroi et s'affaissa, inanimé, sur le sol. Sa redingote s'était ouverte et Arlette vit le sang qui déjà maculait le plastron de sa chemise blanche.

Le duc se retourna et lui tendit la main. Elle la saisit dans un mouvement désespéré, un peu comme s'il s'agissait d'une bouée de sauvetage à laquelle s'agripperait un naufragé. Il l'entraîna hors du cachot. Quand ils se retrouvèrent dans la salle circulaire, l'horreur de la scène qui venait de se produire la submergea alors, et sans lâcher la main du duc, elle se blottit contre lui, cachant son visage au creux de cette épaule amie.

Il posa la lampe sur une saillie que formait une voûte et l'enlaça.

— Tout va bien, murmura-t-il gentiment. Tout va bien. Grâce à votre intervention, nous sommes tous deux sains et saufs.

— Je... je l'ai... tué... ?

Elle claquait des dents et son corps était secoué de frissons.

— Non, il n'est pas mort. Je m'occuperai de lui plus tard.

Tout en gardant un bras passé autour de la taille de la jeune fille, il l'entraîna hors de la salle, après avoir pris la précaution de pousser le verrou du cachot, enfermant ainsi le comte.

— Je dois tenir la lampe. Êtes-vous capable de monter les escaliers ? s'enquit-il.

— Oui..., ça va...

Il saisit la lampe pour éclairer les hautes marches irrégulières qu'ils gravirent à pas lents. Au sommet de l'escalier, se trouvait une table sur laquelle il posa la lampe. Devinant Arlette au bord de l'évanouissement, il la souleva dans ses bras. Elle esquissa un vague geste de protestation, voulut dire que c'était inutile, qu'elle pouvait marcher, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Mue par un violent désarroi, elle s'appuya contre l'épaule du duc et

fondit en larmes.

Il traversa le corridor, monta quelques marches encore. Elle s'abandonnait entièrement à lui, ne regardait pas où il l'emmenait, ni ne s'en souciait. Elle continuait simplement de pleurer en silence. Ce n'est que lorsqu'il s'arrêta et la reposa à terre, sans toutefois desserrer son étreinte, qu'elle releva la tête.

— Tout va bien désormais, ma chérie, murmura-t-il en proie à une vive émotion. Nous sommes en vie et je vous promets qu'un cauchemar pareil ne se reproduira plus jamais.

Ces paroles réconfortantes, le timbre grave et profond de cette voix, la tendresse dont il l'entourait dissipèrent peu à peu l'état de choc dans lequel elle se trouvait. Elle cessa de sangloter et, levant son visage baigné de larmes, regarda le duc, avec une stupeur émerveillée. Sans un mot, il la serra contre lui. Elle sentit son cœur battre à tout rompre contre le sien. Il l'embrassa.

7

C'était le premier baiser d'Arlette. Les lèvres du duc se pressaient sur les siennes, ardentes, exigeantes. Elle ignorait qu'un baiser pût éveiller des sensations aussi complexes dans son corps. Un nouvel univers dont elle ne soupçonnait pas l'existence s'ouvrait, riche, magique, grisant, évoquant l'extase glorieuse de ses rêves, la beauté de ce qu'elle voyait et ressentait.

Le duc ne desserrait pas son étreinte et étreignait le corps doux et tremblant de la jeune fille. Elle eut alors le sentiment de ne plus appartenir au monde des vivants. Par un coup de baguette magique elle avait atteint le paradis empli par la musique des sphères célestes que chantaient en chœur les anges aux ailes argentées. La multiplicité de sensations qui l'habitaient lui procurait une singulière ivresse. Son corps entier frissonnait, en proie à un ravissement ineffable. C'était merveilleux. Elle ne souhaitait qu'une chose : que cela ne cesse jamais.

Le duc releva la tête. Dans les yeux encore mouillés de larmes de la jeune fille brillait une lueur radieuse qui parut illuminer la pièce où ils se trouvaient. Pendant plusieurs secondes, ils se regardèrent en silence. Comme le duc se penchait de nouveau pour l'embrasser, Arlette murmura quelques paroles incohérentes et enfouit son visage au creux de son épaule. Il la tenait serrée contre lui, sa bouche sur la chevelure de la jeune fille.

— Il faut aller vous reposer, mon trésor, dit-il enfin d'une voix grave et émue. Je vais m'occuper de cet ignoble individu qui avait l'intention de nous tuer.

— Tous ces crimes... contre vous... Pourquoi ? chuchota-t-elle dans un

souffle presque inaudible.

— Vous pensez à moi ? demanda le duc.

— Je devais... vous sauver.

— C'est ce que vous avez fait, avec une grande efficacité.

La sentant chanceler, il la souleva dans ses bras et traversant la salle d'étude, se dirigea vers l'escalier en colimaçon qui menait à la chambre d'Arlette et dont l'étroitesse lui permettait à peine de passer.

Arlette avait laissé allumées les deux bougies sur sa coiffeuse de part et d'autre du miroir. Le duc la porta jusqu'à son lit où il l'allongea avec précaution. Comme il se relevait, elle tendit les mains vers lui.

— Ne me laissez pas, s'il vous plaît, murmura-t-elle avec une note de frayeur dans la voix.

— Malheureusement il le faut, mais vous n'avez plus rien à craindre, tout va bien désormais.

— Vous reviendrez bientôt pour me dire si... s'il est mort ? bredouilla-t-elle.

Avec un sanglot, elle ajouta :

— S'il est mort..., je serai jugée?

Le duc s'assit sur le lit et lui prit les mains.

— Il n'y aura pas de procès. Jacques n'est pas mort, ce qui d'ailleurs est dommage... Enfin! Je vais faire en sorte qu'il paye pour tout le mal qu'il a commis.

Ces dernières paroles furent prononcées avec dureté.

— Vous êtes sûr de ne plus être en danger ? Si vous retournez au cachot, il n'est plus en état de vous nuire ? dit-elle en le retenant.

— Vous me pleureriez ?

La question sembla la surprendre, puis le sens de ces mots lui apparaissant, ses joues s'empourprèrent. Le duc songea que cet aveu pudique reflétait toute la beauté intérieure de la jeune fille.

— Inutile de répondre, ma chérie, dit-il. Vous m'aimez autant que je vous aime. Nous parlerons de ceci plus tard.

Il se pencha et déposa un baiser sur son front.

— Couchez-vous et tâchez de dormir. La besogne qui m'attend va requérir du temps, mais je vous promets de venir vous expliquer ce qui se sera passé.

Elle le regarda d'un air émerveillé et stupéfié à la fois. Il déposa un second baiser sur son front et quitta la chambre en ayant soin de refermer la porte derrière lui. Elle écouta son pas dans l'escalier, puis ferma les paupières, épuisée. Comment croire que les terribles événements qui venaient de se produire n'étaient pas le fruit de son imagination ?

Pourtant, avec une singulière acuité, elle gardait sur ses lèvres le souvenir du baiser du duc. Non, cela n'était pas un rêve, mais une merveilleuse réalité.

Un grand moment plus tard, alors que les premières lueurs de l'aurore diapraient le grand ciel d'été, le duc frappa doucement à la porte de la

chambre d'Arlette et entra.

Elle reposait, ses longs cheveux blonds flottant sur ses épaules. Incapable de s'endormir, elle avait prié avec ferveur pour que, la vilénie du comte démasquée, la paix et la sérénité renaissent au château. Les agissements machiavéliques de cet homme en avaient vicié l'atmosphère, et le règne de la suspicion, néfaste pour chacun de ses habitants, y compris les enfants, avait empêché que la joie et l'amour s'y épanouissent.

« Désormais, le duc peut prétendre enfin au bonheur », songea-t-elle.

Puis, comme si un poignard lui transperçait le cœur, elle se dit que rien n'obligeait le duc, maintenant qu'il était sauvé, à la garder auprès de lui quand son rôle de gouvernante prendrait fin. D'autres femmes aussi belles que la marquise de Vasson l'aimeraient et l'entoureraient même si elles étaient déjà mariées. Il aimerait une autre femme, comme la malheureuse Madeleine de Montsarrat empoisonnée par le comte, qui ferait une épouse parfaite sans courir, désormais, le danger d'être assassinée.

« S'il m'a embrassée, c'est sous le coup de l'émotion, en signe de gratitude pour me remercier de lui avoir sauvé la vie », pensa-t-elle.

Que la vie était cruelle ! Pour Arlette, ce baiser était une révélation, la plus belle chose qui lui fût jamais arrivée, alors que pour lui, elle n'était qu'une conquête de plus qui s'ajoutait à la longue liste des précédentes.

« Je l'aime », s'avoua-t-elle enfin.

N'était-il pas inévitable de s'éprendre d'un homme si beau et si fier ? Et le dédain ironique, le cynisme désabusé qu'il affichait avaient représenté un véritable défi auquel elle n'avait pas su résister. Dès leur première rencontre, quand il l'avait surprise en train de danser à la lumière des bougies dans la grande salle de bal, elle avait éprouvé le besoin de lui venir en aide, de chercher à le comprendre, à soulever le masque d'homme amer qu'il arborait.

À la réflexion, les propos que Jane avait tenus à son sujet, puis l'hostilité de la duchesse qui l'avait accusée de vouloir séduire son petit-fils, et enfin les rumeurs colportées par le personnel et les enfants l'avaient intriguée.

« Désormais, le voile de ténèbres qui corrompait les relations entre les habitants du château est levé, se dit-elle. Grâce à moi, le duc a la vie sauve. Je ne peux plus rien pour lui. »

Elle s'efforçait de raisonner avec calme et logique, mais comment oublier l'étreinte passionnée du duc et la saveur de sa bouche ? La sensation de bien-être qu'il lui avait communiquée, continuait de l'enivrer. Non, ce souvenir ne s'effacerait pas. Une étrange certitude s'imposa à son esprit : aucun homme ne pourrait jamais remplacer le duc.

Arlette tourna son petit visage blême et inquiet vers le duc qui s'approchait du lit, fort élégant dans son habit de soirée. Il n'avait pas pris le temps de se changer et on eût dit qu'il revenait d'un dîner de réception. Sur ses lèvres flottait un sourire détendu. Il lui apparut heureux et rajeuni.

— Vous êtes réveillée ? demanda-t-il en restant debout à son chevet. J'espère que vous avez dormi.

Obéissant à un mouvement spontané, elle tendit les bras vers lui.

— Vous êtes en vie... Il ne vous a pas blessé ?

Il sourit et, s'asseyant sur le lit, lui prit les deux mains qu'il baisa, tour à tour, puis qu'il retourna afin d'appliquer ses lèvres au creux de leur paume. Arlette se sentit troublée par ce geste inattendu et un frisson voluptueux l'envahit.

— Ma chérie, j'ai tant de choses à vous dire, beaucoup plus importantes que ce qui vient de se passer.

— Je... je dois savoir.

Il eut un soupir.

— J'ai demandé à Byien et au majordome de descendre avec moi au cachot, expliqua-t-il sans lui lâcher les mains.

— Est-il en vie ?

— Certes ! Il ne cesse de jurer et de blasphémer... J'aurais dû m'en rendre compte depuis longtemps, mais il ne jouit pas de toute sa raison.

— J'ai pensé qu'il était fou.

— C'est le constat le plus gentil que nous puissions formuler à son égard.

— Qu'avez-vous fait ?

— Je l'ai transporté chez notre médecin de famille qui dirige un petit hôpital. Il faut extraire la balle qui s'est logée dans son épaule. J'ai pris les précautions nécessaires pour qu'il ne s'échappe pas. Demain, il sera sur pied et je réglerai définitivement son sort.

— Il n'y aura pas de... procès ?

La voix d'Arlette tremblait.

— Je ne veux pas vous mêler davantage à cette histoire sordide. En outre, vous le comprendrez sans peine, je désire éviter que ma famille soit éclaboussée par un tel scandale. Par conséquent, le châtiment de Jacques sera plus clément que celui qu'il mérite.

— C'est-à-dire ?

— J'ai l'intention de l'envoyer finir ses jours en Afrique du Nord où je possède une exploitation agricole. Il y travaillera jusqu'à sa mort. S'il revient en France, il sera arrêté et condamné.

Le duc avait pris la décision la plus intransigeante qui était en son pouvoir.

— Vous êtes bon, dit Arlette.

— En effet, il ne mérite pas tant d'indulgence. Il n'en a guère témoigné à notre égard !

— Vous ne vous doutiez pas qu'il convoitait votre titre ?

— Je n'avais pas compris que Jacques avait assassiné mon épouse, mais je le savais responsable des rumeurs qui m'accusaient d'être l'auteur de ce crime. La mort tragique de la duchesse est survenue alors que nous venions de nous disputer.

Il se tut. Arlette lui étreignit la main, devinant au-delà des mots combien il avait souffert de cette calomnie.

— Par la suite, quand mon amie, Madeleine de Montsarrat, est décédée

d'une surdose de laudanum, j'ai pressenti l'atroce vérité.

De nouveau, il observa un silence.

— Étiez-vous fortement épris d'elle ? s'enquit Arlette d'une petite voix.

— Je l'aimais autant que j'étais capable d'aimer alors, admit-il. J'espérais qu'elle serait une bonne épouse et me donnerait les enfants que je voulais.

Cet aveu frappa Arlette au cœur avec la violence d'un coup de poignard.

— J'ai soudain compris que c'était à cause de Jacques que l'on me craignait et que l'on me détestait. Le personnel du château, les employés du domaine, mes connaissances, tout le monde sans exception me haïssait. J'ignorais comment l'empêcher d'accomplir son œuvre démoniaque.

— Lui en avez-vous parlé ?

— À quoi bon ? Il aurait nié être à l'origine de ces diffamations. Et puis, sans doute étais-je trop fier, trop fier pour discuter et implorer un individu que je méprisais de cesser de me porter préjudice.

— Je comprends.

C'était donc l'orgueil du duc qui s'était exprimé à travers ses sarcasmes et son cynisme, un orgueil qui lui interdisait de reconnaître que son odieux cousin réussissait à le manipuler.

— C'est alors que vous êtes arrivée et que j'ai vécu dans la peur.

— Dans la peur ? répéta Arlette.

C'était un mot qui l'étonnait dans la bouche du duc.

Il sourit.

— Je suis tombé amoureux de vous, mon ravissant et séduisant professeur, le soir où je vous ai vue danser dans la salle de bal vêtue d'une fine chemise de nuit de mousseline qui révélait les charmes de votre adorable silhouette.

Elle rougit et baissa les yeux pour demander :

— Vous ai-je choqué ?

— Vous m'avez surtout intrigué. Ce fut comme un trait de lumière : je venais de trouver celle que j'avais cherchée ma vie durant.

— Comment est-ce possible ?

— Vous n'êtes pas l'unique personne au monde à être douée d'une grande intuition, ma chérie !

— Je ne savais pas que je vous plaisais.

— Votre présence me troublait, me bouleversait. Je voyais Jacques nous épier. J'avais du mal à croire qu'il recourrait au meurtre comme il l'avait déjà fait pour l'une des deux femmes qui avaient compté dans ma vie, mais j'avais peur.

Un profond soupir lui échappa, puis il poursuivit :

— Je m'en veux terriblement de ne pas avoir eu le courage de vous renvoyer en Angleterre.

Arlette poussa un cri.

— Je craignais tant d'être obligée de rentrer chez moi après l'incident dans la salle de bal, car je voulais rester ici, je voulais rester à tout prix.

— Vous êtes donc restée... Si vous ne nous aviez pas sauvés de la mort,

quelle tragédie ! Personne n'aurait jamais su la vérité.

— Nous sommes sains et saufs, mais promettez-moi de veiller à ce que ce cauchemar ne se reproduise plus. Si votre cousin venait à s'échapper, qu'advierait-il de nous ?

— Je vous le promets, ayez confiance. Et maintenant, voulez-vous bien m'épouser ?

Elle le regarda, stupéfaite.

— Si je veux... ? Venez-vous de me demander en mariage ?

— Je vous aime comme je n'ai jamais aimé auparavant, et je crois que vous m'aimez.

— Êtes-vous sincère ?

— Mais oui, je suis sincère. Je ne veux pas risquer de vous perdre une seconde fois. J'ai l'intention de vous épouser aujourd'hui même. Ainsi, je pourrais veiller sur vous avec plus d'efficacité que je ne l'ai fait jusqu'à présent.

Les yeux d'Arlette étincelaient de joie, mais elle avait du mal à comprendre tout ce que le duc lui disait.

— Non, vous ne pouvez pas... Ce n'est pas bien pour vous... Vous ne savez même pas qui je suis.

Le duc éclata de rire, un rire joyeux et détendu.

— Vous êtes celle que j'aime, qui représente tout ce que je désire chez une femme et qui, bien que vous ne vous en soyez pas encore aperçue, m'emplit le cœur et l'âme.

— Mais je... ne suis pas... Jane Turner !

— Cela, je le sais.

— Vous avez deviné ? Comment ?

— Mon adorée, un peu de logique, voulez-vous ? Lady Langley, qui cherchait à me convaincre de l'utilité d'engager une gouvernante anglaise pour David, avait déclaré, agacée par ma réticence, que je n'avais pas à craindre que la présence d'une étrangère ne provoque d'émoi dans mon château. Mlle Turner était une jeune femme de vingt-huit ans, pleine de bon sens, et sans beauté, la malheureuse, de sorte qu'elle ne tournerait la tête à aucun homme. En revanche, c'était une institutrice compétente et gentille.

Le duc sourit de nouveau, malicieux, et ajouta :

— Seuls les deux derniers adjectifs s'appliquent à votre personne.

— Vous saviez donc depuis le premier soir...

— Là encore, c'est une question de logique. Vous n'avez pas l'allure d'une jeune femme de vingt-huit ans. Quel âge avez-vous ?

— Vingt ans.

— Et vous vous appelez ?

— Arlette. Cela m'a échappé, c'est vrai, le soir de notre première rencontre.

— J'avais donc bien entendu. Peu m'importe votre véritable identité. Néanmoins, il faut me donner votre nom de famille également car je dois

l'inscrire sur les formulaires de mariage que requiert la loi française.

— Mon nom de famille est Cherrington-Weir, dit-elle avec timidité. Mon père, décédé il y a quelques semaines, était le quatrième comte de Weir.

Elle poursuivit après une brève pause :

— Depuis longtemps, parce que je pensais que cela vous intéresserait, je voulais vous dire que ma grand-mère maternelle était une comtesse de Falaise, originaire de Normandie. C'est d'ailleurs son prénom que je porte.

Elle posa sur le duc un regard embarrassé, emplie d'appréhension à l'idée d'avoir commis un impair en avouant ainsi, de but en blanc, le secret qu'elle cachait.

— C'est incroyable ! s'exclama-t-il. Les Falaise sont directement reliés à ma famille. Ma chérie, un lien supplémentaire nous unit, celui du sang.

Arlette poussa un cri de joie.

— Je suis contente, tellement contente. Ma grand-mère, que j'adorais, serait comblée.

— Ma grand-mère le sera aussi.

— Je suis sûre que si j'étais réellement Jane Turner, elle serait choquée que son petit-fils se mésallie avec une gouvernante. Elle m'a ouvertement accusée de chercher à vous « prendre dans mes filets » !

— C'est exactement ce qui s'est produit, répondit le duc. En vérité, ma grand-mère vous sera reconnaissante car vous m'avez sauvé la vie de sorte qu'elle oubliera cette première impression. Désormais, mon trésor, elle sera heureuse de vous accueillir dans notre famille.

— Puis-je réellement vous épouser ?

— J'espère bien que oui ! J'ai beaucoup à vous apprendre, mais vous aussi.

Elle parut surprise.

— Vous m'avez déjà donné plusieurs leçons, et maintenant c'est à vous de faire de notre château le château de l'amour, de la beauté et du bonheur.

Arlette laissa échapper un soupir.

— Désirez-vous vraiment m'épouser alors que vous éprouvez une telle haine à l'égard de mon pays ?

Elle n'osait pas le regarder dans les yeux et quand il lâcha sa main, elle sentit son cœur se serrer.

— J'attendais votre question. J'aurais beaucoup à dire pour expliquer l'attitude hostile que j'éprouvais vis-à-vis de vos compatriotes. Mais d'abord, voulez-vous bien répondre à une question ?

— Oui, bien sûr.

— Êtes-vous consciente que rien n'a d'importance, si ce n'est l'amour qui existe entre nous et qui est unique ?

Il poursuivit, ne lui laissant pas le temps de répondre :

— Nationalité, famille, titres, fortune, statut social, n'ont aucune valeur comparés au sentiment qui nous unit, au trouble qui s'empare de nous lorsque nous nous embrassons et qui pour moi est une expérience nouvelle dans son

intensité et sa profondeur. Êtes-vous d'accord avec moi ?

— Dites-vous vrai ?

— Vous savez que je dis la vérité. Je vous adore, Arlette, je vous adore parce que vous êtes tout ce qu'une femme doit être, parce que vous êtes celle que je cherchais et que je croyais ne jamais rencontrer.

Il s'exprimait avec une telle solennité que chacune de ses paroles vibrait d'une force particulière, bouleversante. Émue, Arlette tendit les bras vers le duc.

Si, en la rejoignant dans sa chambre, il ne l'avait pas embrassée, c'était de peur de l'intimider ou de la choquer. Elle comprenait sa délicatesse.

Le duc se pencha sur la jeune fille et, de nouveau, ils éprouvèrent l'ivresse, l'émerveillement de leur premier baiser qui les transportait haut dans le ciel, là où il est toujours bleu. Elle s'abandonnait avec bonheur à ces sensations délicieuses, mais il se redressa.

— Ne me tentez pas, ma chérie. Je vous désire, mais je veux d'abord vous épouser devant Dieu. Ensuite, je vous apprendrai ce qu'est l'amour sans craindre de vous effrayer.

Ces paroles pleines de tendresse rappelèrent à la jeune fille l'odieuse violence du comte Jacques.

— Vous veillez sur moi, vous me protégez...

— Telle est mon intention. Avant de vous expliquer ce qui a provoqué ma haine des Anglais, j'ai encore une chose à vous dire.

— Je vous écoute, fit-elle, un peu anxieuse.

— Je vous aime ! Je ne me lasserai jamais de le répéter, mais je le dis également dans votre langue : *I love you !*

Ils parlaient en français ainsi qu'ils l'avaient toujours fait, et lorsqu'il prononça ces trois mots en anglais, elle le regarda, médusée.

— Vous connaissez l'anglais ?

— Presque aussi bien que vous connaissez le français.

— Est-ce vrai ? Je ne peux vous croire !

— Je vais vous expliquer. Ma mère est morte quand j'avais dix ans et deux ans plus tard mon père s'est remarié avec une Anglaise.

— Une Anglaise ? releva Arlette.

— Il serait plus juste de dire que c'est elle qui a épousé mon père, reprit le duc avec dureté. Il était malade, malheureux d'avoir perdu la femme qu'il aimait. Il avait le cœur brisé et cette créature l'a littéralement pris dans ses filets.

Depuis, j'ai voué une véritable haine à ce peuple. Une attitude puérile, certes, mais contre laquelle je ne pouvais rien.

— Je suis désolée, murmura Arlette, devinant combien il avait souffert.

— Devenue duchesse de Sauterre, non contente de son titre, elle voulait donner à mon père un fils qui prendrait ma place. Son ambition était de m'évincer. Mais, à cause de l'état de santé déplorable de mon père, cela n'a pas pu se produire. De dépit, elle s'est vengée sur moi qui étais un petit

garçon délicat et d'une sensibilité excessive. Elle a agi avec méchanceté et cruauté et je me suis mis à la haïr. D'ailleurs, tout le monde la détestait au château, y compris ma grand-mère.

— Pourquoi jamais personne ne m'a dit la vérité ?

— J'avais dix-huit ans quand ma belle-mère a succombé à un accident de cheval. Sa disparition étant ressentie comme un immense soulagement et une délivrance, mon père qui devait mourir peu de temps après décida de ne plus jamais évoquer ni son nom devant ceux qui l'avaient connue, ni les mauvais traitements qu'elle m'infligeait.

— Je suis désolée...

— Vous comprenez aisément, n'est-ce pas, que lorsque ma sœur s'est mis en tête d'épouser un Anglais, je me suis opposé de toutes mes forces à cette union. Je m'imaginai que nous aurions de nouveau à pâtir du caractère irascible d'un Anglais.

Il eut une moue attristée.

— En vérité, Gerald n'était ni violent ni autoritaire. Mais la vie avec ma belle-mère m'avait traumatisé à tel point que je ne pouvais ni oublier ni pardonner.

— Je comprends, en effet.

— Merci. Je reconnais mes torts. C'était mal de ma part de chercher à séparer David de sa famille anglaise et à l'empêcher d'aller à l'école de son père.

— L'essentiel est de réparer ses torts, ce que vous avez fait. Puis-je vraiment vous aider à oublier la violence que vous avez subie ? (Elle lui adressa un regard anxieux.) Et si... il demeurerait dans votre cœur, profondément enraciné en vous, un dégoût, une agressivité, tels que, au fil des années, vous finissiez par me haïr ?

Le duc éclata de rire.

— Me croyez-vous capable de haine à votre égard, ma chérie ? répliqua-t-il en anglais. Je vous adore comme on adore, comme on idolâtre une déesse. Je sais que vous m'apporterez toutes les richesses de votre pays. Je ferai de même pour vous.

— Je ne vous demande rien d'autre. Je ferai mon possible pour vous rendre heureux.

— Votre amour me satisfera. J'ai perdu très jeune ma mère et j'ai toujours souffert de sa disparition. J'ai besoin de votre amour, désespérément, et un jour, mes enfants auront besoin de vous.

— N'en doutez jamais, s'écria-t-elle. Je vous promets de n'aimer que vous.

De nouveau, le duc l'embrassa, cette fois-ci avec une sorte de révérence pieuse, de ferveur sacrée. Les premiers rayons de soleil qui commençaient à poindre dans le ciel irisé se déversaient par la fenêtre orientée à l'est et illuminaient la chambre d'un éclat doré.

— Je vous laisse maintenant, dit-il. Il faut vous reposer. Tâchez de rêver

de moi et d'oublier les horribles événements de la nuit qui n'ont désormais plus d'importance.

— Je vous reverrai plus tard ? s'enquit-elle. Vous n'allez pas disparaître comme si j'avais vécu un merveilleux conte de fées qui n'a rien à voir avec la réalité ?

— Je serai là, à votre réveil, demain et tous les autres jours jusqu'à la fin des temps.

Il lui fit un baisemain, puis se leva, s'arrêta devant la coiffeuse pour souffler les bougies qui avaient brûlé toute la nuit et sortit.

— Au revoir, ma ravissante, ma parfaite fiancée, dit-il en anglais en se retournant sur le seuil de la porte. Je vous aime !

Arlette sentit des larmes de bonheur rouler sur ses joues.

La petite chapelle située à l'extérieur de l'enceinte du château était entièrement décorée de lis blancs. En dehors de M. Byien, le témoin du duc, personne n'assista à la cérémonie. Le prêtre de la paroisse célébra la messe avec deux servants. Arlette avait le sentiment que la nef vide était habitée par les esprits des ancêtres du duc qui depuis des générations étaient venus se recueillir dans ce sanctuaire. La ferveur de leurs prières animait les vieilles pierres et se répercutait dans le cœur de la jeune femme.

Elle avait demandé au duc d'aller s'assurer que tous les cierges brûlaient devant la statue de Jeanne d'Arc, et comme sa requête le surprenait, elle avait expliqué :

— J'ai brûlé un cierge la première fois que je suis entrée dans ce lieu sacré, et j'ai prié pour que le bonheur renaisse au château. Je crois que, au fond de mon cœur, j'ai prié pour vous aussi.

— Alors, nous devons rendre grâce à Dieu d'avoir exaucé votre vœu, répondit-il en lui souriant avec tendresse.

Le mariage du duc n'étant pas une bagatelle, le maire s'était déplacé du bourg le plus proche jusqu'au château le matin même afin de marier les jeunes gens selon la coutume française. Puis les mariés s'étaient dirigés vers la chapelle. Le duc avait annoncé que, Arlette étant en deuil, la célébration se ferait dans la plus stricte intimité, mais qu'une réception serait organisée pour le personnel du château et les villageois.

Ces dispositions ne manquèrent pas de surprendre. Néanmoins, il était vrai que la chapelle était minuscule et pouvait tout juste accueillir les époux. Ensuite, il n'y avait pas à se vexer d'être tenu à l'écart de la cérémonie religieuse puisque les propres neveux du duc, David et Pauline, patientaient eux aussi devant la porte de la chapelle avec un panier rempli de pétales de roses qu'ils se proposaient de jeter sur le couple. Les villageois se joignirent donc aux enfants.

Les mariés quittèrent l'église pour regagner le château sous de véritables ovations et une pluie de pétales de roses. Le chemin en était jonché.

— Ce sera ainsi notre vie durant, dit le duc sur un ton qui transporta

Arlette dans un pays de conte de fées qu'il lui semblait ne plus avoir quitté depuis la veille.

Le matin qui suivit le tragique incident dans le cachot, elle avait dormi jusqu'au déjeuner. À une heure de l'après-midi, l'intendante lui avait apporté un repas sur un plateau.

— M. le duc a demandé qu'on vous laisse dormir. Il faut rester au lit tant que vous n'êtes pas parfaitement reposée. Ce sont les ordres qu'il a donnés.

— Mais il est tard ! protesta-t-elle. Jamais je n'aurais cru dormir si longtemps.

— Il n'y a là rien de surprenant, vu les épreuves par lesquelles vous êtes passée, répliqua l'intendante d'un air énigmatique. Il faut être raisonnable et vous rendre compte que vous venez de subir un grave traumatisme.

À ces mots, Arlette comprit que tout le personnel était au courant des dramatiques événements de la nuit. C'était d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles le duc souhaitait qu'elle gardât la chambre. Ainsi, elle n'aurait pas à affronter les innombrables questions dont on l'assaillerait si elle descendait, ni à fournir d'explications.

Elle obéit donc à la requête du duc. L'intendante ajouta que lorsqu'elle serait habillée, il l'attendait à cinq heures dans son bureau. Elle se prépara donc, la joie au cœur, et à l'heure convenue, frappa à la porte du bureau. En entrant, elle demeura un instant sur le seuil, saisie d'une brusque hésitation. Puis, comme il ouvrait grands ses bras, elle courut s'y blottir. Tout sentiment de crainte et de doute l'avait réellement abandonnée. Elle aimait et était aimée. Ils ne formaient plus qu'une seule et même personne que les vicissitudes de la vie ne sauraient séparer. Que lui importait le reste ?

Ils bavardèrent un long moment.

— Je vais vous renvoyer à votre chambre, ma chérie, dit-il enfin. L'expérience que vous venez de vivre laisserait n'importe qui au bord de l'épuisement physique et moral. Il est donc nécessaire d'observer le plus grand repos. Ensuite, j'ai tant à faire que je préfère être seul. Votre présence me distrairait.

— Vous ne voulez pas de moi ? interrogea-t-elle non sans provocation.

— Je répondrai à cette question demain matin, quand nous serons mariés.

— Demain ?

— Je vous ai prévenue : je n'ai pas l'intention de patienter éternellement ! Vous êtes mienne, Arlette, et ce n'est que lorsque les liens du mariage nous uniront que je ne craindrai plus de vous perdre.

Tandis qu'il parlait, elle prit alors conscience que le duc, qui l'aimait éperdument, se reprochait son incapacité à la protéger des agissements du comte, et à la sauver de la mort. N'avait-il pas supplié son cousin de l'épargner, de la laisser rentrer dans son pays ? Il lui avait donné là une preuve irréfutable de son amour. Elle plaçait en lui une confiance sans restriction car il savait ce qui était bien pour tous les deux.

« Ne sera-t-il pas toujours le maître ? » songea-t-elle, un sourire amusé

aux lèvres, tout en regagnant sa chambre ainsi qu'il lui en avait donné l'ordre.

Comment lutter contre la volonté d'un homme prêt à risquer sa vie au nom de leur amour ? Ce serait impossible, même si, à force de minauderies, elle parvenait à lui imposer ses caprices.

Elle retourna donc se coucher, son être entier vibrant des baisers impérieux du duc, son esprit roulant des pensées fiévreuses quant à leur avenir.

— Demain, nous nous marions, avait-il annoncé. Le lendemain, nous partons pour le sud de la France où, dans la villa que je possède, nous trouverons la tranquillité et le bonheur. Personne ne nous dérangera et j'aurai enfin le temps de vous dire tout mon amour.

— Vous savez que je ne désire rien d'autre, murmura-t-elle, avec un brin d'excitation dans la voix. Cependant, il ne faut pas oublier David.

Le duc sourit.

— J'avais prévu votre réponse, et non, rassurez-vous, je n'oublie pas David. J'ai pris les dispositions nécessaires pour qu'un étudiant anglais qui étudie le français à l'université de Limoges vienne s'installer au château en notre absence et y reste jusqu'à notre retour. Si ce précepteur vous paraît compétent, il pourra continuer à se charger de David.

Arlette poussa un cri de joie.

— Par un hasard extraordinaire, il se trouve qu'il est féru de cricket, ajouta-t-il. Je lui ai donc proposé de constituer une équipe en faisant appel au personnel du château et aux jeunes gens du village.

— Vous êtes merveilleux ! s'écria-t-elle en joignant les mains. Comment faites-vous pour penser à tout ?

— Je pense à vous, répondit-il.

Elle savait qu'il disait vrai.

Le matin du mariage, elle se réveilla tôt et plusieurs détails lui révélèrent l'amour dont le duc l'entourait.

L'intendante lui apporta la robe de mariage de la mère du duc qui, après essayage, se trouva être un brin trop large à la taille. Sinon, le modèle de satin blanc lui allait à la perfection. Il était difficile de ne pas croire qu'il avait été coupé à ses mesures. La jupe était ample et le corsage rebrodé de perles minuscules et de strass. Un large col de dentelle laissait les épaules nues.

Ravie, Arlette virevolta devant le miroir.

Avec la magnifique voile en dentelle de Bruxelles et la couronne sertie de bijoux qui le retenait, deux accessoires que les duchesses de Sauterre portaient depuis des générations le jour de leurs noces, elle ressemblait à une princesse-fée dont le royaume était un univers enchanté.

Avant de descendre pour la dernière fois l'escalier de sa chambre, puisque désormais elle logerait dans l'appartement privé destiné aux duchesses de Sauterre, l'intendante lui remit un bouquet d'orchidées blanches.

Le duc l'attendait, vêtu en habit d'apparat, selon la coutume française. Un

ruban barrait sa chemise blanche et un grand nombre de décorations en pierreries ornaient sa redingote. Il était magnifique et Arlette demeura muette d'admiration. Il lui fit un baisemain.

— Vous êtes telle que je vous rêvais, ma chérie, dit-il.

Après la cérémonie du mariage, ils se rendirent chez la duchesse dont la maigreur, cette fois-ci plus encore que les fois précédentes, disparaissait sous les bijoux. Sans doute était-ce sa manière de fêter l'événement. Arlette l'embrassa. Le duc fit de même.

— Vous voyez ? N'avais-je pas raison ? Je savais que vous aviez l'intention de séduire mon petit-fils ! déclara la vieille dame.

— Et je suis heureux de l'être ! répondit le duc en souriant.

La duchesse laissa échapper un rire avant d'ajouter :

— Je dois vous remercier d'abord d'avoir sauvé la vie de mon petit-fils, ma chère, ensuite de m'avoir épargné de voir son ignoble cousin prendre sa place.

— Ne parlons plus de ça, intervint le duc.

— Je n'ai pas encore terminé, Étienne, et je te prie de ne pas m'interrompre, répliqua la vieille dame avec toute l'autorité dont elle était capable. J'ai encore une chose à dire à Arlette : c'est la jeune femme la plus jolie et la plus généreuse que j'aie jamais vue au château, et nous l'aimons tous du plus profond de notre cœur.

Émue, Arlette sentit les larmes lui monter aux yeux.

Ils burent une coupe de champagne et s'embrassèrent de nouveau avant de se séparer. La vieille domestique attendait le duc et Arlette dans le vestibule.

— Mme la duchesse est si heureuse, monsieur le duc, dit-elle. Je ne l'ai jamais vue aussi gaie !

— Aujourd'hui, c'est un jour de gaieté pour nous tous, répondit-il.

Un déjeuner de fête avait été préparé pour le personnel, les métayers et les employés du domaine. L'immense salle à manger où autrefois, à l'époque du Moyen Âge, d'énormes banquets avaient lieu, avait été décorée de guirlandes de fleurs et de banderoles. On avait disposé de longues tables à tréteaux, qui ployaient sous les victuailles. Arlette s'émerveillant de la rapidité avec laquelle un tel festin était servi, le duc lui apprit que les cuisiniers avaient travaillé pratiquement toute la nuit.

Il y avait du cidre fait maison et du vin à volonté. David allait et venait sans cesse, tout heureux que son oncle l'ait chargé d'accueillir les invités, en son absence. Il prit place à la tête d'une table, Pauline à l'autre. Arlette devinait les enfants au comble de la joie face à leur responsabilité d'hôte et d'hôtesse. En remerciement aux vœux de bonheur et aux félicitations que ses invités lui adressaient, le duc fit un petit discours de bienvenue. Il déclara que le jour de son mariage marquait le début d'une nouvelle ère au château, l'ère du bonheur, et que tout le monde devait oublier les problèmes qui avaient assombri les années précédentes. Tandis qu'il parlait, Arlette se promit de faire son possible pour l'aider à tenir sa parole et à réparer les torts que le

comme Jacques avait causés aux uns et aux autres.

Les jeunes mariés quittèrent la salle et se retirèrent dans un salon où l'on avait dressé un couvert pour deux. Arlette remarqua à peine les plats qu'on leur servit tant elle était émue. Ils bavardaient de choses ordinaires car ils mangeaient en présence des domestiques, mais à tout instant leurs regards se parlaient d'amour.

Enfin, ils se levèrent de table. Elle crut que le duc allait la conduire dans son bureau où ils pourraient être seuls. Pourtant, non, ils gravirent l'escalier monumental et traversèrent le long vestibule. L'entraînait-il dans la salle de bal où ils s'étaient rencontrés pour la première fois et où leur amour était né ? Ils passèrent devant la porte et continuèrent leur chemin. À l'extrémité de la galerie, se trouvait la chambre du duc, la plus importante de tout le château. À côté, la chambre réservée aux duchesses de Sauterre.

Quand David lui avait fait visiter le château, il ne lui avait pas montré ces pièces car celle de la duchesse étant inoccupée, on en avait fermé les volets; quant à celle de son oncle, il n'avait pas osé y pénétrer.

Ces deux suites contiguës parurent à Arlette plus belles que ce qu'elle aurait pu imaginer. La sienne était tendue de brocart bleu pâle et décorée de fleurs blanches. Cette harmonie délicate formait un écrin parfait aux tableaux colorés de Fragonard dont les scènes représentaient des amoureux et des Cupidons. Surmontant le lit, le dais majestueux était sculpté de petits amours et d'une Vénus sortant des eaux.

— Je ne vais pas me sentir réelle dans une chambre aussi somptueuse, fit Arlette d'une petite voix apeurée.

— Venez voir la mienne, dit le duc en ouvrant la porte de communication.

C'était une pièce encore plus grande et plus imposante. La décoration était sensiblement la même, mais plus masculine. Le baldaquin était tendu de draperies en velours rouge et le dossier doré arborait le blason des Sauterre. Elle remarqua avec surprise que les bouquets de fleurs posés ici et là étaient composés d'orchidées et de lis blancs, comme dans sa chambre.

Elle se tourna vers le duc. Il avait fermé la porte de séparation et se tenait tout près d'elle. Doucement, il ôta la couronne de pierreries et la posa sur la commode. Puis il fit glisser le long voile de dentelle et le jeta sur un siège. Elle se laissa faire, se soumettant à sa volonté mais désirant ardemment qu'il l'étreignît. Elle sentait une étrange ivresse s'emparer de son corps. Il retira les épingles qui retenaient ses cheveux et les mèches souples, libérées, retombèrent sur ses épaules.

— Vous voilà enfin telle que vous m'êtes apparue le premier soir, murmura-t-il d'une voix bouleversée qui ne lui appartenait pas. Vous êtes encore trop habillée pour que la ressemblance soit parfaite.

— Votre regard m'intimide, avoua-t-elle non sans hésitation.

— Je vous adore quand vous êtes timide.

Alors, avec une passion qu'il ne pouvait soudain plus maîtriser, il l'embrassa. Arlette sentit son cœur se gonfler d'émotion, de bonheur,

d'amour. Il défit les liens de sa robe qui glissa à terre dans un doux bruissement, puis il la souleva dans ses bras et la porta jusqu'au grand lit. Pendant quelques secondes, elle ne comprit pas ce qui se passait. Elle était la proie d'un désir immense qui envahissait peu à peu tout son corps et semblait rythmer les battements de son cœur.

Cependant, l'amour ne dépassait-il pas les limites charnelles pour s'épanouir dans l'esprit et dans l'âme ? Son amour, son esprit, son âme, elle en faisait don au duc.

Elle posa la tête sur les oreillers bordés de dentelle et il la recouvrit du drap. Les rayons du soleil entraient par les fenêtres qui donnaient sur le jardin et ses fontaines. L'espace d'un instant, l'éclat insoutenable l'aveugla. Alors, le duc l'enlaça, et sous la caresse de ses mains, elle frissonna de plaisir. Elle savait qu'il avait lui aussi l'impression d'entendre chanter les anges du paradis. Ils venaient de quitter la terre et de s'envoler dans le ciel !

— Je vous aime ! *I love you* ! chuchota-t-il.

Son baiser la retenait captive et elle sentait leurs deux cœurs battre l'un contre l'autre.

— Apprenez-moi à aimer, souffla-t-elle. Apprenez-moi ce qu'est l'amour.

Il n'existait pas de langage humain pour exprimer le sentiment qui les animait. Mais était-il besoin de parler ? Leur amour était la vie même, la vie qui irradiait de Dieu, la vie qui était leur bien et pour l'Éternité.

Fin